SCIENCES HUMAINES
N°373
NOVEMBRE
2024
Comprendre l'humain et la société

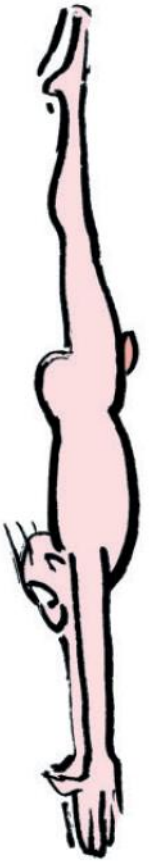
RÉFÉRENCE

SIMONE WEIL
La révolte face à l'injustice du monde

Tabac, alcool, drogues, travail, écrans, jeux, achats compulsifs...

LA MÉCANIQUE DE L'ADDICTION

Comment reprendre le contrôle ?



FRANCE

Existe-t-il un nouvel antisémitisme ?

HISTOIRE

Robert Darnton
« La Révolution française est née d'une haine collective du gouvernement »

REPORTAGE

Bruxelles décolonise son musée d'art africain

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

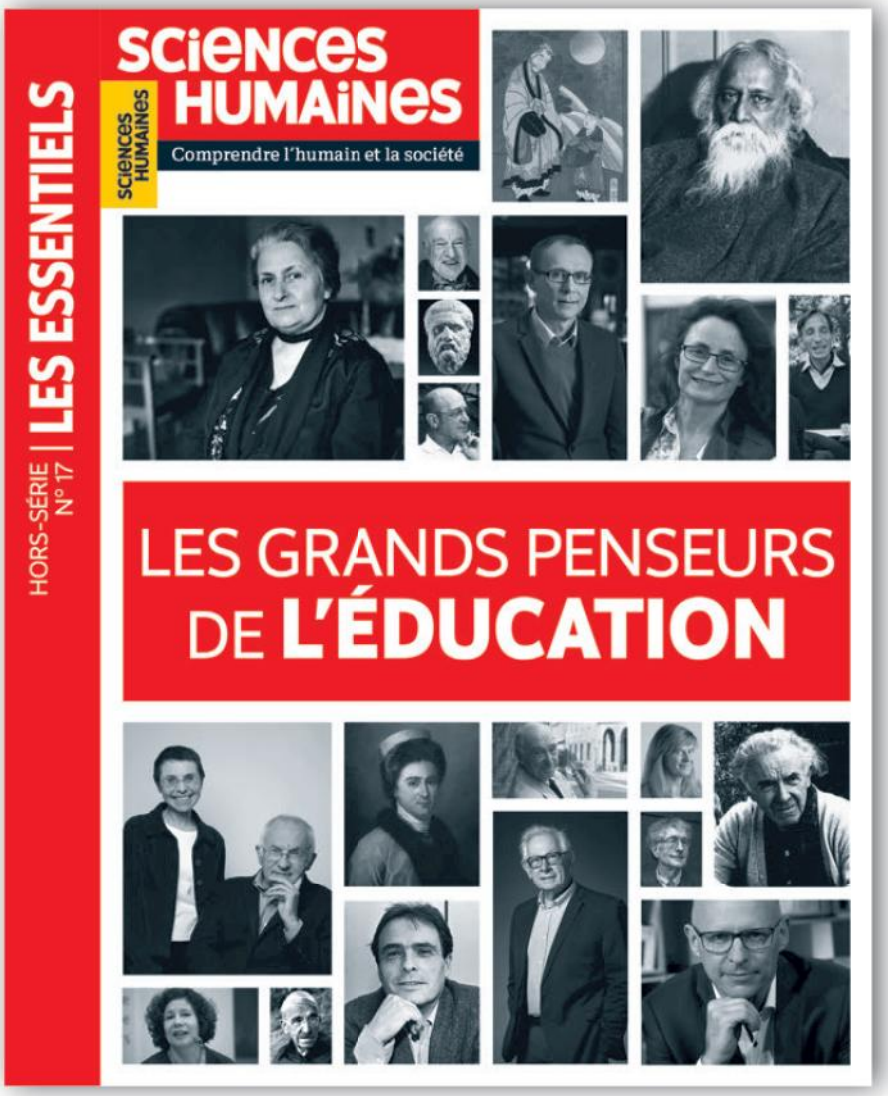
L 18925 - 373 - F: 6,90 € - RD

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

« L'ÉDUCATION PEUT TOUT :
ELLE FAIT DANSER LES OURS. »



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

LES ENFANTS DE LA NUIT

Dans *L'Odyssée*, le poète grec Homère offre un des premiers récits de toxicomanie. Au retour de la guerre de Troie, Ulysse et ses compagnons sont déroutés par une violente tempête. Après dix jours d'errance, ils abordent un rivage inconnu : l'île des Lotophages. Ses habitants sont à première vue hospitaliers. Ils offrent aux marins échoués du « lotos », une substance au goût de miel. La plante – haschich, jujubes, fleurs de lotus ? – est délicieuse. Mais elle s'avère pernicieuse. Celui qui y goûte oublie ce qu'il y a de plus essentiel pour l'être humain : il ne sait plus d'où il vient ni où il va. Il entre dans une forme de léthargie, se déleste de son identité et de ses attaches. Il faudra à Ulysse beaucoup d'acharnement pour extraire ses compagnons de ce paradis artificiel et les ramener à leur devoir : reprendre la route et rentrer chez soi. L'épisode est court, mais crucial. Selon l'helléniste Jean-Pierre Vernant, Ulysse et son équipage sortent alors du monde des humains, où prévalent la clarté et la réciprocité : « *Ils rentrent dans un monde où les puissances nocturnes, les enfants de la Nuit, comme les appelle Hésiode, vont étendre peu à peu leur ombre sinistre.* »

Nous vivons aujourd'hui dans une société de Lotophages. Les stratèges des réseaux sociaux captent nos cerveaux sur des îlots virtuels, les plateformes nous détournent des conversations avec ceux qu'on aime, les marchands de *puffs* ciblent les enfants, des dealers en tous genres nous grisent, nous anesthésient et parfois nous esquintent. Mais ces forces commerciales ne pourraient pas exister seules. Elles s'appuient sur nos faiblesses humaines les plus archaïques, ces « enfants de la Nuit » qu'on peut comprendre comme nos propres facultés d'autodestruction. Ces démons psychiques, plus ou moins puissants selon notre histoire, tirent leur pouvoir de leur ambivalence. Toute addiction commence par du plaisir. Qu'il s'agisse de vin, de drogues ou de comportements compulsifs, elle passe par du déni et de la dissimulation. C'est un monde obscur, fait de charmes et de poisons mêlés. On trinque « à la santé » de l'autre, dans l'allégresse et la communion, sans voir que « trinquer » signifie aussi souffrir en solitaire.

À partir de quand perd-on le contrôle ? Comment trouver l'envie de s'en sortir ? Sur qui s'appuyer ? Entre incitations économiques, facteurs sociaux et ressorts psychologiques, une mécanique complexe est à l'œuvre que ce numéro s'attache à mettre au jour. Tandis que vous le lirez, l'équipe de *Sciences Humaines* travaillera en douce à un projet heureux. Le mois prochain, vous découvrirez un mensuel repensé et enrichi, plus rythmé et vivant. Une nouvelle formule qui devrait vous surprendre et – nous l'espérons – vous réjouir. Nous n'oublions cependant pas d'où nous venons, ni où nous voulons aller. Comme Ulysse, nous tenons notre cap : offrir un journal unique en son genre, avec toujours plus de sciences et d'humanité. ●

© SAMUËL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

ILS ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Grand spécialiste du siècle des Lumières, l'historien américain **ROBERT DARNTON** publie *L'Humeur révolutionnaire. Paris 1748-1789* (Gallimard, 2024), un ouvrage qui fait la synthèse de plusieurs décennies de recherche, de l'histoire du livre sous l'Ancien Régime aux soubresauts de la Révolution.

© FRANCESCA MANTOVANI/ÉDITIONS GALLIMARD

© PHILIPPE QUAISSE/PASCO/ÉDITIONS LES ARÈNES

Rien de ce qui relève de l'odorat n'est inconnu de **HIRAC GURDEN**. Directeur de recherches en neurosciences au CNRS, ses travaux portent sur la représentation des odeurs par le cerveau et les interactions entre olfaction et prise alimentaire (obésité et diabète). Il est l'auteur de *Sentir. Comment les odeurs agissent sur notre cerveau* (Les Arènes, 2024).

Professeur de marketing à l'ESCP Business School, **BENOÎT HEILBRUNN** traque et dévoile les mécaniques du consumérisme. Il a notamment publié *Ce que nous cache le mythe du pouvoir d'achat* (L'Aube, 2024) et *Les Ruses de la marchandise* (Ovadia, 2022).

© EMMA AFFERY/ESCP

© DR

Journaliste scientifique et conférencière, collaboratrice régulière de *Sciences Humaines*, **BÉATRICE KAMMERER** est l'autrice de plusieurs livres sur l'éducation et la parentalité, dont *Nos ados sur les réseaux sociaux. Même pas peur!* (Canopé/Clémi, 2023) et le récent *Calme, ferme et bienveillant* (Larousse, 2024).

JACQUELINE KERJEAN est cheffe du service addictologie à l'hôpital de Lorient, mais c'est aussi pour son activité au sein de l'association Addictions France (dont elle est vice-présidente) que nous avons fait appel à son expertise.

© COLLECTION PERSONNELLE

© STEVE FISCH/EDITION S EYROLLES

Professeure de psychiatrie à l'université de Stanford, **ANNA LEMBKE** dirige une clinique spécialisée dans les addictions aux substances, les addictions comportementales et les troubles psychiatriques associés. Elle a notamment publié *Un monde sous dopamine* (Eyrolles, 2024) et *Drug Dealer* (Johns Hopkins University Press, 2016, non traduit).

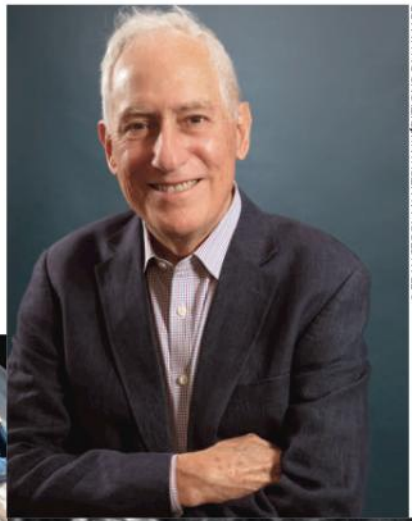
Journaliste et auteur, **MARC OLANO** a coordonné pour les éditions Sciences Humaines, l'ouvrage collectif *Corps et esprit. Les influences réciproques* (2023).

© COLLECTION PERSONNELLE

© AGNÈS VERNET

AGNÈS VERNET a complété sa formation initiale en biologie moléculaire d'un diplôme en journalisme de sciences, obtenu à l'ESJ-Lille. Spécialiste du vivant, elle collabore à différents médias francophones et est active dans l'Association des journalistes scientifiques de la presse d'information (AJSPI) dont elle est la vice-présidente.

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM



© FRANCESCA MANTOVANI/ÉDITIONS GALLIMARD

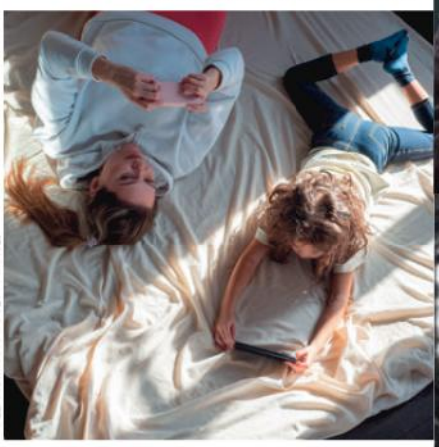
32 ENTRETIEN

ROBERT DARNTON

« 1789 A POUR TERREAU UNE HAINE COLLECTIVE DU GOUVERNEMENT »

69 RÉFÉRENCE

SIMONE WEIL, LA RÉVOLTE FACE À L'INJUSTICE DU MONDE



© OLENASMYRNOVA/GETTY IMAGES

© STEFANO BIANCHETTI/BRIDGEMAN IMAGES

39 DOSSIER

LA MÉCANIQUE DE L'ADDICTION

6 ACTUALITÉS

6 Reportage
Bruxelles décolonise son musée d'art africain
RÉGIS MEYRAN

12 CULTURE POP

24 ENJEU

Existe-t-il un nouvel antisémitisme ?
SAMUEL LACROIX

32 ENTRETIEN

- **Robert Darnton**
« 1789 a pour terreau une haine collective du gouvernement »

39 DOSSIER LA MÉCANIQUE DE L'ADDICTION

- **40** Une défonce légale, illégale, mais surtout banale
FABIEN TRÉCOURT
- **46** Pourquoi sommes-nous si vulnérables ?
AGNÈS VERNET
- **50** « Je suis en train d'accepter avec douceur ma dépendance »
CÉCILE PELTIER
- **54** « Il est crucial de prendre en compte la souffrance des proches »
3 QUESTIONS À... JACQUELINE KERJEAN
- **56** « La dopamine joue un rôle clé »
ENTRETIEN AVEC ANNA LEMBKE
- **59** La consommation, du plaisir à la compulsion
BENOÎT HEILBRUNN
- **62** Workaholisme : un concept controversé
MARC OLANO
- **64** Écrans, nos cerveaux asservis ?
BÉATRICE KAMMERER

69 RÉFÉRENCE

- Simone Weil, la révolte face à l'injustice du monde
LÉO FABIUS

76 LE JOUR OÙ...

- le Centre Beaubourg est né

78 LE LIVRE DU MOIS

- La perversion narcissique, symptôme d'une époque

80 LIVRES

90 LE MOT QUI FÂCHE

- Privilège blanc

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

©SHUTTERSTOCK/SIPA

Le passé colonial de la Belgique est fortement dénoncé depuis quelques années. Les statues du roi Léopold II (1835-1909) sont particulièrement ciblées, comme ici à Gand en 2020, en raison des méfaits commis au Congo, ancienne colonie belge.

REPORTAGE

BRUXELLES DÉCOLONISE SON MUSÉE D'ART AFRICAIN

Situé dans un parc luxuriant à la périphérie de Bruxelles, l'AfricaMuseum affiche l'ambition, de se « décoloniser ». Que cela signifie-t-il ? Le pari est-il réussi ?

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

RÉGIS MEYRAN

Pour visiter l'AfricaMuseum de Belgique, on entre dans un bâtiment ultramoderne, puis on emprunte un souterrain jusqu'à un vieux et majestueux palais à coupole de la fin du 19e siècle. Contournant des œuvres d'art contemporain africain, on déambule alors dans plusieurs salles, détaillant la géographie et l'histoire de l'Afrique, ses cultures, le passé colonial, les décolonisations. Les objets sont parfois magnifiques et rares : instruments de musique, armes, fétiches. De façon originale, en début de visite, l'espace « Rethinking collections » est consacré à la recherche d'origine des objets conservés au musée.

Depuis 2018, l'ambition affichée par la direction est de décoloniser cette vieille création coloniale. Mais le pari est-il réussi ? Nous avons posé la question à Bart Ouvry, le directeur général de l'institution, qu'on rencontre dans son spacieux bureau situé dans un bâtiment annexe au musée proprement dit. Il revient d'abord sur l'histoire des lieux. Tout a commencé dans ce majestueux parc de Tervuren où se trouve aujourd'hui le musée, avec l'Exposition universelle de 1897, qui comportait un « village congolais » – ce qu'on appelle aujourd'hui un « zoo humain », puisqu'hommes et femmes étaient exposés, de façon raciste, comme les animaux d'un zoo. Non loin de là, l'exposition sur l'Afrique dans le Palais des Colonies, qui existe toujours, fut un grand succès public. Le roi Leopold II a alors créé le musée royal d'Afrique centrale l'année suivante, dans un but de propagande pour défendre les intérêts coloniaux belges. « *Plus tard, le musée et ses immenses collections – quelques 120 000 pièces, dont 80 000 proviennent du Congo – ont été rattachés au ministère des Colonies, et depuis rien n'avait pas vraiment changé,* commente Bart Ouvry. *Ce n'est que dans les années 2000 que mon prédécesseur a décidé d'en revoir l'approche muséographique.* »

Le nouveau projet a consisté à changer de regard sur le passé, dans l'optique d'informer le public sur l'histoire coloniale, mais aussi sur l'histoire longue africaine, pour sortir de la racialisation des peuples africains, qui a longtemps caractérisé ce musée, comme d'autres en Europe. « *Il nous a fallu parler de la période coloniale mais aussi de l'Afrique actuelle,* poursuit Bart Ouvry. *C'est déjà un élément de décolonisation, et cette démarche intéresse beaucoup les personnes africaines qui visitent les lieux.* » Nous avons pu en effet constater, lors de notre visite, qu'elles étaient fort nombreuses, se montrant intéressées et concernées par ce qu'elles voyaient.

> « CHANGER DE REGARD SUR LE PASSÉ, INFORMER LE PUBLIC SUR L'HISTOIRE COLONIALE, MAIS AUSSI SUR L'HISTOIRE LONGUE AFRICAINE. »

Pour ce qui est de la démarche muséographique, les objets sont désormais présentés dans une optique non plus strictement esthétique, mais aussi culturelle, historique et politique : ils sont notamment placés dans leur contexte rituel (naissance, passage à l'âge adulte, mariage, funérailles). L'accent est mis également sur la façon dont ces pratiques évoluent aujourd'hui.

Pour le directeur du musée, l'exposition se devait surtout d'intégrer plusieurs regards : « *Le musée doit satisfaire les attentes de personnes européennes, mais aussi celles de personnes afrodescendantes tout comme celles des Africains qui nous rendent visitent* », affirme-t-il. Il évoque notamment le sort des personnes métisses, qui constitue un cas spécifique et important dans l'histoire du Congo : les autorités belges, jugeant qu'ils ne devaient pas être élevés par leur mère africaine, ont enlevé et placé bon nombre de ces enfants dans des institutions publiques. Cette histoire traumatique, bénéficiant aujourd'hui d'une reconnaissance au Parlement, est mentionnée dans l'exposition permanente. « *Il me semble que notre musée a été précurseur sur de nombreux points* », conclut-il.

PRESSION MILITANTE ET CONSENSUS DÉLICAT

En réalité, ces premiers pas vers la décolonisation de l'institution ne sont pas dus au hasard. Ils sont le résultat d'échanges avec des militantes et militants afrodescendants, qui ont généré de riches discussions à l'intérieur du musée, mais aussi des tensions. « *Leur apport a été très important, et sans eux, l'exposition permanente n'aurait pas autant évolué* », affirme Bart Ouvry. Par exemple, la salle Afropea, qui évoque l'histoire de la migration africaine en Europe, est pour beaucoup issue de leurs réflexions. « *Pour moi, cette salle contribue à ce que ces personnes viennent au musée et se sentent chez elles* », ajoute-t-il. Il en va de même avec les spectacles et débats en cocréation avec des personnes afrodescendantes qui ont régulièrement lieu dans le musée.

Une autre question a surgi quelques mois après la réouverture, à la suite de

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

manifestations importantes en Belgique dans le sillage du mouvement Black Lives Matter, initié aux États-Unis. Des activistes afrodescendants, qui avaient déjà déboulonné des statues d'anciens colonisateurs ou les avaient repeintes en rouge sang, ont porté sur la scène publique la question des restitutions d'objets africains à leur pays d'origine.

À la suite de ces événements, plusieurs députés libéraux et verts ont demandé la création d'une commission gouvernementale sur le passé colonial. Mais l'affaire s'est soldée par un échec : en 2022, ladite commission s'est déchirée et n'a pas permis de consensus sur les excuses à adresser aux anciens pays colonisés. Toutefois, le gouvernement a finalement fait passer une loi, cette même année, obligeant la Belgique à restituer les objets ethnographiques de ses collections aux gouvernements des trois ex-colonies belges (RDC, Burundi, Rwanda) qui le demanderaient. Une telle loi implique de former une commission scientifique mixte entre les deux pays concernés afin de concevoir un traité bilatéral. Jusqu'à présent, le Congo, pays d'où provient la très grande majorité des pièces, n'a pas encore officiellement engagé de demande.

Avec cette nouvelle loi, certains au musée s'inquiètent de voir disparaître la totalité des collections africaines, mais c'est en réalité une pure chimère, confie Bart Ouvry. En effet, de nombreux objets sont déjà prêtés à des institutions, à La Rochelle ou encore à Phoenix (Arizona), pour prendre des exemples récents. D'autre part, il ne s'agit pas de restituer l'intégralité des collections, mais avant tout les objets les plus importants sur les plans symbolique et esthétique. « *Cela peut heurter certains collègues, mais c'est la loi. Quelle que soit la décision prise par le comité d'experts africains et belges aboutissant à un accord entre gouvernements, nous coopérerons. Nous jouons aussi un rôle dans l'établissement de l'inventaire et nous investissons dans la recherche de provenance* », ajoute-t-il.

Ce travail de recherche de provenance est présenté dans l'exposition temporaire « Rethinking collections ». L'exposition, très didactique, agrémentée de photographies, d'artefacts européens ou africains divers et d'archives, inventorie les différentes façons dont les objets ont été acquis (la plupart du temps par la force) au Congo : expéditions militaires, administrateurs coloniaux, expéditions de collecte, entreprises privées, commerce d'art, missionnaires, collecteurs inconnus... Elle insiste aussi sur la nécessité de combiner recherche d'archives et sources orales pour identifier la provenance.

DES VOIX DISSONANTES

Il reste que ce travail de décolonisation est critiqué par des activistes afrodescendantes comme Anne Wetsi Mpoma, que nous avons rencontrée dans la galerie d'art contemporain qu'elle anime, dans le quartier d'Etterbeek (Bruxelles) où elle est née. Une de ses activités a consisté à participer à des « visites décoloniales » de Bruxelles, pour dévoiler au grand public la part cachée de l'histoire coloniale belge. Elle a également participé à des discussions organisées par l'AfricaMuseum en vue de repenser l'exposition permanente du musée. Elle apparaît d'ailleurs dans l'exposition « Rethinking collections », dans un petit film. Or, Anne Wetsi Mpoma a estimé à l'époque que sa voix n'avait pas assez été écoutée, dans un musée trop pensé par des personnes blanches. Cela l'a amenée, en collaboration avec plusieurs associations antiracistes comme Bamko, à lancer une campagne publique pour la restitution des biens spoliés.

Elle ne mâche pas ses mots pour critiquer la démarche du musée. Pour elle, « *les gens de ce musée travaillent comme si ce patrimoine africain leur appartenait, alors qu'il a été arraché de manière parfois brutale à mes ancêtres. C'est pourquoi on ne peut pas limiter les restitutions à des questions purement logistiques, en se demandant simplement à qui il faut rendre les objets. En réalité, ce n'est pas le seul problème : notre demande s'inscrit dans une logique militante plus large visant à ce que notre communauté, en tant que*

© AFRICAMUSEUM
Bart Ouvry

© BOUDEWIJN BOLLMANN
Anne Wetsi Mpoma

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

© J.-M.VANDYCK, CC-BY 4.0

Masque de type *Gyela lu Zauli*, créé par le sculpteur Sabu bi Boti (Côte d'Ivoire). Acheté en 2002 par l'anthropologue Anne-Marie Bouttiaux pour l'AfricaMuseum, il s'inscrit dans une réflexion critique sur les collectes d'œuvres à l'ère postcoloniale.

descendants de victimes de la colonisation, soit reconnue dans les souffrances et les discriminations qu'elle subit. »

La loi sur les restitutions lui semble même problématique : « *La loi belge précise l'obligation de restitution des objets de l'État belge vers l'État congolais. Mais cet État africain est défaillant, ses élites sont corrompues et la restitution est le cadet de leurs soucis ! En outre, l'objet doit être rendu, dit la loi, s'il a été acquis de façon "inacceptable"… Mais quelle transaction pourrait être considérée comme "acceptable" en contexte colonial ?* »

Selon Anne Wetsi Mpoma, cette loi a été conçue sans consulter les militantes qui ont lancé le sujet sur la place publique, et cela a eu pour effet de leur couper l'herbe sous le pied : « *Notre voix ne compte plus, puisque c'est à l'État congolais de décider ce qu'il adviendra des objets. Du même coup, c'est la fin d'un débat qui faisait intervenir des personnes habituellement invisibilisées.* » Finalement, pour la militante, une bonne restitution devrait tenir compte des différents protagonistes, politiques et chefs coutumiers africains, qui souhaitent le retour des objets au Congo. Mais aussi des opinions de la diaspora africaine en Belgique, qui veut y avoir accès. Elle milite en effet pour la création d'un centre culturel communautaire à Bruxelles afin d'y organiser des rencontres, des rituels de guérison et y accueillir une partie du patrimoine arraché aux sociétés d'origine.

Des progrès indéniables ont été faits en matière de décolonisation, mais sont-ils suffisants ? Bart Ouvry reconnaît que « *la salle d'histoire coloniale reflète trop le point de vue des colons et pas assez celui des colonisés* ». Et pour Anne Wetsi Mpoma, si certaines salles expliquent la mauvaise gestion actuelle des ressources économiques, et notamment du pétrole, au Congo par des permanences coloniales, d'autres rendent les Congolais directement responsables en gommant un tel passé. Elle ajoute qu'un groupe de pression d'amis du musée tente de maintenir un point de vue colonial, tout en faisant quelques concessions pour s'adapter à l'époque. Plus encore, très pessimiste, elle estime qu'un musée de ce type n'est « *pas décolonisable* ». Elle cite à ce propos l'essayiste et militante afro-américaine Audrey Lorde : « *Les outils du maître ne pourront jamais démanteler la maison du maître.* »

Pourtant, le dialogue, même difficile, entre les différentes parties a contribué à transformer le musée, qui comme toute institution, est pris entre de nombreuses contraintes, culturelles, gouvernementales et diplomatiques. Il a attiré 130 000 visiteurs en 2023, même si certains, à l'instar du Centre de formation belge pour le développement et la solidarité internationale, estiment qu'il relève encore trop du « *cabinet de curiosités* », en mélangeant les objets les plus hétéroclites. Toutefois, sur la question des restitutions, un pas important a été fait dans la bonne direction, qui devrait inspirer d'autres pays européens, dont la France, où beaucoup reste à faire. ●

POUR ALLER PLUS LOIN

- Sarah Van Beurden, Didier Gondola et Agnès Lacaille, *La Fabrique des collections. Origines, trajectoires et reconnexions*, AfricaMuseum, 2023.
- Nicholas Lewis, *Colonial Tales, Trails and Traces*, Luster Publishers, 2022.

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

© ALEKSANDAR NAKIC/GETTY IMAGES

● ÉDUCATION

L'école à la maison, pomme de discorde

Autorisée dès la loi Ferry de 1882, l'instruction en famille (IEF) fait l'objet depuis une vingtaine d'années d'une réglementation de plus en plus stricte. Depuis la rentrée 2022, celle-ci requiert la constitution d'un dossier et l'obtention préalable d'une autorisation des services académiques et rectoraux. Justifiée par la prévention des dérives sectaires et de la radicalisation religieuse, cette réduction de la liberté laissée aux familles n'en suscite pas moins d'importantes tensions, comme en témoigne le Rapport 2023 de la médiatrice de l'Éducation nationale. Cette dernière a enregistré pas moins de 300 nouvelles saisines sur ce motif – soit dix fois plus qu'en 2022 –, plus de la moitié concernant un refus de demande d'IEF. La médiatrice relève plusieurs dysfonctionnements institutionnels à même d'attiser la méfiance – souvent déjà forte – de ces familles envers l'école. Parmi eux, un manque de cohérence des services qui, faute d'un examen simultané des dossiers de fratries, peuvent être amenés à retoquer la demande d'IEF d'un enfant entrant en maternelle alors que ses aînés bénéficient déjà de ce mode d'instruction. Est également souligné le manque de clarté du cadre législatif, les parents ne disposant d'aucune grille précise pour comprendre comme sont évalués les dossiers : beaucoup pensent ainsi à tort pouvoir justifier leur demande par un projet de vie de famille là où l'esprit de la loi ne s'attache en réalité qu'à l'existence d'une « *situation propre de l'enfant* ». À cela s'ajoute une forte disparité nationale : le taux de refus d'IEF varie de plus de 10 % selon les académies, accroissant le sentiment d'injustice des parents, qui vont parfois jusqu'à déménager pour mener à bien leur projet. ● **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE

- Catherine Becchetti-Bizot, « Faire alliance, redonner confiance », Rapport de la médiatrice de l'Éducation nationale et de l'Enseignement supérieur 2023, juin 2024. (en ligne sur www.education.gouv.fr).

● ENFANCE

La crèche, bon ou mauvais mode de garde ?

Les modes de garde collectifs divisent régulièrement les professionnels de l'enfance. Faut-il y voir des lieux essentiels à la socialisation des jeunes enfants, ou au contraire des environnements inadaptés à l'immaturité affective des bébés ? Que sait-on de l'impact du mode de garde à long terme ? Les études américaines ont longtemps suggéré un impact négatif de l'accueil en crèche sur le développement de l'enfant. Or une récente méta-analyse, basée sur des données européennes, a abouti à des conclusions inverses. Publiée dans la prestigieuse revue *Lancet*, cette recherche regroupe les résultats de six cohortes issues de cinq pays – Grande-Bretagne, Pays-Bas, Danemark, Espagne et France – pour un total de 87 208 enfants.

Les chercheurs ont comparé le type de garde dont ces derniers ont bénéficié avant 3 ans, avec la survenue de difficultés psychologiques à 5-6 ans, 7-9 ans et 10-13 ans. Leurs conclusions mettent en lumière un taux significativement moindre de troubles internalisés (dépression, anxiété) chez les enfants accueillis en crèche par rapport à ceux gardés exclusivement par leurs parents. *A contrario*, la garde en structure informelle (grands-parents, assistante maternelle) semble associée à un taux plus élevé de troubles externalisés (agressivité, transgression, débordements émotionnels) par rapport à l'accueil collectif en crèche. Un signe selon les chercheurs que des études complémentaires sont nécessaires pour mieux comprendre le rôle du contexte, tel que le niveau de formation des personnels et les taux d'encadrement. ● **B.K.**

SOURCE

- Katharine M. Barry *et al.*, « Early childcare arrangements and children's internalizing and externalizing symptoms. An individual participant data meta-analysis of six prospective birth cohorts in Europe », *The Lancet Regional Healt-Europe*, n° 45, octobre 2024.

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 4:51:37 PM

SANTÉ MENTALE

Les bons élèves peuvent aussi aller mal

L'école minimise-t-elle le mal-être des élèves sages, performants, conformes aux attentes scolaires ? Telle est la question à laquelle s'est attelée la sociologue Sidonie Vacher qui a mené une vaste enquête par questionnaire auprès de 1108 collégiens et collégiennes issus de quatre établissements français variés – publics et privés, urbains et ruraux, relevant ou non de l'éducation prioritaire. À l'heure où se multiplient les alertes relatives à la santé mentale des jeunes, la sociologue a évalué dans quelle mesure leurs souffrances psychiques étaient correctement repérées par les professionnels de l'établissement et dans quels cas elles donnaient lieu à une recommandation de suivi psychologique. Ses résultats montrent non seulement que le mal-être adolescent est dans l'ensemble assez mal identifié par les acteurs scolaires mais, pire encore, que celui-ci ne suscite souvent la mobilisation des équipes que lorsque l'élève pose problème à l'institution. Autrement dit, lorsqu'ils vont mal, les bons élèves passent sous les radars… Seuls 35,9 % des élèves en souffrance ayant des résultats supérieurs à la moyenne de classe déclarent qu'un professionnel de l'établissement a pris l'initiative d'un échange avec eux sur leur santé mentale, contre 63,4 % de ceux ayant des résultats en dessous de la moyenne de classe. De même, seuls 17,7 % des élèves au comportement scolairement conforme se voient orientés vers un psychologue en cas de mal-être psychique, contre 41,5 % des élèves perturbateurs.

La chercheuse a passé une centaine d'heures d'observation au sein des établissements. Pour elle, plusieurs raisons expliquent ce traitement inégal. La première est la persistance d'une croyance erronée, très répandue dans les discours publics sur l'éducation, selon laquelle le bien-être individuel conduirait naturellement à une bonne adaptation scolaire. Suivant cette logique, être bon élève suffirait réciproquement à exclure tout réel problème de santé mentale. À cela s'ajoutent des conditions de travail difficiles – sous-effectif d'infirmiers et psychologues scolaires, manque de formation des acteurs éducatifs aux enjeux de santé mentale – qui conduisent les équipes à concentrer le peu de ressources disponibles sur les adolescents les plus « difficiles », ceux qui perturbent leur quotidien et aggravent leur sentiment d'usure. Une stratégie de survie qui ne serait pourtant pas sans conséquence pour les jeunes en souffrance. Du côté des élèves les moins conformes, la chercheuse pointe l'omniprésence d'un discours de surresponsabilisation, appelant au dépassement de soi par la volonté plutôt qu'à la reconnaissance de leurs troubles. Quant aux plus conformes, leur invisibilisation aggraverait entre autres les inégalités de genre : le mal-être des filles n'étant repéré par les professionnels que dans 41 % des cas, contre 54 % chez les garçons. Une situation particulièrement préoccupante quand on sait que celles-ci sont par ailleurs surreprésentées parmi les adolescents en souffrance. **B.K.**

SOURCE

- Sidonie Vacher, « L'accompagnement scolaire des souffrances adolescentes. Une mobilisation professionnelle dépendante de la normativité scolaire », *Agora débats/jeunesses*, n° 97, 2024/2.

© SKYNESHER/GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

TOUS LES MATINS DU MONDE

© OLIVIA GAY/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

C'est une scène très douce. Il est 7 h 30 et avec une infinie délicatesse, Liliane enveloppe de ses bras le corps d'Henriette. Le regard bienveillant de l'auxiliaire de vie encourage la vieille dame. Comme tous les matins depuis trois ans, après l'avoir réveillée, puis lui avoir fait sa toilette, elle va l'installer dans son fauteuil roulant pour le petit-déjeuner.

L'image, extraite de la série *À domicile*, a été prise en 2022 par Olivia Gay dans le cadre de la Grande commande photojournalisme lancée par la Bibliothèque nationale de France (BnF) pour documenter les mutations de la société post-Covid. Pendant plusieurs semaines, la photographe a suivi des auxiliaires de vie, des aides-soignantes et des infirmières dans différentes régions de France. L'idée ? Représenter le lien essentiel entre le personnel soignant et la personne soignée et jeter la lumière sur ces métiers essentiellement féminins, sous-payés et invisibilisés. « *J'ai été très impressionnée par ces femmes qui donnent tout, c'est un flux continu, c'est très beau à voir* », raconte l'artiste. Liliane adore son travail. Elle est fière d'avoir participé au projet : « *On est nombreuses, mais on n'est pas reconnues en tant qu'auxiliaires de vie. J'avais un lien très fort avec Henriette, je faisais tout pour la stimuler.* » Grâce à ses visites quotidiennes, Henriette, aujourd'hui décédée, a pu vivre jusqu'au bout chez elle, à la ferme de Villers-Bocage (Somme) au côté de son mari.

Pour trouver sa place et la bonne distance dans l'intimité des cuisines et des chambres à coucher, Olivia Gay a opéré un détour par la peinture classique. La composition et le traitement de la lumière, inspirés de *La Descente de Croix* du Caravage et des piétas de la Renaissance, restituent leur beauté et leur humanité à ces corps travaillés par le temps.

Pour autant, l'image a suscité de vifs débats parmi les professionnelles. Est-ce dégradant de montrer une personne âgée en couche ? « *Une aide-soignante a dit : "On ne peut pas changer la réalité, mais notre regard sur la vieillesse et la mort, si"*, rapporte Olivia Gay. *Cela veut dire que la photographie a encore un rôle.* » ● **CÉCILE PELTIER**

© OLIVIA GAY/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

À VOIR

- La série *À domicile* est présentée dans le cadre de l'exposition collective « Vivantes ! » jusqu'au 8 décembre à l'Institut pour la photographie à Lambersart (Nord) ; à partir du 5 octobre à la Biennale de Conches-en-Ouche (Eure) et à partir du 15 octobre dans le cadre des Photaumnales à la maison de la culture d'Amiens (Somme).

À LIRE

- L'artiste vient de soutenir une thèse de doctorat Recherche & création intitulée « De l'image documentaire au tableau photographique. Pour une photographie compréhensive ». Cette pratique, inspirée par les travaux de Max Weber, place le sujet au cœur de la recherche et permet au photographe comme au sujet et au spectateur de prendre de la distance avec l'image fabriquée (en ligne sur https://theses.hal.science/tel-04402292).

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

● PSYCHOLOGIE

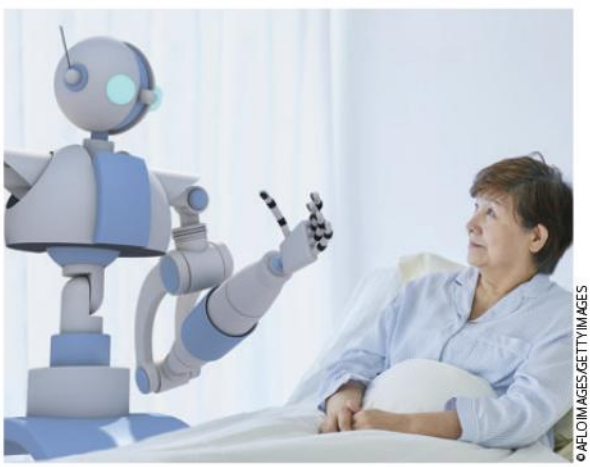
Les bobards des robots

Les robots peuvent-ils mentir ? Absolument ! Certains robots sociaux (créés pour interagir avec l'humain) en sont capables, à partir du moment où ils sont programmés pour. Mais face à une tentative de tromperie robotique, comment réagissons-nous ? Une équipe de chercheurs s'est emparée de cette question. 498 participants ont lu des scénarios où des robots commettaient trois types de tromperies, puis ils devaient évaluer, par le biais de questionnaires, la gravité du comportement de ces machines.

Le premier type, la tromperie externe, survient quand un robot fournit des informations fausses : il s'agissait en l'occurrence de mentir à une femme atteinte d'Alzheimer en lui disant que son mari décédé reviendrait bientôt, en vue de la préserver. La tromperie cachée consiste, elle, à dissimuler des actions ou capacités. Ici, un robot ménager enregistrait des vidéos sans en informer son utilisateur. Enfin, la tromperie superficielle implique que le robot feigne des états internes qu'il n'a pas, par exemple, prétendre ressentir de la douleur lors d'une tâche physique. L'étude révèle que les participants jugent la tromperie cachée comme la plus grave, car elle porte atteinte à la confiance. En revanche, le mensonge destiné à épargner nos sentiments est mieux toléré. Feindre des émotions, bien que trompeuses, suscite une réaction mitigée, moins négative que la dissimulation. Cette étude éclaire la ligne étroite entre manipulation et bienveillance artificielle. ● **SYBILLE BULOUP**

SOURCE

- Andres Rosero *et al.*, « Exploratory analysis of human perceptions of social robot deception behaviors », *Frontiers in Robotics and AI*, vol. 11, 2024.



© AFLOIMAGES/GETTYIMAGES

© FREE_ILLUSTRATIONOADOBESTOCK

● COMMUNICATION

Pourquoi avons-nous du mal à recontacter nos vieux amis ?

Et si la clé du bonheur se trouvait dans un simple message à un vieil ami ? Encore faut-il oser se lancer. Des travaux récents suggèrent que nous ressentons de la gêne à la simple idée d'envoyer un message à une ancienne connaissance. Une étude publiée dans *Nature* explore les sources de cette hésitation contre-intuitive, les relations sociales constituant une des voies les plus solides vers le bien-être. Construite sur la base de sept expériences, elle explore pourquoi les gens hésitent à reprendre contact avec de vieux amis. Pour ce faire, elle examine plusieurs paramètres : les barrières psychologiques, les comportements réels lorsqu'on demande aux participants d'envoyer un message, la comparaison avec d'autres activités sociales comme parler à des inconnus, et l'impact d'un envoi préalable de messages à des amis actuels.

Les chercheurs montrent que même lorsqu'on leur donne l'occasion et les encouragements nécessaires, moins d'un tiers des participants passent réellement à l'acte. Une des raisons principales de cette réticence est que les vieux amis, avec le temps, finissent par être perçus comme des étrangers, ce qui rend le contact aussi inconfortable que de parler à une personne inconnue. Cependant, une des expériences montre qu'encourager les participants à envoyer des messages à des amis actuels avant de contacter un ancien ami augmentait à deux tiers le nombre de personnes qui prennent leur courage à deux mains et agissent. Vous savez ce qu'il vous reste à faire ! ● **S.B.**

SOURCE

- Lara B. Aknin et Gillian M. Sandstrom, « People are surprisingly hesitant to reach out to old friends », *Nature Communications Psychology*, vol. II, n° 1, 2024.

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

© PHILIPPE QUAISSE/PASCO/ÉDITIONS LES ARÈNES

BIOGRAPHIE
Hirac Gurden, directeur de recherches en neurosciences au CNRS, est spécialiste de l'odorat. Ses recherches portent notamment sur la représentation des odeurs par le cerveau et les interactions entre olfaction et prise alimentaire (obésité et diabète).

3 QUESTIONS À...
HIRAC GURDEN
« *Nos sentiments ont une odeur* »

Anxiété, joie, amour..., nos sentiments se traduisent par une signature olfactive, perceptible par notre entourage. C'est ce que nous apprend le chercheur en neurosciences Hirac Gurden dans son livre *Sentir* (Les Arènes, 2024).

Selon vous, nos odeurs corporelles transmettent aux autres des sentiments, ce qui en retour provoque des réactions de bonheur, stress ou tristesse partagé. Comment s'explique ce phénomène ?

Plusieurs équipes, dont le centre de recherche en neurosciences lyonnais du CNRS, ont conduit des études sur cette question en mettant des compresses sous les aisselles de plusieurs volontaires qu'ils ont ensuite confrontés à des situations effrayantes, comme regarder un film d'horreur ou au contraire plaisantes, avec un film comique par exemple. D'autres participants, qui n'étaient pas au courant de ces expériences, étaient mis en présence de ces compresses par la suite. Les chercheurs ont alors examiné leurs réactions physiologiques et questionné leur ressenti. Ils ont observé que les personnes confrontées à des compresses imbibées d'odeurs liées au stress ont elles-mêmes un rythme cardiaque qui s'accélère et se disent plus inquiètes, alors que pour les compresses issues de situations plaisantes, c'est tout le contraire. Les glandes sudoripares à la surface cutanée excrètent des molécules spécifiques selon l'état émotionnel de la personne. Dans les situations de stress par exemple, l'adrénaline va transformer les molécules odorantes de manière à constituer une signature olfactive spécifique de peur. Les personnes réceptrices vont percevoir ces odeurs et les interpréter.

Selon la recherche, hommes et femmes n'ont pas la même sensibilité olfactive. Quelles différences fondamentales ont été démontrées ?

À tout âge, les femmes détectent plus rapidement les odeurs que les hommes. C'est parce qu'elles présentent une concentration en neurones plus importante dans le bulbe olfactif, la structure cérébrale qui code les odeurs et qui est aussi plus volumineuse chez les femmes. Par ailleurs, l'état hormonal influence la perception olfactive. Les neurones situés dans le bulbe olfactif comportent davantage de récepteurs aux œstrogènes, l'hormone sexuelle femelle, qu'à la testostérone, l'hormone mâle. Ces neurones sont donc davantage actifs en cas de pic d'œstrogène, par exemple chez la femme enceinte ou en période préovulatoire. Les femmes peuvent se dire gênées par des odeurs même minimes dans ces périodes, car leur sensibilité olfactive explose.

Dans les relations amoureuses aussi, les odeurs joueraient un rôle central. Est-ce comparable aux phéromones chez l'animal ?

Aucune étude n'a pu démontrer l'existence de phéromones chez l'humain. Chez l'animal, ces molécules, odorantes ou pas, sont libérées par exemple par la femelle au moment de la reproduction. La perception des phéromones provoque automatiquement un comportement copulatoire chez les mâles. Chez l'humain, nous n'avons pas trouvé de mécanisme similaire, probablement parce que nous avons un cerveau beaucoup plus évolué avec un contrôle du comportement social plus important. Mais nous savons aussi que les hommes sont en général plus attirés par des femmes en période préovulatoire, plutôt qu'en fin de cycle. Ils reconnaissent chez elle une signature olfactive qui leur signale une période de fécondité. Cette perception olfactive n'est bien sûr pas le seul élément déterminant. Tous les sens et émotions entrent en jeu au moment du coup de foudre. Mais il est maintenant établi que le sens olfactif est très puissant chez les humains et joue un rôle important dans la force du lien créé entre partenaires, comme dans l'attachement du bébé à ses parents.

PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC OLANO**

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

© FRANÇOIS GOUDIER/GAMMA-RAPHOVIA GETTY IMAGES

● SOCIÉTÉ

L'immigration s'est diversifiée en France

L'immigration charrie son lot d'analyses, de débats, et surtout de fantasmes. L'Insee, dans une étude récente, vient fort à propos nous rappeler quelques faits relatifs à la présence des personnes immigrées – c'est-à-dire nées à l'étranger de nationalité étrangère – en France. D'abord, leur nombre ; elles sont actuellement 7,3 millions, soit 10,7 % de la population totale, dont les deux tiers n'ont pas acquis la nationalité française. Parmi ces immigrés, un peu moins de la moitié viennent d'Afrique, et 60 % de ces immigrés africains sont originaires du Maghreb. À titre de comparaison, ils étaient 93 % dans ce cas en 1968. L'Europe n'est pas en reste : les immigrés originaires de pays du Vieux Continent représentent la deuxième communauté immigrée en France, avec 2,4 millions de ressortissants, soit le tiers de la population immigrée. Le Portugal présente le plus grand contingent, avec un quart de la population concernée, suivie de près par l'Italie, et à un degré moindre l'Espagne et la Belgique. Enfin, les immigrés originaires d'Asie sont plus d'un million, soit 14 % de la population immigrée. Si on raisonne par nations, l'Algérie, puis le Maroc et le Portugal sont les trois pays d'origine les plus fréquents.

Ensuite, l'Insee nous permet de découvrir les principales raisons du départ vers la France. Les motifs se sont beaucoup diversifiés au cours des vingt-cinq dernières années. Au niveau européen, c'est la perspective de trouver un travail ou d'améliorer sa situation professionnelle qui arrive en premier (37 %), cette raison étant moins souvent évoquée par les immigrés en provenance d'Afrique (23 %) ou d'Asie (14 %). Pour les immigrés de ces deux continents, le regroupement familial est avancé comme raison principale. Un quart des immigrés asiatiques arrivent en France pour fuir des conflits, ce qui est particulièrement prégnant pour les immigrés originaires du Proche-Orient. La France reste aussi une terre d'accueil pour les étudiants : 16 % des immigrés européens nous ont rejoints pour faire leurs études, contre 24 % des immigrés originaires d'Afrique et 23 % des immigrés asiatiques (avec un pic de 50 % pour ceux provenant de Chine). Au total, l'Insee nous donne à voir une immigration plurielle, tant dans sa géographie que dans ses motifs d'implantation. De quoi tordre le cou à certaines idées reçues, à l'origine de la montée des extrémismes. ● **RENAUD CHARTOIRE**

SOURCE

• *Insee première*, n° 2009 à 2011, août 2024.

● ENVIRONNEMENT

Le télétravail, c'est bon pour la planète !

Télétravailler, c'est bon pour la planète. Une étude du Crédoc nous apprend ainsi qu'en travaillant à la maison, nous économisons 4,6 kg de CO_2 par rapport au présentiel. L'économie se vérifie même si nous utilisons la voiture dans la journée, par exemple pour aller chercher les enfants ou faire des courses, car ces distances courtes sont deux fois moins émissives que les trajets pendulaires domicile-travail. L'impact est d'autant plus fort pour les habitants des zones rurales, mal desservies en transports en commun, où la voiture est indispensable pour se rendre au bureau : les émissions moyennes hebdomadaires y culminent à 37,1 kg de CO_2, quasiment quatre fois plus que pour les Parisiens intra-muros (10,2 kg de CO_2).

Faut-il alors étendre le télétravail ? Les chercheurs ont étudié deux scénarios. Dans le premier, des actifs déjà concernés se voient proposer une journée supplémentaire de télétravail. L'impact sur l'environnement reste assez négligeable (2 % d'émissions hebdomadaires en moins). En revanche, étendre le télétravail – qui concerne aujourd'hui surtout des jeunes urbains – à tous les travailleurs s'avère plus vertueux : cela permettrait d'économiser 7 à 10 % de CO_2. ● **FLORINE GALÉRON**

SOURCE

• Marianne Bléhaut, Solène Vigouroux et Élodie Lemaire, « Quel effet du télétravail sur les émissions de CO_2 liées aux déplacements quotidiens ? », Rapport d'analyse n° 2024-4946, Crédoc, juillet 2024.

© GOOD LUCK 2U/ADOBESTOCK

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

● TRAVAIL

Les gros salaires font bande à part

La ségrégation résidentielle, c'est-à-dire le fait que les individus vivent au contact de voisins de même profil social, est un phénomène de plus en plus étudié. Se retrouve-t-elle également sur le lieu de travail ? Une équipe de chercheurs et chercheuses emmenée par le sociologue français Olivier Godechot, connu pour ses travaux sur les hauts revenus de la finance, a épluché les niveaux de salaire et les adresses professionnelles des salariés dans neuf pays d'Europe occidentale et centrale, au Canada, au Japon et en Corée du Sud. Dans la plupart de ces pays, les hauts salaires sont de moins en moins en contact avec les plus bas salaires. En France, par exemple, un salarié appartenant au 1 % de salaires les plus élevés du pays (soit plus de 10 000 euros nets par mois aujourd'hui) côtoyait parmi ses collègues 9 % d'individus appartenant à la même tranche en 1994 ; en 2019, ce chiffre est passé à 16 %. Dans le même temps, le pourcentage de ses collègues appartenant aux 75 % de salariés les moins bien payés est passé de 44 % à 24 %. On observe une tendance comparable quand on s'intéresse au « top 10 % » des salariés.

Plusieurs facteurs ont contribué, selon les auteurs, à ce « *changement fondamental dans la ségrégation des élites vis-à-vis du reste de la société* ». La désindustrialisation de l'économie a fait disparaître des usines où travaillaient sous un même toit dirigeants, cadres et ouvriers. Sa numérisation et sa financiarisation ont favorisé l'émergence d'entreprises moins diverses. Les restructurations internes aux entreprises ont « *ciblé les travailleurs par le bas* », et le recours croissant à la sous-traitance et aux délocalisations a creusé la distance entre les donneurs d'ordre et le reste du salariat. Au final, cette ségrégation professionnelle croissante peut avoir des effets mortifères en nuisant au brassage social, à une époque de « *ressentiment envers des élites de plus en plus isolées* ». ● **JEAN-MARIE POTTIER**

SOURCE

- Olivier Godechot *et al.*, « The great separation. Top earner segregation at work in advanced capitalist economies », *American Journal of Sociology*, vol. 130, 2024/2.

© LINGHE ZHAO/GETTY IMAGES

BOUTIQUE EN LIGNE

SCIENCES HUMAINES

« DANS QUEL ÉTAT SE TROUVE NOTRE PSYCHISME INDIVIDUEL ET COLLECTIF ? »

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

● EN DÉBAT

Homo naledi, pionnier de l'inhumation ?

Que s'est-il passé dans les grottes de Rising Star (Afrique du Sud), voici 300 000 ans ? En 2015, Lee Berger et son équipe annoncent la découverte, dans une salle d'accès difficile, la Dinaledi Chamber, de plus de 1 550 os appartenant à au moins quinze individus, rattachés à une nouvelle espèce, *Homo naledi*. Depuis, d'autres ossements ont été retrouvés en d'autres endroits du réseau karstique. Pour Lee Berger, ces corps ont été apportés lors de rites funéraires primitifs. En 2023, nouveau coup de théâtre : certains défunts auraient été déposés dans une fosse creusée à cet effet, ce qui en ferait les plus anciennes sépultures de l'humanité, auparavant datées d'environ 100 000 ans et attribuées à Néandertal et *Sapiens*.

Cette fois, c'en est trop pour la communauté scientifique, d'autant que Lee Berger prétend avoir identifié, sur les parois, des traces de gravures ! *Homo naledi*, avec son petit cerveau, aurait-il donc déjà tout inventé ? Lee Berger, dans son enthousiasme, publie trop vite ses découvertes ; il est même le héros d'un documentaire visible sur Netflix. Pourtant, la riposte s'organise. Si les fouilles sont bien menées et la présence des ossements incontestable, les conclusions sont fortement contestées. Premièrement, les raisons de la présence des individus ne sont pas encore clairement identifiées : les analyses n'ont pas encore pu écarter l'hypothèse d'une catastrophe naturelle qui aurait pu entraîner le décès simultané d'un groupe humain. Deuxièmement, la nature du sédiment empêche, à l'heure actuelle, de conclure que les fosses étaient bien artificielles, façonnées de la main de l'homme. Quant aux gravures, il s'agirait de fissures naturelles. La science aime la controverse : espérons que Lee Berger acceptera une remise en cause de ses hypothèses et que le débat ne tournera pas court. ● **ROMAIN PIGEAUD**

SOURCES

- Lee R. Berger *et al.*, « Evidence for deliberate burial of the dead by *Homo naledi* », *eLife*, 12 juillet 2023.
- Kimberly K. Foecke *et al.*, « No sedimentological evidence for deliberate burial by *Homo naledi*. A case study highlighting the need for best practices in geochemical studies within archaeology and paleoanthropology », *PaleoAnthropology*, 2024.

© SABENA JANE BLACKBIRD / ALAMY STOCK PHOTO

● PRÉHISTOIRE

Et vlan, dans la mandibule !

Retrouver un morceau de pointe de silex dans un os d'animal préhistorique ? C'est très banal, direz-vous : les chasseurs paléolithiques manquaient rarement leur cible ! Eh bien, pas tant que cela : d'abord, parce que le projectile ne touchait souvent que les chairs ; ensuite, parce qu'on récupérait les pièces pour les réutiliser. Les analyses rapprochées (au microscope électronique) permettent aujourd'hui de retrouver des fragments d'armes oubliés. C'est ce qui est arrivé pour un os de cheval ramassé sur le sol de La Garma (Espagne), une cavité extraordinaire avec de nombreux restes accumulés et très bien conservés. La surprise vient de la nature de l'os : une mandibule. Quel curieux emplacement ! Il ne s'agit pas de la pointe d'un couteau resté là durant le désossement de la carcasse : les traces suggèrent un impact violent, et il n'y avait pas de tendon à couper à cet endroit.

C'est donc bien un projectile qui est venu se loger dans la bouche de l'animal peu de temps avant sa mort, même si ce n'est pas cette blessure-là qui a entraîné son décès. Mais pourquoi à cet endroit ? Est-ce parce que le chasseur n'était pas très doué ? Ou peut-être l'animal s'est-il cabré de peur, durant une embuscade ? Cette découverte tire sa singularité du point d'impact, inattendu et vraisemblablement accidentel. Elle active notre imaginaire, mais ne changera pas la préhistoire ! Des reconstitutions expérimentales sauveront (ou pas) la réputation des compétences cynégétiques de nos ancêtres. ● **R.P.**

SOURCE

- Marián Cueto *et al.*, 2024, « An Upper Paleolithic horse mandible with an embedded lithic projectile. Insights into 16,500 cal BP hunting strategies through a unique case of bone injury from Cantabrian Spain », *International Journal of Osteoarchaeology*, septembre 2024.

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

● HISTOIRE

Des espionnes dans les guerres médiévales

La guerre au Moyen Âge, une affaire d'hommes uniquement ? Pas dans le renseignement. Nous savons aujourd'hui que des femmes ont été enrôlées pour s'acquitter de deux missions cruciales de l'espionnage à l'époque médiévale : faire parvenir des courriers au-delà des lignes adverses et recueillir des informations sur les forces ennemies. Un article récent se penche en détail sur les espionnes lors de la « Révolte flamande » de 1488, lorsque les villes de Flandre ont fait front pour se défaire de l'emprise impériale des Habsbourg. Les registres de compte des villes révoltées – mais aussi ceux de l'empereur – mentionnent des sommes versées à des femmes. Celles-ci devaient collecter des informations sur l'ennemi et acheminer des courriers secrets à travers le pays. Ainsi, les autorités de Gand ont-elles fait appel à 82 femmes de manière régulière, l'une d'elles ayant effectué 235 missions en un an.

Les femmes ont été également nombreuses à être envoyées espionner l'adversaire. Il leur était facile d'entrer et sortir d'une ville ou d'un camp militaire en se faisant passer pour des marchandes, des pèlerines ou des prostituées. Parce que personne ne se méfiait d'elles, les femmes jouissaient d'une sorte d'invisibilité et d'une liberté de circulation fort commodes. L'historiographie a longtemps cru que les femmes espionnes n'existaient pas avant l'Époque moderne. Or, depuis vingt ans, plusieurs travaux ont attesté leur existence dès la guerre de Cent Ans, tant du côté anglais que français, mais aussi dans plusieurs conflits en Italie et en Allemagne. Retrouver leurs traces dans les sources est difficile… mais c'est la marque des bons espions d'être discrets !

● **THIBAULT LE HÉGARAT**

SOURCE

- Jelle Haemers et Lisa Demets, « Espionnes et messagères en guerre au Moyen Âge. Les pratiques du renseignement pendant la Révolte de Flandre (1488-1489) », *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 59, 2024/1.

© LEONARD C. HANNA JR. FUND 1974.1/THE CLEVELAND MUSEUM OF ART

Nature morte avec harengs (vers 1735), Jean-Baptiste Siméon Chardin, The Cleveland Museum of Art.

● ALIMENTATION

Les paysans sous Louis XV : crève-la-faim ou fins gourmets ?

La cuisine des paysans de l'Époque moderne est encore trop souvent perçue avec misérabilisme. Une foule d'indices concordants autorise les historiens à penser que l'alimentation paysanne ne se réduit pourtant pas à une triste ration de céréales bouillies ni à un bol de soupe claire. Quand les circonstances s'y prêtent (bonnes récoltes, environnement généreux, revenus suffisants), leur table offre une belle diversité. Les champs leur fournissent les céréales, le potager des légumes, la basse-cour des protéines… Vergers et ruches apportent des notes sucrées là où le climat l'autorise. À tout cela il faut ajouter des sources extérieures : poissons et coquillages pêchés, gibier braconné, champignons, baies et fruits sauvages. Ceux qui en ont les moyens s'approvisionnent en plus sur les marchés. Un laboureur – paysan à bon niveau de vie – a logiquement une table mieux garnie que celle d'un travailleur journalier.

Une étude fine menée sur le Bas-Poitou au 18e siècle confirme que les paysans recherchent les plaisirs gustatifs au quotidien. La culture paysanne n'a pas laissé de recettes de cuisine écrites, aussi faut-il les imaginer à partir des ustensiles et récipients retrouvés. Niveau préparation, les paysans peuvent faire bouillir, frire, griller ou rôtir leurs aliments. Les saloirs à viande sont courants. En revanche, beurre et fromage sont consommés de façon exceptionnelle. Et même lorsque l'ordinaire est fade, il est possible de relever les plats avec des herbes aromatiques, du poivre ou de la graisse. Mais c'est lors des fêtes et des noces que la cuisine paysanne se révèle la plus élaborée. Le patrimoine gastronomique français lui doit d'ailleurs beaucoup. ● **T.L.H**

SOURCE

- Jean Charbonnier, « Goinfres et miséreux ? Pour une autre approche des pratiques culinaires et des préférences gustatives des paysans (Bas-Poitou, 18e siècle) ». *Histoire & sociétés rurales*, vol. 61, 2024/1.

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

La grande famine frappa si violemment l'Ukraine entre 1932 et 1933 que son caractère génocidaire est aujourd'hui reconnu par de nombreux États.

● MÉMOIRE

L'Holodomor, un génocide en Ukraine

Les Ukrainiens se souviennent douloureusement de la grande famine qui a frappé leur pays entre 1932 et 1933 causant 4 millions de morts. Ils l'ont nommée Holodomor, un terme forgé à partir des mots « *holod* » (la faim ou la famine) et « *moryty* » (tuer, donner la mort intentionnellement). L'Ukraine n'est pas le seul territoire de l'URSS à avoir connu la famine à cause de la politique de Staline. Cependant les historiens ont conclu que le Kremlin a délibérément affamé les Ukrainiens afin de les tuer en masse. Dès lors se posait la question : l'Holodomor peut-il être qualifié de génocide ? Dès le départ, la comparaison avec la Shoah était inévitable. Le travail des historiens a toutefois permis de préciser des différences notables entre les deux projets génocidaires et leur exécution. En Ukraine, les Soviétiques ne cherchaient pas l'extermination totale du peuple, mais la disparition de l'identité nationale et culturelle ukrainienne. En outre, alors que pour les autres génocides du 20e siècle la destruction des peuples a été accomplie par le meurtre de masse, en Ukraine, les Soviétiques ont tué en soumettant les habitants à des conditions de vie inhumaines. Malgré ces différences, l'Holodomor correspond bien à la définition d'un génocide telle que la contient la convention des Nations unies de 1948. Le caractère génocidaire de l'Holodomor a été reconnu officiellement en 2006, d'abord par la justice ukrainienne, puis par d'autres acteurs dont l'Union européenne et les États-Unis. Cette dénomination est tout de même contestée par certains historiens et surtout par la Russie, laquelle ne nie pas les grandes famines causées par l'URSS dans les années 1930, mais refuse de singulariser le cas ukrainien. Le sujet a pris une charge plus politique avec la reprise des tensions entre les deux pays il y a vingt ans, occasionnant des récupérations nationalistes et des abus mémoriels que déplorent les chercheurs. ● T.L.H.

SOURCE

- Thomas Chopard, « Regard sur l'historiographie et la mémoire du Holodomor. Qualification de génocide et paradigme de la Shoah », *Revue d'histoire culturelle*, n° 8, 2024.

Délivré à 353101 le 10/23/2024, 7:07:03 PM

● ÉTHOLOGIE

Le corbeau compte à voix haute

On savait déjà que les corbeaux avaient des capacités cognitives remarquables : ils savent, par exemple, fabriquer des outils ou résoudre des casse-tête. Mais des chercheurs viennent de faire une découverte exceptionnelle : ces oiseaux peuvent aussi compter à voix haute, compétence que l'on croyait jusqu'ici spécifique aux humains. Confrontés à des stimuli visuels (des chiffres arabes) et auditifs (les sons de différents instruments), les corbeaux ont progressivement compris que chaque signal correspondait à un nombre défini de croassements. À l'aide d'un système de récompense, les chercheurs ont entraîné les oiseaux à faire le bon nombre de croassements pour chaque numéro. Les oiseaux y sont parvenus, suggérant qu'ils avaient intégré ce qu'on leur avait appris.

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

SOURCE

• Diana Liao, Katharina Brecht, Lena Veit et Andreas Nieder, « Crows "count" the number of self-generated vocalizations », *Science*, n° 384, mai 2024.

© DIETER SCHAEFER/GETTY IMAGES

ABONNEZ-VOUS

SCIENCES HUMAINES

Choisissez votre abonnement

Les Grands Dossiers Sciences Humaines
4 numéros
29 €*
seulement au lieu de 39,60 €

Les Grands Dossiers Sciences Humaines
4 numéros
+ **10** numéros de Sciences Humaines
69 €*
seulement au lieu de 108,60 €

*Offres réservées aux particuliers et étudiants en France Métropolitaine.

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je m'abonne

☐ **29 € pour 4 Grands dossiers**
☐ **69 € pour 10 Numéros + 4 Grands Dossiers**

Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

POUR ALLER PLUS VITE,
APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 373
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

INSTITUTIONS ET AUTRES ZONES SCANNEZ CE QRcode

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

© SAMUËL BERTHET

● FABIEN TRÉCOURT
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Pocahontas, quand le mythe réécrit l'histoire

© GRAPHICAARTIS/GETTY IMAGES

Le capitaine John Smith sauvé par Pocahontas, illustration de J.L. Kraemer (1931), gravure sur bois.

Décembre 1606, le navigateur anglais John Smith gagne le « Nouveau Monde », future Amérique du Nord. Les colons y sont régulièrement en conflit avec un peuple autochtone, les Algonquins ; Smith est même capturé et condamné à mort. Alors que le chef Powhatan s'apprête à faire exécuter sa sentence, sa fille Pocahontas s'interpose et le supplie d'épargner Smith. Ému par cet acte de compassion et de bravoure, son père libère le navigateur anglais. Aujourd'hui encore, ce récit est asséné aux États-Unis dans des manuels scolaires, des bandes dessinées ou encore des dessins animés – à l'image du film Walt Disney de 1995, qui imagine même une romance entre Smith et Pocahontas.

La réalité est pourtant bien différente, dénonce le théoricien de la littérature Klaus Theweleit dans *Pocahontas au pas des merveilles* (L'Arche, 2024). Loin d'avoir été une médiatrice entre deux peuples, ou une héroïne pacifiste, Pocahontas était avant tout une enfant de 12 ans ; elle n'a pas vécu de romance avec John Smith, mais fut kidnappée, violée et mariée de force à un autre colon, John Rolfe. Convertie malgré elle au christianisme, elle est emmenée à Londres pour servir la propagande du Royaume britannique. Les Anglais érigent sa légende en symbole d'une conquête de l'Ouest bienheureuse et pacifique.

Selon Klaus Theweleit, ce processus de falsification historique a été une façon de masquer la violence de la colonisation, de la romantiser et de la légitimer dans l'imaginaire occidental. Aujourd'hui encore, le mythe de Pocahontas est mobilisé comme le symbole d'une fondation pacifique des États-Unis. Des livres pour enfants, voire des manuels scolaires, en font une figure importante de la naissance du pays, cultivant une vision édulcorée et révisionniste de cette période.

Pour Klaus Theweleit, toute dynamique coloniale est par essence un rapport de domination, de violence et d'exploitation : le rapt des femmes, l'annexion brutale des terres ou encore la destruction des cultures locales ne sont pas des accidents, mais des méthodes sciemment mobilisées pour prendre possession d'une terre. Les femmes comme Pocahontas en étaient en outre les premières victimes, les mariages forcés et alliances imposées ayant été des instruments clés de la conquête coloniale. Captive à Londres pendant que son peuple était opprimé, dépressive et souffrante, Pocahontas meurt en 1617 dans des conditions troubles – une maladie peut-être, mais des historiens soupçonnent aussi un empoisonnement. Elle avait 22 ans. ●

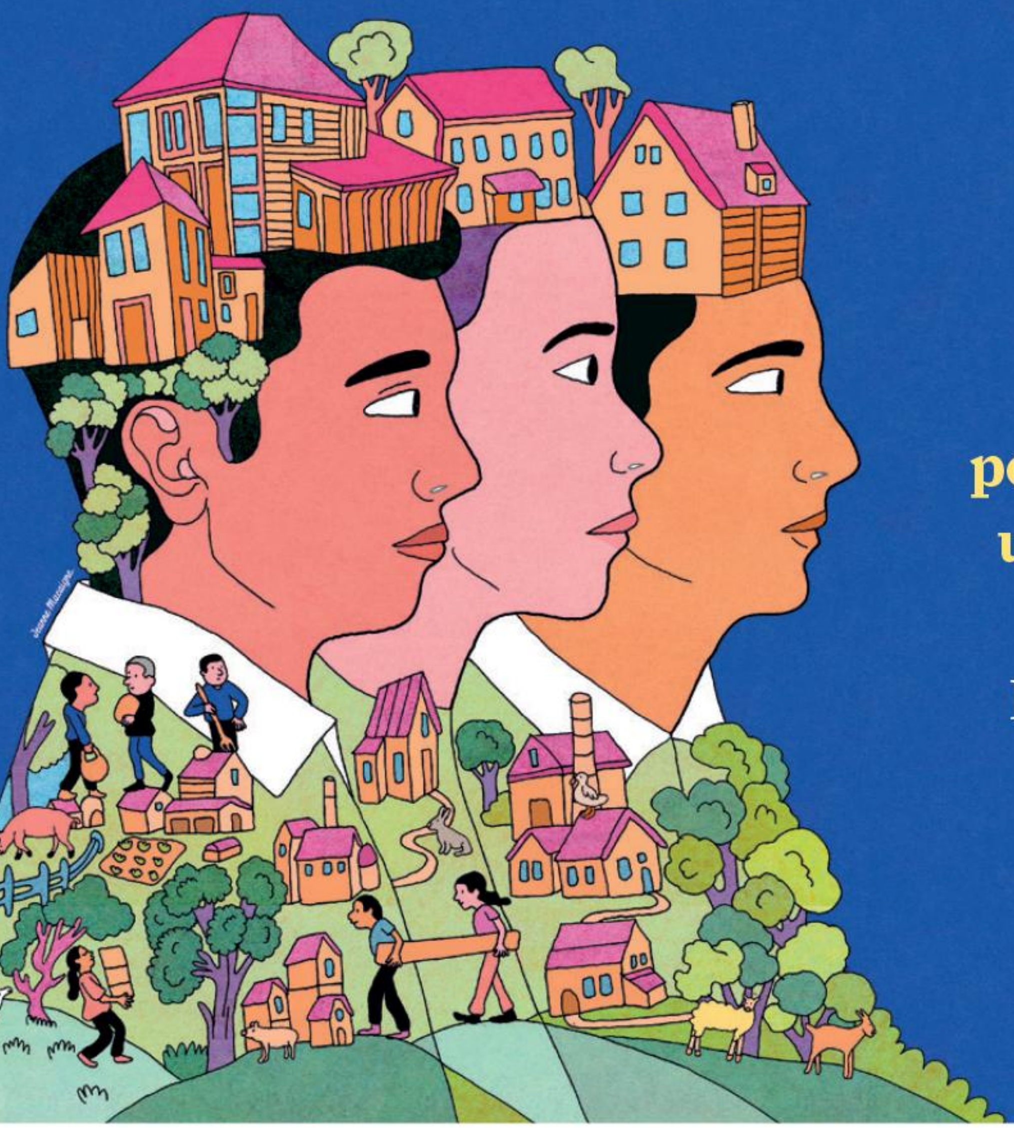
À LIRE

• Klaus Theweleit, *Pocahontas au pays des merveilles*, L'Arche, 2024.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

Alternatives Economiques

9e édition des journées de l'économie autrement



2 jours de débats

pour penser une France plus juste

Les 29 et 30 novembre 2024

à Dijon

Entrée libre et gratuite

À l'initiative de

Alternatives Economiques

Avec le soutien de

Dijon

Région Bourgogne Franche Comté

Groupe Crédit Coopératif

Banque des Territoires

Préfet de la région Bourgogne-Franche-Comté

En partenariat avec

www.journeeseconomieautrement.fr

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

© AP PHOTO/MICHEL EULER/SIPA

ENJEU
EXISTE-T-IL UN NOUVEL ANTISÉMITISME ?

Les actes antisémites en France sont en nette augmentation depuis un an, sur fond de guerre entre Israël et le Hamas. La gauche est accusée de mettre de l'huile sur le feu, tandis que l'extrême droite est moins dénoncée que par le passé. Comment expliquer ce déplacement ?

● SAMUEL LACROIX

Depuis les attaques du 7 octobre 2023 du Hamas en Israël et les bombardements massifs de l'État hébreu sur la bande de Gaza, les actes antisémites en France ont explosé. Le ministère de l'Intérieur en a dénombré 1 676 l'an dernier, contre 436 une année auparavant. Les Français sont 76 % à estimer que le phénomène est « *répandu* » et « *en augmentation* » ❶, chiffre qui monte même à 92 % chez les Français juifs. Que se passe-t-il donc au pays des Lumières – celui-là même qui, en 1791, fut le premier au monde à accorder la citoyenneté à ses ressortissants juifs ?

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

Le 11 février 2019, à Paris, des portraits de Simone Veil (réalisés par l'artiste C215) sont tagués de croix gammées.

Publiée par l'Ifop, une « Radiographie de l'antisémitisme en 2024 » met en avant cinq causes identifiées par les personnes sondées : le rejet et la haine d'Israël, les idées islamistes, les idées d'extrême gauche, les théories du complot et les idées d'extrême droite. Les deux premiers motifs sont identifiés comme les facteurs principaux de la montée de l'antisémitisme aussi bien par l'ensemble des Français (57 % évoquent le rejet d'Israël et 45 % les idées islamistes) que par les Français de confession juive (73 % mentionnent la haine d'Israël, 56 % l'islamisme). Les choses sont plus contrastées concernant les trois autres facteurs, notamment au sujet du rôle des idées d'extrême gauche et d'extrême droite. Les Français juifs mettent en effet particulièrement l'accent sur le rôle des idées d'extrême gauche (42 %, contre 16 % pour l'ensemble des Français) et jugent la responsabilité des idées d'extrême droite négligeable (10 % contre 33 %). Porté par un vieil antijudaïsme chrétien, l'antisémitisme a pourtant longtemps été un marqueur idéologique de premier plan pour l'extrême droite. Mais des chercheurs, à l'instar de Pierre-André Taguieff au début des années 2000 ou Eva Illouz aujourd'hui ❷, estiment qu'il existe une « *nouvelle judéophobie* ». Se nourrissant de l'antisionisme et de la critique d'Israël, elle serait portée essentiellement par l'extrême gauche et l'islamisme, quand l'extrême droite n'y aurait plus tant sa part. Assisterait-on à une reconfiguration contemporaine de la haine des Juifs ?

UN MARQUEUR HISTORIQUE DE L'EXTRÊME DROITE

Cette question est une des plus polémiques du moment. Pour prendre le recul nécessaire et l'instruire avec sérieux, un détour par l'histoire s'impose. Le terme même « antisémitisme » apparaît en Allemagne dans les années 1860 au moment où les puissances occidentales, dans le sillage de la Révolution française, développent de nouveaux droits civiques et accordent la citoyenneté à des minorités, comme les Juifs, qui en étaient jusque-là exclus. C'est aussi le moment où se développe une vision racialiste des humains. L'antisémitisme en est

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

une prolongation : il désigne les Juifs européens comme des Sémites, ennemis intérieurs des sociétés aryennes et chrétiennes.

En France, le polémiste d'extrême droite Édouard Drumont, avec l'ouvrage *La France juive* (1886), réalise en quelque sorte une synthèse entre l'antijudaïsme hérité du christianisme médiéval et ce nouvel antisémitisme racialiste pseudoscientifique. Il séduit vite les réactionnaires et nationalistes de tous bords, attachés à la croyance en une inégalité fondamentale entre les « races ». Comme l'explique l'historien Gérard Noiriel, « *la matrice du discours antisémite reposait sur une équivalence entre Juif et étranger. C'est la raison pour laquelle on peut considérer que l'antisémitisme est une forme de nationalisme* » (*Immigration, antisémitisme et racisme en France, 19e-20e siècle*, 2007).

À la fin du 19e siècle, dans un contexte où l'antisémitisme est très répandu en France, les forces de gauche s'en détournent à compter du moment où elles choisissent massivement, dans les pas d'Émile Zola et Jean Jaurès, de soutenir le capitaine Dreyfus. Elles laissent alors en un sens le monopole de l'antisémitisme militant à l'extrême droite. De l'Action française de Charles Maurras, née en 1899, aux fascismes des années 1930, celle-ci n'aura de cesse de se déchaîner contre Léon Blum et tous ceux qu'elle verra comme les tenants d'une « juiverie » fomenteuse de guerres et destructrice de la société traditionnelle. L'extrême droite s'approprie le discours antisémite jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Abîmée dans la collaboration vichyste et la participation à la Shoah, elle se fera ensuite plus discrète sur ses obsessions antijuives.

L'antisémitisme d'extrême droite revient sur le devant de la scène, tout en se reformulant, dans les années 1980. Des figures négationnistes comme Robert Faurisson et Henri Roques, entreprennent alors de nier la réalité de la Shoah. Jean-Marie Le Pen, cofondateur en 1972 du Front national, leur emboîte le pas en qualifiant en 1987 les chambres à gaz de « *point de détail* » de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Cette fin de 20e siècle est également marquée par la profanation, en 1990, du cimetière juif de Carpentras par des néonazis, un événement qui suscite une vive émotion dans l'opinion publique.

> « C'EST RÉELLEMENT DANS LES ANNÉES 2000, AVEC LE "RÉSEAU DIEUDONNÉ", QUE L'ANTISÉMITISME D'EXTRÊME DROITE CONNAÎT UN VÉRITABLE RENOUVEAU. »

Mais c'est réellement dans les années 2000, avec le « réseau Dieudonné », que l'antisémitisme d'extrême droite connaît un véritable renouveau. Antiraciste à ses débuts, l'humoriste bascule fin 2003. Multipliant les dérapages dans ses sketchs, il parle volontiers de « *pornographie mémorielle* » à propos de la Shoah, fait monter Robert Faurisson sur scène et se lie d'amitié avec Jean-Marie Le Pen, avant de s'engager en politique. Il conduit en 2009 une « liste antisioniste » aux élections européennes aux côtés de Yahia Gouasmi, sympathisant du Hamas et du Hezbollah et proche du président iranien Mahmoud Ahmadinejad, ainsi que d'Alain Soral, idéologue autoproclamé « national-socialiste ». Tous trois sont représentatifs d'une nébuleuse conspirationniste. Bien que régulièrement condamnés par la justice, ils rencontrent un grand

Leader historique du Front national, Jean-Marie Le Pen (ici en 1985 lors d'un procès intenté, et perdu, contre *Le Canard enchaîné*, qui l'accusait d'avoir pratiqué la torture en Algérie) a fait l'objet de plusieurs condamnations pour des propos à caractère antisémite, notamment pour avoir qualifié les chambres à gaz de « *point de détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale* ».

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

© FREDERIC REGLAIN/GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

écho, aussi bien dans les spectacles de Dieudonné au théâtre de la Main-d'Or (jusqu'à sa fermeture en 2018) que dans les vidéos du site d'Alain Soral, Égalité et réconciliation. L'essai de ce dernier *Comprendre l'Empire* (2011) s'écoule d'ailleurs à plus de 100 000 exemplaires.

DE LA RÉSURGENCE À L'ABANDON ?

Ce nouvel antisémitisme – souvent qualifié d'ultradroite – se manifeste encore avec fracas lors de la manifestation « Jour de colère » de janvier 2014 ainsi que dans certains moments des Gilets jaunes et au sein des mouvements « antivax ». Toutefois, malgré leur succès d'audience, des personnalités comme Dieudonné et Alain Soral restent marginalisées politiquement et médiatiquement.

Il n'en va pas de même de l'extrême droite parlementaire et sa principale force, le Rassemblement national. Depuis qu'elle en a récupéré la direction, Marine Le Pen s'efforce de faire accroire que son parti n'est pas – ou plus – antisémite, allant jusqu'à exclure son propre père par suite d'une énième provocation en la matière. De fait, si le Front national a été fondé par un certain nombre d'antisémites notoires, est-ce un argument suffisant pour continuer à taxer le Rassemblement national d'antisémitisme ? Beaucoup de Français répondent par la négative, les Juifs au premier rang, leurs instances représentatives acceptant même la venue du RN à la dernière marche contre l'antisémitisme du 12 novembre 2023. Si Marine Le Pen a déclaré à plusieurs reprises depuis dix ans « *assumer* » l'histoire de son parti – y compris, donc, la tenue de propos antisémites –, elle confiait en mai avoir eu des « *désaccords profonds* » avec son père sur la question de l'antisémitisme. À la même époque, Jordan Bardella avait pour sa part fait un pas en avant supplémentaire en reconnaissant sur BFMTV que Jean-Marie Le Pen avait pu tenir des propos « *éminemment antisémites* ». Comme une réponse tardive au constat partagé que le parti n'avait pas fait son autocritique sur la question.

Dans ce contexte, il reste parfois difficile d'établir l'antisémitisme du Rassemblement national d'aujourd'hui. Fait marquant, l'historien et avocat Serge Klarsfeld, figure majeure de la lutte contre l'antisémitisme a même déclaré préférer voter pour le RN plutôt que pour le Nouveau Front populaire aux dernières élections législatives. Malgré tout, au niveau du Parlement européen, le RN s'est allié avec des partis bien moins prudents en la matière, comme le FPÖ autrichien ou le Fidesz hongrois, dont le leader, Viktor Orbán, réhabilite depuis quelque temps l'ancien régent Miklós Horthy, qui a livré les Juifs hongrois à l'Allemagne nazie.

Au sein même de l'Hexagone, les récentes campagnes politiques ont pu mettre en évidence un antisémitisme encore bien ancré chez certains militants et candidats, à l'instar de celui de la 8e circonscription du Finistère, Christian Perez, s'indignant de ce que l'enseigne Carrefour ait choisi de ne plus distribuer le journal antisémite *Rivarol*. Le dernier rapport de la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH), paru cet été, a du reste confirmé, comme pour ses précédentes études, que l'électorat du RN demeurait celui dans lequel les préjugés antisémites sont les plus répandus (51 % de ses sympathisants prêtent ainsi aux Juifs « un rapport particulier à l'argent » contre 37 % pour l'ensemble des Français).

Enfin, un certain nombre d'observateurs demeurent circonspects quant à la sincérité des *mea culpa* frontistes et les atours qu'ils prennent, dans lesquels ils voient moins une fin en soi qu'un moyen de faire jouer une communauté (les Juifs) contre une autre (les musulmans). C'est un des propos du livre *La Main du diable. Comment l'extrême droite a voulu séduire les Juifs de France* (Grasset, 2019) de Jonathan Hayoun et Judith Cohen-Solal, et notamment de sa conclusion : « *Si elle est loin d'être la seule à susciter l'inquiétude dans la communauté juive, l'extrême droite vient sans cesse rappeler que la haine de l'autre ne peut exclure vraiment la haine du Juif.* »

UN « PARADOXE » À GAUCHE ?

Parmi les autres acteurs qui suscitent l'inquiétude de la communauté juive, il y a la gauche antisioniste. Dès les années 1860, la naissance de l'antisémi-

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

REPÈRES
LA GAUCHE ET L'ANTISÉMITISME : TROIS TOURNANTS HISTORIQUES

© LEONARD DE SELVA/BRIDGEMAN IMAGES

© CCO PARIS MUSÉES / MUSÉE CARNAVALET-HISTOIRE DE PARIS

© STEFANO BIANCHETTI/BRIDGEMAN IMAGES

- **L'affaire Dreyfus** (1894-1906) : face à la violence des antidreyfusards nationalistes et antirépublicains, les forces de gauche décident de faire front et de défendre le militaire. Sans se départir totalement des préjugés de leur temps, ces organisations n'exprimeront plus frontalement d'opinions antisémites à compter de cet épisode.

- **La guerre des Six Jours** (1967) : victorieux d'une guerre éclair l'opposant à une coalition d'armées arabes, Israël annexe certains territoires (plateau du Golan, Cisjordanie, Jérusalem-Est…). Une partie de la gauche, y compris plutôt favorable à l'État hébreu au départ, assimile alors le projet sioniste à un impérialisme.

- **Le 7 octobre 2023** : à la suite des attaques du Hamas, qui ont essentiellement visé des civils, des membres de la France insoumise ou du Nouveau Parti anticapitaliste évoquent des actions de « résistance » ou se refusent à parler de terrorisme. Soupçonnés d'antisémitisme par une partie de leurs opposants politiques, ils récusent cette accusation qui servirait selon eux à museler toute critique de la politique de Benyamin Netanyahou. ● S.L.

tisme « moderne » a trouvé à s'appuyer sur une pensée de gauche, marxisante et socialisante, qui, à l'instar du journaliste allemand Wilhelm Marr, cherchait à « *déchristianiser* » et « *scientifiser* » le rejet des Juifs. Au début du 19e siècle, à la suite de l'émancipation des Juifs à par la Révolution française, des figures importantes du socialisme et de l'anarchisme, comme Charles Fourier ou Pierre-Joseph Proudhon, appelaient à revenir sur cette décision, dénonçant une hostilité des nouvelles élites économiques juives (les Rothschild au premier chef) envers la classe ouvrière. Tombé dans un relatif oubli, Alphonse Toussenel, auteur d'un essai intitulé *Les Juifs, rois de l'époque. Histoire de la féodalité financière* (1845), est alors une des figures de proue de l'association systématique entre le Juif et le capitaliste. Édouard Drumont intégrera cette dimension venue de la gauche, en écho avec la vieille figure du Juif usurier, dans son nouvel antisémitisme racialiste.

Après l'affaire Dreyfus, aucune organisation de gauche ne défendra plus ouvertement de positions antisémites. Cette attitude vertueuse aura toutefois un pendant négatif, souligne l'historien Michel Dreyfus : le sentiment d'être de fait immunisé contre tout risque de dérive antisémite, qui ne pourrait venir que de l'extrême droite fascisante, et parfois un certain désintérêt pour la question. Dans son ouvrage de référence paru en 2009, *L'Antisémitisme à gauche. Histoire d'un paradoxe de 1830 à nos jours* (La Découverte), Michel Dreyfus soulignait que peu de leurs camarades s'étaient, dans un premier temps, émus de la dérive négationniste de Paul Rassinier et Pierre Guillaume, figures de l'ultragauche des années 1980. L'historien rappelait aussi qu'après la guerre des Six Jours ayant opposé Israël aux armées arabes en juin 1967, une partie de l'opinion française, associant les Juifs au camp des vainqueurs, en fit les agents d'un nouvel impérialisme. Cette attitude s'est prolongée dans les années suivantes à gauche : elle s'est par exemple exprimée notamment chez Jean-Paul Sartre et Edwy Plenel (sous le pseudonyme de Joseph Krasny) par le refus de condamner les attentats de Munich en 1972, lors desquels une partie de la délégation olympique israélienne avait été assassinée par un commando palestinien.

En 2009, Michel Dreyfus a avancé l'idée d'un antisémitisme *à* gauche et non *de* gauche. Par cette distinction, il voulait dire que l'antisémitisme ne faisait pas système au sein de la gauche, contrairement à ce qu'on pouvait observer à l'extrême droite. Les dérives concernaient des figures marginales, issues « *d'un milieu sectaire, groupusculaire* » se contentant, généralement, de reproduire certains argumentaires d'une extrême droite beaucoup plus violente. L'historien s'inscrivait en faux face aux dénonciations, portées notamment par le philosophe Pierre-André Taguieff, d'une « *nouvelle judéophobie* » survenue avec la seconde *intifada*, au début des années 2000, portée par une gauche largement acquise à l'antisionisme le plus radical et aveugle à la menace islamiste : « *Depuis l'affaire Dreyfus,*

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

contestait Michel Dreyfus, *le poids de l'antisémitisme n'a cessé de décliner à gauche : aussi, à se focaliser sur l'examen de cette dernière, on risque d'oublier celui, beaucoup plus fort, émanant de la droite et de l'extrême droite.* » Prudent, il concluait malgré tout : « *La gauche n'a aucune garantie de ne pas succomber à un moment ou à un autre au piège de l'antisémitisme. La possibilité demeure que réapparaissent dans ses rangs des manifestations de ce courant, sous des formes que personne n'est en mesure de prévoir aujourd'hui.* »

Les choses ont-elles évolué aujourd'hui ? Quinze ans après ce débat, nous avons posé la question à Michel Dreyfus. Sa réponse est oui, sans conteste. Sévère avec lui-même, l'historien parle même d'une conclusion « *naïve* » qu'il aurait eue à l'époque et sur laquelle il a eu l'occasion de revenir dans un essai récent qu'il a dirigé, *Crise de la gauche. Cancel Culture, décolonialisme et universalisme* (Hermann, 2022). Lorsqu'il a écrit *L'Antisémitisme à gauche* en 2009, la question lui paraissait pour ainsi dire « *incongrue* » et ce qui lui apparaissait alors comme un « *paradoxe* » était à ses yeux « *en voie de disparition* ». Les choses en ont été autrement : s'il est abusif de pointer du doigt l'ensemble de la gauche, il est pour lui indéniable qu'un certain nombre de dérives ont notamment émaillé la France insoumise ces derniers temps du côté de personnalités comme David Guiraud, Rima Hassan et, singulièrement, Jean-Luc Mélenchon. Déjà en 2019, le leader de la France insoumise avait expliqué la défaite du leader travailliste Jeremy Corbyn aux élections législatives par les accusations d'antisémitisme portées contre lui par « *le grand rabbin d'Angleterre et les divers réseaux d'influence du Likoud* ». Récemment, il a pu qualifier dans une note de blog du 2 juin 2024 l'antisémitisme en France de « *résiduel* », faisant fi de l'explosion récente des actes antijuifs dans l'Hexagone, quelques mois après avoir présenté sur X la marche contre l'antisémitisme du 12 novembre 2023 – à laquelle il a refusé de se rendre – comme le rendez-vous « *des amis du soutien inconditionnel au massacre* ». Si Jean-Luc Mélenchon se défend avec vigueur de tout antisémitisme, qu'il dit avoir toujours combattu, Michel Dreyfus relève que ce genre d'allusions, dont la liste s'allonge au fil des ans, étaient absentes de ses prises de paroles avant les années 2010. Jean-Luc Mélenchon alertait même certains de ses camarades sur leurs allusions éventuellement inconscientes.

> « COMMENT EXPLIQUER LES ALLUSIONS DOUTEUSES ET LE MANQUE D'EMPATHIE D'UNE PARTIE DE LA GAUCHE, POURTANT TRÈS VIGILANTE CONCERNANT D'AUTRES FORMES DE RACISME ? »

Le philosophe Milo Lévy-Bruhl rappelle par exemple qu'en 2007, alors que Ségolène Royal avait déclaré, à propos de ses détracteurs : « *Il faut leur pardonner, ils ne savent pas ce qu'ils font* », Mélenchon s'était fendu d'une note de blog : « *Comme la culture chrétienne s'efface de nos paysages de référence, expliquons cette phrase. Elle est attribuée par les Évangiles au Christ sur sa croix à propos de ceux qui l'ont crucifié. C'est donc une énormité de s'y référer. Avec le risque d'antisémitisme subliminal, compte tenu de la tradition catholique française en la matière.* » Conclusion de Milo Lévy-Bruhl : « *La vigilance dont Jean-Luc Mélenchon fait preuve ici vis-à-vis d'un risque d'"antisémitisme subliminal" rend ses propres déclarations postérieures particulièrement problématiques.* » ❸

DES PISTES DE RÉSOLUTION ?

Que se passe-t-il donc au sein de la gauche française ? Comment expliquer les allusions douteuses et le manque d'empathie d'une partie de ses membres, pourtant très vigilants concernant d'autres formes de racisme ? Outre « *une recherche du vote musulman* » qui passerait par un soutien indéfectible à la cause palestinienne jusque dans des errements antisionistes flirtant avec l'antisémitisme, Michel Dreyfus pointe « *une responsabilité de la gauche identitaire* ». Celle-ci, qui s'est développée ces dernières décennies sur les campus américains, aurait contribué, en réinvestissant un vocabulaire racialiste, à la sous-estimation de l'antisémitisme. Les Juifs, vus comme des dominants (dans la mesure où ils ne seraient pas, contrairement aux Noirs ou aux Arabes, victimes d'un « *racisme systémique* » se manifestant par exemple dans des discriminations à l'emploi ou des violences policières) sont dans cette perspective assimilés à des Blancs, porteurs, comme eux, d'un irréductible « *privilège* ». Ce tournant « *identitaire* » de la gauche française expliquerait notamment les soutiens réguliers et appuyés apportés par de nombreuses personnalités de la gauche intellectuelle et militante ❹ à la figure indigéniste Houria Bouteldja, l'autrice de l'essai *Les Blancs, les Juifs et nous* (La Fabrique, 2016), pourtant

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

coutumière de propos très polémiques (celle-ci a pu écrire en 2020 sur X « *on ne peut pas être israélien innocemment* » au sujet d'April Benayoum, alors élue Miss Provence et harcelée de toutes parts sur les réseaux sociaux).

Les assassinats d'Ilan Halimi, en 2006, puis des enfants juifs de l'école Ozar-Hatorah de Toulouse par Mohammed Merah en 2012, deux affaires de meurtres antisémites, ont constitué une nouvelle cassure. La gauche ne s'est alors pas illustrée par une réaction massive – à l'inverse des manifestations lors des événements de Carpentras –, ce qui lui a valu les premiers ressentiments de la communauté juive qui l'attendait plus que les autres sur ce sujet d'un rejet inflexible de l'antisémitisme. Des attaques, parfois injustes et infamantes, ont pu être portées contre la gauche ces derniers mois lorsqu'elle critiquait la politique de Benyamin Netanyahou et les terribles bombardements sur Gaza. Mais il faudrait que celle-ci prenne garde, comme l'a bien rappelé l'association Juifs et Juives révolutionnaires de France de ne pas « *instrumentaliser l'instrumentalisation* » ❺ : certes, une partie de la droite et de l'extrême droite instrumentalise la lutte contre l'antisémitisme à des fins diffamatoires pour discréditer la gauche tout entière, mais il ne faudrait pas que cette instrumentalisation occulte tout problème. Il reste donc pour la gauche un travail de clarification à faire. Elle l'a du reste déjà entamé au moment de la constitution du Nouveau Front populaire,

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 5:48:39 PM

qui affirme, dans son programme, la nécessité de lutter contre l'antisémitisme. Peut-être cette réflexion passera-t-elle par un examen de cette dimension identitaire pouvant, à l'occasion, la conduire à essentialiser les Juifs comme dominants et les musulmans comme dominés. À oublier, aussi, à la fois la violence et l'importance de l'antisémitisme islamiste réactivé au début du 20e siècle par Sayyid Qotb, la figure des Frères musulmans (dont le Hamas est la déclinaison palestinienne).

© MOUSSE/ABACAPRESS.COM/ALAMY STOCK PHOTO

Recueillement devant l'école juive Ozar Hatorah à Toulouse, où le 19 mars 2012, quatre personnes (dont trois enfants) ont été assassinées par Mohammed Merah.

Günther Jikeli, professeur associé d'étude de l'antisémitisme à l'université de l'Indiana, soulignait dans une tribune de 2018 au *Monde*, la vigueur de ce sentiment chez beaucoup de Français issus de l'immigration arabo-musulmane. « *En France, depuis le début du 21e siècle, les actes antisémites les plus violents, à savoir les meurtres de Juifs, ont tous été commis par des musulmans.* » Le chercheur relevait, dans un chapitre de l'ouvrage *Réflexions sur l'antisémitisme* dirigé par Dominique Schnapper, Paul Salmona et Perrine Simon-Nahum (Odile Jacob, 2016) : « *Que ce soit en France ou en Europe, les perceptions négatives des Juifs sont plus largement répandues chez les musulmans que chez les non-musulmans, et les violences antisémites, davantage le fait des musulmans. Tous les sondages (…) montrent une corrélation forte entre la pratique religieuse et le niveau d'antisémitisme et mettent également en lumière le fait que les différences entre musulmans et non-musulmans ne tiennent pas seulement à des facteurs socioéconomiques ni au sentiment d'être l'objet de discriminations.* »

L'antisémitisme en France apparaît ainsi aujourd'hui comme un monstre protéiforme. Il se déploie au sein de mouvements idéologiques eux-mêmes antagonistes. Il est larvé, allusif, parfois inconscient à gauche ; dénoncé dans une partie de la droite et de l'extrême droite mais toujours vivace et violent dans une autre composante de celle-ci ; franchement violent et débridé dans l'islamisme politique, mais aussi dans une partie de la jeunesse musulmane influencée par cette idéologie sans forcément y adhérer.

Personne ne semble à l'abri d'une attitude essentialisante – celle qui, comme l'expliquait Raymond Aron, « *attribue à tous les membres d'un groupe social, ethnique, historique ou racial des traits qui peuvent se rencontrer plus ou moins fréquemment chez les membres de ce groupe ; elle explique ces traits par la nature du groupe et non par la situation sociale ou les conditions de vie. Quand ce groupe est tenu pour bon, les traits favorables passent pour caractéristiques ; quand il est tenu pour mauvais, seuls les traits défavorables passent pour caractéristiques. Les individus exemptés du mépris qui s'adresse à leur communauté deviennent des exceptions* » (*Les Désillusions du progrès*, 1969). C'est aussi contre ce biais essentialiste que la sociologie Ilana Weizman met en garde, dans un essai récent *Des Blancs comme les autres ? Les Juifs, angle mort de l'antiracisme* (Stock, 2022). Du cliché sur les traits physiques à l'idée que les Juifs seraient riches ou privilégiés, de l'insulte au meurtre, il existe un continuum. Se prémunir de ce réflexe nécessite sans doute d'abord de repenser l'antiracisme en général en regardant l'antisémitisme comme ce qu'il est : un racisme comme les autres. Comme le rappelle l'autrice avec Frantz Fanon : « *Quand vous entendez dire du mal des Juifs, dressez l'oreille : on parle de vous.* »

❶ La radiographie, publiée le 5 mai 2024, a été commandée par l'American Jewish Committee en partenariat avec la Fondation pour l'innovation politique et l'Ifop.
❷ Son dernier essai *Le 8-Octobre. Généalogie d'une haine vertueuse* vient de sortir dans la collection « Tracts » de Gallimard.
❸ Dans Alexandre Bande et Pierre-Jérôme Biscarat (dir.), *Histoire politique de l'antisémitisme en France. De 1967 à nos jours*, Robert Laffont, 2024.
❹ De nombreux intellectuels, telles l'historienne Ludivine Bantigny ou la sociologue Christine Delphy, avaient signé une tribune de soutien dans *Le Monde* le 22 juin 2017.
❺ Tribune « L'instrumentalisation de l'instrumentalisation ou le piège de l'injonction à ne pas dénoncer l'antisémitisme », publiée le 25 avril 2024 sur juivesetjuifsrevolutionnaires.wordpress.com/

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

BIOGRAPHIE

Robert Darnton, né à New-York en 1939, est un historien américain. Diplômé de Harvard en 1960, et d'Oxford où il soutient en 1964 une thèse sur les prérévolutionnaires. Après des débuts dans le journalisme, il rejoint Princeton où il enseigne jusqu'en 2007. Ses recherches sur l'histoire du livre sous l'Ancien Régime ont contribué à rénover la vision des Lumières et de la Révolution. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, et de nombreux articles, il publie chez Gallimard, *L'Humeur révolutionnaire. Paris 1748-1789.*

SES PRINCIPAUX LIVRES

- *Éditer et pirater. Le commerce des livres en France et en Europe au seuil de la Révolution*, Gallimard, 2021.
- *De la censure. Essai d'histoire comparée*, Gallimard, 2014.
- *Bohème littéraire et Révolution*, Gallimard, 2010.
- *Le grand massacre des chats. Attitude et croyances dans l'ancienne France*, Robert Laffont, 1985
- *L'aventure de l'*Encyclopédie, *1785-1800. Un best-seller au siècle des Lumières*, Perrin, 1982.

ROBERT DARNTON « 1789 A POUR TERREAU UNE HAINE COLLECTIVE DU GOUVERNEMENT »

L'historien américain, fin spécialiste du siècle des Lumières, livre la synthèse d'un demi-siècle de recherches. Il y analyse la montée d'une humeur révolutionnaire fondée sur un rejet du despotisme ministériel.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

© FRANCESCA MANTOVANI/ÉDITIONS GALLIMARD

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

● PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

Rencontrer Robert Darnton, c'est plonger dans une passionnante enquête historique. Après plus d'un demi-siècle d'investigations dans les archives de l'Ancien Régime, l'enthousiasme de l'historien américain pour son sujet, l'histoire des Lumières et du livre, reste intact. Une passion communicative : « *Quand j'enquête dans les archives de la Bastille, qu'est-ce que je m'amuse ! Ce qui me passionne, c'est le concret, les gestes, qui ne sont pas toujours faciles à débusquer* », confie avec gourmandise le chercheur. Dans son dernier ouvrage, *L'Humeur révolutionnaire. Paris 1748-1789* (Gallimard, 2024), il livre une brillante radiographie de l'émergence de ce qu'il nomme « l'humeur révolutionnaire ».

Découpée en une trentaine de courts chapitres, eux-mêmes organisés en sept périodes (de la « crise du milieu de siècle » 1748-1754 à l'éruption de la Révolution en 1789), cette somme relate la montée d'une colère contre le « *despotisme ministériel* », et la soif de changement. Un ouvrage ambitieux qui fait la synthèse de dizaines d'années de recherches sur l'histoire des livres, des éditeurs, des censeurs, des libraires, des écrivains et des lecteurs dans la France du 18e siècle. Ce passionné d'histoire sociale s'est également plongé dans les journaux intimes, les gazettes, les chansons et les rapports de police de l'époque.

Avant d'entamer une carrière universitaire, Robert Darnton se destinait au journalisme, comme son père, reporter tué pendant la Seconde Guerre mondiale. Il garde de ses débuts au *New York Times* un sens du récit et un goût pour les histoires savoureuses dont il nous régale. On croise dans ces 600 pages aussi passionnantes que rigoureuses des ministres déchus, des maîtresses conspuées, des citoyens affamés et des apprentis journalistes.

Diplômé de l'université de Harvard en 1960, et d'Oxford où il soutient en 1964 une thèse sur les prérévolutionnaires, Robert Darnton a rapidement fait de la France son terrain de recherche. Aux côtés de Roger Chartier, Daniel Roche et François Furet, il va contribuer à rénover la vision des Lumières et de la Révolution. Ses travaux, influencés par l'anthropologie, ont donné lieu à la publication de près d'une vingtaine de livres. Professeur d'histoire européenne à Princeton de 1968 à 2007, il dirige à partir de 2002, le Centre pour l'étude du livre et des médias. Puis préside la bibliothèque de l'université Harvard de 2015 à 2022. De passage en Europe pour quelques semaines, il nous a donné rendez-vous dans les locaux de son éditeur, Gallimard.

Vous livrez dans votre dernier ouvrage une radiographie de la montée d'une humeur révolutionnaire. Comment la définiriez-vous ?

À travers ce livre, j'ai cherché à raconter comment les Parisiens ont vécu les événements qui, de la fin de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) ❶ à la prise de la Bastille en 1789, ont contribué à faire naître ce sentiment qui va déboucher sur la Révolution française. La version originale parue en anglais s'appelait *Revolutionary Temper*, ce qui est assez intraduisible. Après maintes réflexions, j'ai opté en français pour « humeur révolutionnaire ». Ce terme désigne d'abord l'idée d'une conscience collective, au sens de la vision du monde partagée par toute une nation telle que la décrit Émile Durkheim. Mais elle renvoie aussi à la sphère des sentiments, des passions, dont les historiens ont aujourd'hui découvert l'importance. En cela, l'humeur révolutionnaire se distingue de l'opinion populaire, qui serait composée uniquement d'idées. Cette humeur est une manière de répondre à la délégitimation de la monarchie. Elle n'est pas orientée contre le roi, qui est encore estimé en 1789 mais contre les ministres et leur despotisme (une accusation au cœur de *De l'esprit des lois* de Montesquieu paru en 1748), une idée clé qui va traverser la période.

Ce sentiment que le gouvernement est illégitime – que nous connaissons bien aujourd'hui – fait éclater des émotions populaires qui se traduisent par des émeutes. La révolte populaire de 1750 en constitue un bon exemple. À la suite d'une série de disparitions, le bruit se répand que les enfants sont enlevés par la police pour travailler dans les fabriques de soie du Mississippi. En réalité, il y a bien des disparitions : elles sont liées à la décision du gouvernement de « nettoyer » Paris des gamins des rues qui importunent les passants. Au passage, les policiers embarquent par erreur des enfants de bourgeois et d'artisans qui attirent l'attention en criant du haut des voitures. Cet épisode ne manque pas de déclencher des émeutes. On raconte alors aussi que la police emmène les enfants pour les saigner afin de soigner un prince de sang souffrant de léprose. Cette rumeur, inspirée par le Massacre des Innocents ❷ parvient jusqu'à Louis XV. Pour ne pas être traité d'Hérode, le roi décide d'arrêter de traverser Paris. Il construit une route qui relie Versailles à Compiègne – le chemin de la Révolte – qui lui permet de contourner la capitale. Cette décision va contribuer à l'éloigner de ses sujets et alimenter l'idée de despotisme, au cœur de l'humeur révolutionnaire.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

Ce qui frappe aussi dans votre ouvrage, c'est l'omniprésence d'une véritable dramaturgie révolutionnaire…

Oui, l'expression de cette humeur comporte une forte dimension théâtrale. Pas seulement dans le sens d'un jeu de rôles, mais de « production du réel » pour reprendre un concept du sociologue Erving Goffman qui m'a beaucoup influencé. Cette humeur s'exprime par des gestes, des mises en scène qui ne sont pas toujours faciles à retrouver dans les archives, mais qui personnellement me passionnent. Comme cette scène que je raconte, où un client du café de Foy au Palais-Royal lit à voix haute un pamphlet écrit à la commande du gouvernement, en faveur d'un impôt détesté (le vingtième). La performance dure une trentaine de minutes, sous les huées du public qui l'interrompt. Et finit par organiser une mise à mort symbolique du pamphlet. On nomme un procureur et un confesseur. Placé sur la table, le pamphlet est accusé du délit de despotisme, condamné et brûlé par le garçon de café, qui joue le rôle du bourreau du Parlement de Paris. Ce geste de protestation contre le gouvernement est fort, notamment pour ceux qui ne savent pas lire.

> « L'HUMEUR RÉVOLUTIONNAIRE N'EST PAS ORIENTÉE CONTRE LE ROI, MAIS CONTRE LES MINISTRES. »

Quels sont les événements qui ont attisé cette colère ?

Elle n'est pas dirigée contre le roi, ni la monarchie en tant que telle, mais contre une Cour omnipotente et les ministres qui en sont issus. Ce sentiment va se cristalliser au fil d'une série d'événements dont l'épisode le plus important survient en 1771. Le ministre René-Nicolas de Maupeou décide de modifier le système d'imposition. Face à l'indocilité du Parlement de Bretagne, Louis XV interdit aux différents parlements de communiquer entre eux. Cette décision provoque une grève des magistrats. Certains sont exilés, et leur charge confisquée. Or, ces charges parlementaires avaient été considérées comme la meilleure garantie d'indépendance du pouvoir judiciaire. À Paris, Maupeou remplace le Parlement par une sorte de cour contrôlée par le gouvernement. Cette crise politique déclenche un torrent de pamphlets. Sur les marchés, dans les cafés, on dénonce cette destruction du système des parlements. Le peuple de Paris vit mal la suppression du Parlement capable de faire barrage à l'augmentation des impôts ou à la création de nouvelles taxes, d'autant plus que la guerre de Sept Ans (1756-1763) a vidé les caisses de l'État.

Une succession d'événements comme celui-ci va attester l'idée d'un despotisme ministériel, quand bien même tous ces ministres ne sont pas fondamentalement despotiques. Les ministres Loménie de Brienne, puis Lamoignon, qui se succèdent à la fin du règne de Louis XVI, avant le retour de Jacques Necker, sont des hommes des Lumières. Leur programme de réformes, qui vise à instaurer un impôt national foncier visant une égalité devant l'impôt et des instances fiscales locales, est même vu par certains comme assez progressiste. Condorcet, par exemple, y est initialement favorable. Mais un nouveau coup de force du gouvernement contre le Parlement et la répression violente des émeutes populaires le font changer d'avis. Et le convainquent, comme une majorité de l'opinion publique, de la nécessité de transformer les institutions en profondeur. Cette haine du despotisme s'accompagne d'une demande de liberté individuelle contre les lettres de cachet, et le sentiment d'un pouvoir arbitraire. Certains historiens classiques, comme Albert Mathiez, Georges Lefebvre et Albert Soboul disent que la Révolution a été déclenchée par une révolte aristocratique. J'y vois au contraire le résultat d'une haine collective du gouvernement.

Pourquoi commencer votre récit en 1748 ?

En 1748, la guerre de Succession d'Autriche vient de se terminer. La France est ruinée. Le conflit a coûté très cher. L'augmentation des impôts qui s'ensuit déclenche des émeutes et marque l'apparition de nouvelles formes de contestations politiques. Tout cela fait de cette date un moment intéressant pour saisir le fonctionnement du système de l'information de l'époque et l'émergence d'une humeur révolutionnaire.

Même si les provinces jouent un rôle très important dans la montée de cette colère contre le gouvernement, Paris, sur laquelle j'ai choisi de me concentrer dans cet ouvrage, constitue souvent un avant-poste. En raison de

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

sa proximité avec le pouvoir, mais aussi de son esprit de contestation qui existe depuis la Fronde. Les nouvelles vont bon train et les explosions de violence sont fréquentes. La vie est dure, la misère guette, et la moindre augmentation du prix du pain peut entraîner des débordements. En mai 1775, plus d'un millier de boulangeries sont pillées. La foule s'empare de la ville face aux soldats impuissants. Cette violence s'accompagne d'une rumeur de conspiration, qui accuse les riches – parfois les ministres ou le roi lui-même – de spéculer sur le prix des grains et d'engranger les profits pour rembourser leurs dettes. C'est la guerre des farines.

Les provinces jouent aussi un rôle essentiel dans la circulation de l'information et la montée de l'humeur révolutionnaire. Parfois, elles sont même en avance sur Paris, comme à Grenoble (la « Journée des tuiles ») ou à Rennes, par exemple pendant la crise politique de 1788.

Sur quelles sources vous appuyez-vous pour capter cette humeur révolutionnaire ?

Je me suis appuyé sur plus d'un demi-siècle de recherches sur la circulation des livres, la censure ou encore les chansons dans la France du 18e siècle. J'ai essayé de raconter comment circule l'information à Paris et comment elle est reçue. Pour cela, je me suis appuyé sur les récits que les contemporains font de la période : les rapports de police, les correspondances, les journaux intimes, les gazettes clandestines, qui me permettent de capter la réaction à chaud aux événements… En revanche, j'ai évité les mémoires, souvent écrits longtemps après les faits.

Ma thèse, c'est que la réaction aux nouvelles fait partie des nouvelles elles-mêmes. En tant qu'ancien journaliste, je suis très sensible au fait qu'un journal par exemple n'exprime pas une vérité nue, il raconte des histoires. C'est cette dimension narrative qui me fascine. Dans les archives de la Bastille, il y a des interrogatoires qui permettent de voir comment la police essaye de suivre des réseaux d'information, c'est passionnant. Les rapports de Joseph d'Hémery (1722-1806), inspecteur de la Librairie française, sont une mine d'informations. Il a rédigé plus de 500 fiches très bien informées sur les écrivains de l'époque, qu'il connaissait presque tous personnellement.

Dans quelle mesure ces sources, qui émanent souvent de personnes lettrées, permettent-elles vraiment de capter l'humeur du petit peuple ?

Beaucoup de documents, comme les rapports de police, rendent compte de l'expérience des événements par ce peuple. C'est le cas du récit des célébrations organisées à Paris en 1770, à l'occasion de l'entrée du dauphin et de la dauphine dans Paris, le futur Louis XVI et Marie-Antoinette. Dans tous les quartiers, les Parisiens dansent au son des orchestres et dégustent du vin et du saucisson distribués sur les buffets. La soirée doit se conclure place Louis XV (l'actuelle place de la Concorde), par un immense feu d'artifice. Mais une fusée explose trop tôt et enflamme le majestueux temple de l'hymen haut de 35 mètres construit pour l'occasion. L'incident provoque une bousculade. On parle de 3 000 morts. Finalement, il n'y en a eu « que » 123. Mais cette tragédie marque les Parisiens et transforme l'arrivée de Marie-Antoinette en un spectacle sanglant, qu'on voit comme un augure, qui va durablement marquer les esprits.

> « UN JOURNAL N'EXPRIME PAS UNE VÉRITÉ NUE, IL RACONTE DES HISTOIRES. C'EST CETTE DIMENSION NARRATIVE QUI ME FASCINE. »

La France du 18e siècle est déjà « une société de l'information », dont Paris est le centre névralgique. Par quels canaux cette information circule-t-elle ?

J'ai trouvé dans des lettres des descriptions de cette circulation de l'information, qui se diffuse de haut en bas avant de revenir à Versailles. Souvent, l'information part de la Cour. Ce sont des bruits, des bons mots, des méchancetés que les nobles s'échangent avec beaucoup d'esprit et se plaisent à répandre à la faveur de leurs déplacements dans leurs hôtels particuliers de la capitale. Leurs domestiques, à travers leurs échanges avec les autres serviteurs, les commerçants, etc., contribuent à la diffusion de ces bruits. Après avoir parcouru la capitale, les nouvelles un peu transformées remontent à Versailles où les nobles n'hésitent à les invoquer

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

au nom du peuple. C'est comme ça qu'a vu le jour toute la mythologie qui entoure La Pompadour et la du Barry.

Les maîtresses de Louis XV – la Pompadour et la du Barry, et plus tard la reine Marie-Antoinette – sont très régulièrement la cible de ces chansons. Pourquoi une telle haine ?

À cette époque, la misère est partout. Dans ce contexte, les frivolités et l'étalage de luxe de la couronne passent mal. Quand les Parisiens affamés entendent que le roi a donné le château de Bellevue ou le palais de l'Élysée à Madame de Pompadour et que, par-dessus le marché, c'est elle qui a nommé chef des armées le prince de Soubise, défait lors de la bataille de Rossbach, le peuple est furieux… Quant à la du Barry, c'est son statut d'ancienne prostituée qui révolte les Parisiens. Cette dénonciation des turpitudes du roi trouve son apothéose avec sa mort en 1774. Rapidement, le bruit se répand qu'il est mort après sa relation avec une jeune paysanne atteinte de petite vérole.

À une époque où une partie de la population est analphabète, l'information circule aussi beaucoup par le théâtre et les chansons…

Oui, à l'époque, tout le monde chante ! Il y a des chanteurs à tous les coins de rue, même au travail. Il existe un répertoire commun d'airs connus sur lesquels il est facile de mettre des paroles. Beaucoup sont des airs satiriques qui brocardent le gouvernement. Chaque fois qu'on entend une nouvelle chanson, on écrit les paroles sur des morceaux de papier qu'on s'échange de la main à la main. Ces chansons sont également inscrites sur des registres appelés « chansonniers ». Elles jouent un vrai rôle dans la vie politique. En 1749, c'est une chanson qui précipite la chute du fameux Maurepas : elle fait référence à un dîner au cours de laquelle la Pompadour a distribué des jacinthes à ses invités , une allusion à mots couverts de la maladie vénérienne qu'elle a transmise au roi. « *Par vos façons nobles et franches / Iris, vous enchantez nos cœurs / Sur nos pas, vous semez des fleurs / Mais ce sont des fleurs blanches.* » Maurepas qui est un des seuls convives du dîner à connaître l'anecdote est rapidement soupçonné et destitué. Sa chute marque un tournant dans la vie politique, qui sera immortalisé et transmis par la chanson.

Une partie de ces bruits est relayée par les nouvellistes ou gazetiers. Qui sont-ils et de quelle manière travaillent-ils ?

Le premier vrai quotidien français, *Le Journal de Paris*, paraît en 1777, Avant, l'information est très censurée. Il existe plusieurs journaux en français publiés en Hollande comme *La Gazette de Leyde*, et vendus un peu partout en Europe, mais ces titres restent l'apanage de l'élite. Les autres s'informent notamment grâce aux gazettes, qui circulent sous le manteau. À la veille de la Révolution, Paris en compte 31. Les nouvellistes ou « gazetiers » qui les alimentent sont souvent des hommes du peuple, qui exercent de manière d'abord informelle.

On distingue les nouvellistes de bouche, des nouvellistes à la main. Les nouvellistes de bouche passent tous les jours à « l'arbre de Cracovie » dans les jardins du Palais-Royal pour récolter les dernières nouvelles, qu'ils échangent de manière orale. Les nouvellistes de main prennent en note ces informations sur des petits morceaux de papiers, qui s'échangent dans les cafés. Certains nouvellistes réunissent ces bouts de papier pour en faire des gazettes, dont certaines ont été imprimées à l'étranger sous forme d'ouvrages. La plus connue, *Les Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*, compte 36 volumes !

Peut-on vraiment se fier à ces gazettes ?

Une partie des nouvelles qui s'échangent sous l'arbre de Cracovie – un crac est un mensonge – sont complètement fausses. Certains nouvellistes, toutefois, se soucient de la véracité des faits rapportés. C'est le cas de Madame Doublet, dont la gazette a inspiré *Les Mémoires secrets*. Quotidiennement, ses visiteurs (les Paroissiens) se rendent dans son salon (la Paroisse) du Marais pour partager les informations du jour. Au préalable, l'hôtesse a pris soin d'envoyer un domestique faire la tournée du voisinage afin de recueillir les dernières nouvelles auprès des serviteurs. Les nouvelles glanées sont reportées sur deux registres : un pour les nouvelles douteuses, et un autre pour les informations réputées solides. Tous les invités lisent les deux registres, et y ajoutent ce qu'ils ont eux-mêmes entendu, puis en discutent autour d'un repas. À l'issue des réjouissances, on rédige une sorte de synthèse des informations les plus sérieuses qui est copiée et transmise en plusieurs exemplaires. De copie en copie, l'information se répand à travers l'Europe.

Quel rôle les idées des philosophes des Lumières jouent-elles dans la montée de cette humeur révolutionnaire ?

Les Lumières jouent un rôle important dans cette période, même si c'est souvent de manière détournée. Ainsi, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert provoque un vrai scandale et un engouement au moment de sa publication, mais coûte beaucoup trop cher pour un ouvrier. La diffusion des idées des philosophes des Lumières passe donc souvent par la condamnation qui en est faite.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

Par exemple, le mandement de l'archevêque de Paris contre l'abbé de Prades qu'il accuse d'avoir collaboré à l'*Encyclopédie* contribue à en faire la publicité. Il comprend en effet un excellent résumé des idées présentes dans l'*Encyclopédie*, sera affiché partout dans Paris et va contribuer à leur diffusion !

La publicité des idées des Lumières passe aussi par une mise en scène de cette condamnation. Quand un livre est prohibé, le bourreau de Paris commence par transpercer le texte de son épée, avant de le brûler au pied du grand escalier du Parlement.

Plus largement, l'*Encyclopédie* comme les autres grands textes des Lumières (*De l'esprit des lois*, *Du contrat social*, etc.) se diffusent à travers les nombreuses références et citations faites dans d'autres œuvres. Dans *Thérèse philosophe*, un best-seller « porno » vendu sous le manteau, où les amants parlent philosophie entre deux ébats, le passage consacré au plaisir est lié au « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie* de D'Alembert. Dans le même genre, on pourrait citer *Le Sopha* de Crébillon fils, un conte moral, paru clandestinement ou *La Vie privée de Louis XV*.

Dans quelle mesure la Révolution américaine inspire-t-elle la France ?

La version française de la Constitution américaine n'a pas rencontré un grand succès. Je ne suis pas sûr qu'elle ait beaucoup influencé la pensée constitutionnelle française. La Déclaration d'indépendance intéresse davantage les Français qui, en 1783, célèbrent la victoire des États-Unis. Ils aiment bien l'idée que le peuple prenne le pouvoir. Mais ce qui les fascine le plus, c'est le marquis de Lafayette et les « Peaux-Rouges » qu'il ramène avec lui. En 1784, les *Lettres d'un cultivateur américain* de Crèvecoeur, un Français installé outre-Atlantique, est un best-seller. L'ouvrage, traduit en français avec Madame d'Houdetot et son cercle de rousseauistes de la bonne société, contribue à diffuser une version mythifiée des États-Unis comme une terre promise composée d'Américains vertueux et travailleurs. Choqué par cette vision caricaturale de l'Amérique, Thomas Jefferson essaiera de la corriger, en vain.

> « EN 1789, LES PARISIENS SONT PRÊTS À SE JETER DANS L'INCONNU. »

Dans les années 1780, le rire sardonique, qui prévaut, cède la place à l'indignation. Comment expliquer un tel changement d'humeur ?

Ce changement d'état d'esprit est important. Tout à coup, le rire, perçu comme une décadence quasi aristocratique est remplacé par l'indignation et la dénonciation. On peut observer cette évolution à travers la carrière de Beaumarchais. En 1773, dans le procès qui l'oppose (pour une affaire d'argent) au conseiller du Parlement, Goetzman, la plume acérée du dramaturge fait mouche. À travers une série de mémoires judiciaires pleins d'humour, Beaumarchais réussit à discréditer son adversaire.

Quatorze ans plus tard, dans l'affaire Kornmann, où il est inculpé pour complicité d'adultère, le vent a tourné. Guillaume Kornmann, riche banquier accuse Daudet de Jossan, un homme du monde qui a ses entrées à la Cour, d'avoir séduit sa femme avec la complicité du préfet de police, Lenoir, et de Beaumarchais. Dans les pamphlets qu'il échange avec Nicolas Bergasse, l'avocat lyonnais et grand ami de Kornmann, Beaumarchais se moque des « *cornes de Kornmann* ». Cette fois, non seulement il ne fait pas rire, mais ses opposants dénoncent le rire d'un libertin décadent allié au pouvoir et disent : « *Voyez maintenant que le pouvoir rentre dans le lit conjugal, c'est à ce point que le despotisme nous menace.* » Les pamphlets pleins d'emphase de Bergasse, qui se lisent comme des romans, à l'inverse séduisent le public. À l'issue du procès, Beaumarchais est innocenté, mais aux yeux du public, c'est la vertu avec Kornmann qui a gagné. Et Bergasse, célébré comme celui qui a vaincu Beaumarchais, sera un personnage important de la Révolution, élu aux États généraux.

C'est un tournant important dans cette seconde moitié du 18e siècle, marquée par l'expression d'une frustration, mais aussi de nouvelles idées et d'une volonté de changer le monde, que j'ai cherché à raconter. En 1789, les Parisiens sont prêts à se jeter dans l'inconnu. ●

❶ À la mort de l'empereur Charles VI, les puissances européennes étrangères dénoncent la transmission du pouvoir à sa fille, Marie-Thérèse. La France entre en guerre en 1741 aux côtés de la Prusse, l'Espagne, la Saxe et la Bavière contre l'Autriche, soutenue par l'Angleterre et les Pays-Bas.

❷ Le Massacre des Innocents est un épisode relaté dans l'Évangile selon Matthieu en même temps que la fuite en Égypte. Craignant l'avènement d'un roi des Juifs annoncé par ses propres mages, le roi Hérode fait tuer tous les enfants de moins de deux ans de la région de Bethléem.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

DOSSIER
DE LA DÉPENDANCE À L'ADDICTION

Autrefois on parlait surtout de dépendance – au tabac, à l'alcool, à toutes les drogues… Être accro, c'était ressentir une forme de subordination physique, physiologique même, à une substance chimique ; et c'était souffrir des douloureux symptômes du sevrage lorsqu'on tentait de s'en libérer.

Avec le temps, les psychiatres ont plaidé pour prendre aussi en compte des addictions comportementales. Les accros aux jeux d'argent ont inspiré de nouvelles recherches, rapidement étendues aux jeux vidéo, aux achats compulsifs ou encore au sexe. À tel point que des spécialistes redoutent désormais que tout devienne « addiction », y compris des habitudes ou des passions sans gravité. Comment faire la part des choses ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **FABIEN TRÉCOURT**

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

UNE DÉFONCE LÉGALE, ILLÉGALE, MAIS SURTOUT BANALE

La drogue est partout, en vente libre comme l'alcool et le tabac, vendu sous le manteau, à l'image du cannabis et de la cocaïne… Elle n'a jamais été autant consommée malgré les politiques de prohibition.

© REZ-ART/GETTY IMAGES

FABIEN TRÉCOURT

Un café au réveil, une cigarette en sortant, un verre de vin en rentrant. Ces gestes banals ne sont pas assimilés à de la « drogue », et pourtant ils cochent beaucoup de cases. Être brutalement privé de caféine et de nicotine peut rendre nerveux, irascible, fatigué, et faire mal au crâne – autant de symptômes d'un sevrage douloureux et donc d'une dépendance. Quant à l'alcool, une consommation modérée est certes possible, mais c'est le cas de toutes les drogues ; et celle-ci reste la plus addictive et meurtrière. Elle est aussi celle qui a fait l'objet de la plus importante prise de conscience ces dernières années : selon une étude de Santé publique France, seuls 39 % des Français buvaient toutes les semaines en 2021, contre… 63 % en 2000 ! À l'inverse, nous consommons de plus en plus de produits illicites, comme le cannabis, la cocaïne ou encore la MDMA (autrefois appelée « ecstasy »), constate l'Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT) [1]. Quelques chiffres pour donner une idée : au début des années 1990, environ une personne sur dix s'était laissée tenter au moins une fois dans sa vie par un joint ; aujourd'hui, c'est une personne sur deux. De même, seuls 4,4 % de la population reconnaissaient avoir fumé du cannabis dans le mois écoulé, contre 10,8 % aujourd'hui. Même constat pour d'autres substances pourtant jugées plus sulfureuses : « *L'usage actuel de drogues illicites autres que le cannabis n'a cessé d'augmenter depuis 2010, et en particulier au cours des neuf dernières années* », souligne l'OFDT.

Cette progression est portée par l'augmentation de la cocaïne et de la MDMA . Entre 1992 et 2023, l'usage régulier de cocaïne a été multiplié par neuf, passant de 0,3 % à 2,7 % de la population. Près d'un adulte sur dix en a consommé au moins une fois au cours de sa vie, contre environ un sur vingt en 2017. De même, l'expérimentation de MDMA est passée de 5 % à 8,2 % de la population. Les autres drogues (champignons hallucinogènes, LSD, amphétamines…) demeurent sous un seuil symbolique : moins de 5 % de la population en ont expérimenté au moins une fois. Et 2 % de la population a essayé l'héroïne en 2023, contre 1,3 % en 2017.

DES ARÔMES ACIDULÉS

Comment l'expliquer ? La France, rappelle l'OFDT, est idéalement située pour de grands pays producteurs de drogues de synthèse (MDMA, amphétamines) comme la Belgique et les Pays-Bas. Ces dernières années, l'offre s'est énormément développée, permettant une stagnation, voire une baisse des prix. Malgré les politiques de prévention et de prohibition, la perception de la dangerosité des drogues semble avoir diminué. Ces facteurs pourraient avoir encouragé une diffusion des drogues dans toutes les catégories socioprofessionnelles : la cocaïne est devenue plus accessible aux jeunes et aux pauvres, tandis que les classes moyennes et supérieures ont eu moins de prévention à tester des produits autrefois taxés de « drogues dures ».

D'autres innovations contribuent à banaliser ces substances, comme la commercialisation du « Sniffy ». Présentée comme « énergisante » et s'in-

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 7:10:44 PM

NÉOCANNABINOÏDES EN VENTE LIBRE

CBD, « *gummies* », « *pre-roll* » ou joint prêt à fumer… De nouveaux produits issus de la culture du chanvre sont en vente libre depuis quelques années. Singeant les produits à base de cannabis, ils n'auraient pas d'effet psychoactif et favoriseraient uniquement la détente. En réalité, certains fabricants utilisent des molécules dérivées de produits psychotropes et addictifs, mais non répertoriées et passant donc entre les mailles de la législation. En 2023, ces nouveaux cannabinoïdes étaient présents dans 5,4 % des échantillons vendus en boutique, d'après une étude pour la Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives. « *Dans ce contexte, le consommateur se retrouve à utiliser une substance psychoactive à son insu.* » ● F.T.

halant par le nez, cette poudre blanche ciblait notamment les adolescents, dénonçait le président de l'Association Addictions France. Avec leurs arômes sucrés et acidulés (« fraise bonbon », fruits de la passion…), les promoteurs adoptent la même stratégie que pour les « puffs », ces cigarettes électroniques jetables, colorées et bon marché, aux mille et une saveurs et comportant de la nicotine. Ces produits ont néanmoins scandalisé les pouvoirs publics, qui ont récemment obtenu leur interdiction.

Selon Guillaume Airagnes, directeur de l'OFDT, de nouvelles motivations sont apparues ces dernières années : outre les usages festifs, on consomme pour « *faire face à des conditions de travail difficiles* ». Les substances psychoactives « *servent à rester éveillé, à pouvoir enchaîner pour "assurer" le travail en optimisant ses capacités mentales et physiques,* confirme le sociologue Renaud Crespin ❷. *Cette fonction est souvent présente dans les métiers soumis à des "*deadlines*" ou des "charrettes" pour l'atteinte d'objectifs de production.* » La drogue est présente dans la restauration ou les chantiers de construction, mais aussi dans la finance et les boîtes de production. Elle se banalise auprès de jeunes en quête de sensations fortes, de personnes éreintées souhaitant se relaxer, ou encore d'amateurs de nouvelles pratiques sexuelles sous stupéfiants *(encadré p. 42)*.

EN VENTE LIBRE

Le marché de la drogue a bénéficié de l'essor des messageries cryptées (WhatsApp, Telegram, Snapchat…), notamment depuis l'épidémie de covid ❸. Dans des groupes privés, mais pouvant rassembler des milliers d'abonnés, une dose de shit ou de cocaïne se commande aussi facilement qu'un burger sur Deliveroo. Les dealers multiplient même les soldes et promotions spéciales, les pubs pour une nouvelle gamme, ou encore les *goodies* offerts – feuilles à rouler, briquets, échantillons en avant-première… – pour tout achat supérieur à un certain montant. Les consommateurs se font directement livrer à domicile, sans avoir à aborder des dealers dans la rue.

Le focus sur les drogues illicites occulte le fait que certaines des substances les plus délétères ne sont pas strictement interdites. C'est d'une part le cas de tous les médicaments psychotropes détournés de leur usage thérapeutique, comme les somnifères et anxiolytiques (benzodiazépines). En 2019 en France, l'ODFT recensait 3,8 millions de consommateurs réguliers et 8,9 millions de consommateurs occasionnels. Des sondages suggèrent par ailleurs une forte augmentation (de l'ordre de 30 %) depuis l'épidémie de covid et les vagues de confinement. En Amérique du Nord, des antidouleurs comme le Fentanyl sont à l'origine d'une augmentation exponentielle du nombre de morts par overdose. Les États-Unis déplorent plus de 100 000 décès chaque année depuis 2017 ! Si l'Europe semble relativement épargnée, des opiacés analogues y sont parfois saisis. L'été dernier, le journal *Le Parisien* a révélé le démantèlement d'un trafic de Fentanyl en Bretagne : des ordonnances falsifiées ou volées avaient permis la délivrance de 2 300 boîtes destinées à une consommation personnelle ou à la revente. Parallèlement, en juillet, l'Agence nationale de sécurité du médicament a interdit en France la pro-

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

LE CHEMSEX, DE L'EXTASE À L'OVERDOSE

Prendre des drogues pour faciliter, prolonger ou intensifier des rapports sexuels : cette pratique baptisée « chemsex » – abréviation de « *chemical sex* » en anglais – se développe depuis une vingtaine d'années et inquiète les pouvoirs publics. En France, 100 000 à 200 000 personnes seraient concernées, d'après un rapport du psychiatre Amine Benyamina remis au ministère de la Santé en 2022. En majorité ce sont des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes (HSH), associant de la cocaïne, de la 3MMC ou encore du GHB à leurs ébats. L'essor de cette pratique accompagne « *une nouvelle période de libération sexuelle* » dans les années 2000, souligne le professeur de médecine Édouard Tuaillon ❶, encouragée par le recul du VIH, la diffusion d'un traitement préventif – la PrEP – ou, dans un autre registre, le développement des applications de rencontre. « *Le profil du consommateur s'est, lui, enrichi de multiples visages animés d'autant de motivations : trentenaires timides cherchant le lâcher-prise, quinquagénaires en quête d'une libido renouvelée, homosexuels en conflit avec une éducation ou une culture homophobe ou simples hédonistes.* » La majorité s'en tient à des usages sans gravité ; néanmoins, près de la moitié rencontre des problèmes d'addiction, de perte de contrôle ou encore de santé mentale (dépression, troubles anxieux…), souligne le psychiatre Jean-Victor Blanc ❷, évoquant une « *saturation* » des lieux de consultation spécialisés. « *Si tous les usagers ne sont pas problématiques*, résume-t-il, *les usagers problématiques sont bien trop nombreux face aux moyens mis en œuvre par le système de soin.* » En mai dernier, 70 députés ont appelé de leurs vœux une stratégie nationale de prévention. ● F.T.

❶ « Édouard Tuaillon, "Chemsex" : les dessous de l'alliance dangereuse du sexe et des amphétamines », *The Conversation*, 23 décembre 2021.

❷ Jean-Victor Blanc, « Chemsex : sous des désirs chimiques, l'ultramoderne solitude », *AOC*, 7 mai 2024.

duction, la vente et l'usage de nitazènes, des opioïdes de synthèse jugés beaucoup plus puissants que le Fentanyl.

Enfin, il faut rappeler que des drogues parmi les plus addictives et dangereuses sont en vente libre, comme la nicotine et l'alcool. En 2007, le psychiatre anglais David Nutt jette un pavé dans la mare en réévaluant la dangerosité des stupéfiants. Prenant en compte leur potentiel addictif, leur impact sur la santé et la vie des individus, ou encore leurs conséquences sanitaires à l'échelle d'une société, il met l'alcool, le tabac et les somnifères dans le même groupe de tête que l'héroïne et la cocaïne. En revanche des drogues dites récréatives – comme le cannabis, l'ecstasy ou encore le LSD – finissent en bas du tableau. À l'époque, cette publication fait scandale en Grande-Bretagne, où des politiques accusent David Nutt de banaliser la consommation de drogue. Le psychiatre en retour multiplie les critiques à l'encontre d'une législation qu'il juge incohérente, absurde et contre-productive.

DÉLINQUANCE OU MALADIE ?

Si le classement de David Nutt a pu être réajusté depuis, un point fait néanmoins consensus aujourd'hui : les politiques de prohibition sont le plus souvent incohérentes. Les représentations sociales des différentes drogues – la perception de leur dangerosité notamment – ne sont que « *très faiblement corrélées* » aux classements des experts ❹. En 2019, l'OMS a par exemple rappelé que l'alcool était à l'origine de plus de deux millions de décès chaque année à travers le monde, contre 400 000 dus aux autres substances – en France, les derniers chiffres disponibles font état de 41 000 décès en 2015. « *Contrairement à ce qui a longtemps été entendu,* renchérit l'Inserm, *une faible consommation d'alcool n'est pas bénéfique pour la santé.* » Pire, de « *faibles niveaux de consommation contribuent largement aux nouveaux cas de cancers détectés en France en 2015* ». Si l'alcool continue de bénéficier de l'image d'une drogue douce, voire d'un mets gastronomique, cela reste un jugement moral et esthétique sans rapport avec la réalité scientifique et sanitaire.

Depuis l'instauration des premières grandes politiques de prohibition, dans les années 1970 en France, les études plaident plus généralement pour une évolution des législations. Selon le sociologue Alexandre Marchant, auteur d'études sur « *les contradictions de la prohibition* » ❺, les difficultés tiennent au fait que les consommateurs ont été considérés à la fois comme des malades et des délinquants, la réponse politique oscillant dès lors entre accompagnement thérapeutique et répression policière. Peut-être arrivons-nous aujourd'hui aux limites de cette ambivalence. La sociologue Marie Jauffret-Roustide, chercheuse à l'Inserm et membre du conseil scientifique de l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies, plaide dans le même esprit pour cesser de stigmatiser les usagers, les encourager ainsi à sortir du tabou et à solliciter davantage d'accompagnement, pour enfin sortir de la dépendance. ●

❶ OFDT, « Enquête sur les représentations, opinions et perceptions sur les psychotropes », juin 2024 (en ligne sur ofdt.fr).

❷ Renaud Crespin « Drogues au travail : un phénomène aggravé par 40 ans de prévention mal ajustée », *The Conversation*, 30 juillet 2023.

❸ Sonny Perseil, « Explosion des deals ? Ce qu'Internet a vraiment fait au trafic de drogue », *The Conversation*, 2 juin 2021.

❹ Jessica Simon et Étienne Quertemont, « Alcool et autres substances : pourquoi leur dangerosité est-elle sous-estimée par les usagers ? », *The Conversation*, 9 mai 2021.

❺ Alexandre Marchant, « La lutte contre la drogue en France ou les contradictions de la prohibition (1970-1996) », *Mouvements*, n° 86, 2016/2.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

© WEIXX/GETTY IMAGES

LE SUCRE, UNE DROGUE COMME LES AUTRES ?

Altération de l'humeur, dépendance… L'autre poudre blanche aurait plus d'un point commun avec les psychotropes. Mais les neurobiologistes pointent aussi les limites de cette comparaison. FABIEN TRÉCOURT

Il serait plus addictif que la cocaïne ! C'est la conclusion d'une méta-analyse spectaculaire publiée en 2017 dans le *British Journal of Sports Medicine*, et elle n'a pas manqué de susciter des controverses. Selon les auteurs, la consommation de sucre provoque des effets parfaitement comparables à celle de drogues : altération de l'humeur, activation du mécanisme de la récompense dans le cerveau, besoin d'augmenter la dose pour retrouver le même niveau de plaisir… En France, la notion d'addiction au sucre est notamment défendue par le neurobiologiste Serge Ahmed depuis une quinzaine d'années. Dès 2007, il dévoile une expérience montrant que des rats peuvent préférer en consommer plutôt que de la cocaïne, s'ils doivent choisir après avoir été exposés aux deux produits. À l'époque, ce type de résultats se multiplie, surprend la communauté scientifique et la pousse à repenser le concept d'addiction.

De manière générale, l'addiction est définie comme un comportement difficile à contrôler et à empêcher, malgré les conséquences négatives qui en découlent. De fait, nous pouvons éprouver des fringales de sucre, les juger fortes voire irrépressibles, et y céder tout en sachant qu'on le regrettera par la suite. Par ailleurs, la surconsommation de sucre est bien à l'origine de pathologies plus ou moins graves – caries dentaires, obésité, troubles cardiovasculaires ou encore diabète… Mais est-ce vraiment comparable à l'alcoolisme et à la toxicomanie ? Toujours en 2017, le psychiatre Hisham Ziauddeen critique cette assimilation à travers de nouvelles expériences. Il montre notamment que les rongeurs cessent de réclamer du sucre si la consommation est associée à un choc électrique, tandis qu'ils continuent à essayer d'obtenir de la cocaïne même si cela doit les faire souffrir. Dans le même ordre d'idées, les addictions au crack, à l'héroïne ou encore à l'alcool peuvent susciter des comportements destructeurs qu'on ne retrouve jamais avec le sucre – endettement délétère, vols et agressions, prostitution non consentie…

C'EST AUSSI UN BESOIN

Une vaste revue d'études, publiée en 2018 dans *Frontiers in Psychiatry*, estime ainsi que l'addiction au sucre doit être considérée comme relativement faible, par opposition à d'autres produits comme la cocaïne ou à l'héroïne. En outre, cette notion questionne plus généralement celle « d'addiction alimentaire » et soulève d'autres problèmes : d'un point de vue biologique, le corps humain à besoin de sucre pour bien fonctionner. Les quantités requises sont certes bien inférieures à ce que nous consommons en moyenne. Mais cette dimension de besoin est fondamentalement absente de ce qu'on appelle communément des « drogues » – on vit très bien, voire mieux, sans jamais fumer une cigarette, boire un verre de vin ou tirer un trait de cocaïne… Il serait donc abusif de mettre le sucre sur le même plan. Enfin, une consommation même très excessive de produits sucrés peut certes entraîner une forme d'intoxication, mais elle n'altère pas nos perceptions, pensées et jugements de la même façon que les psychotropes.

Pour toutes ces raisons, les chercheurs ont plutôt tendance à distinguer une appétence même excessive pour le sucre d'une dépendance physique à proprement parler. Même le neurobiologiste Serge Ahmed préfère aujourd'hui évoquer une « *conduite addictive* », autrement dit un comportement davantage lié à nos modes de vie et à notre environnement. S'il est si difficile de résister au sucre, c'est notamment parce que des produits ultratransformés et extrêmement riches sont constamment présents autour de nous, malgré leurs effets délétères sur notre santé et notamment celle des plus jeunes. Peut-être qu'il n'est pas utile de taxer le sucre de « drogue » pour appeler à la modération. ● F.T.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

DE QUOI PARLE-T-ON ?

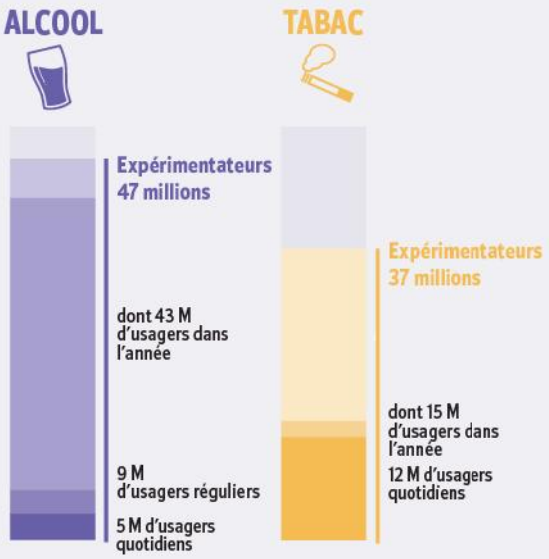
FABIEN TRÉCOURT ET MARC OLANO

EN FRANCE, LA CONSOMMATION CHEZ LES PERSONNES ÂGÉES DE 11 À 75 ANS

Les **drogues** désignent des substances psychoactives, dont la consommation perturbe le système nerveux central en modifiant les états de conscience. Elles sont souvent à l'origine de sensations de plaisir suscitant le désir de renouveler l'expérience, au risque que **les consommateurs perdent le contrôle de leur consommation**. Certains comportements, comme la pratique des jeux d'argent, semblent avoir les mêmes effets et relever d'une addiction comparable (*voir ci-dessous*).

Certaines drogues sont licites : c'est le cas du tabac, de l'alcool et, dans un autre registre, de médicaments ayant des effets psychoactifs (tranquillisants, opioïdes...), parfois prescrits de façon abusive. Selon les circonstances, l'usage de ces drogues peut devenir illicite : avoir bu beaucoup d'alcool alors que l'on conduit, fumer dans des lieux publics clos, etc.

La plupart des drogues sont illicites, comme le cannabis, la cocaïne ou l'héroïne. On parle alors de « stupéfiants ». Certaines de ces substances peuvent néanmoins entrer dans la composition de médicaments réglementés. F.T.

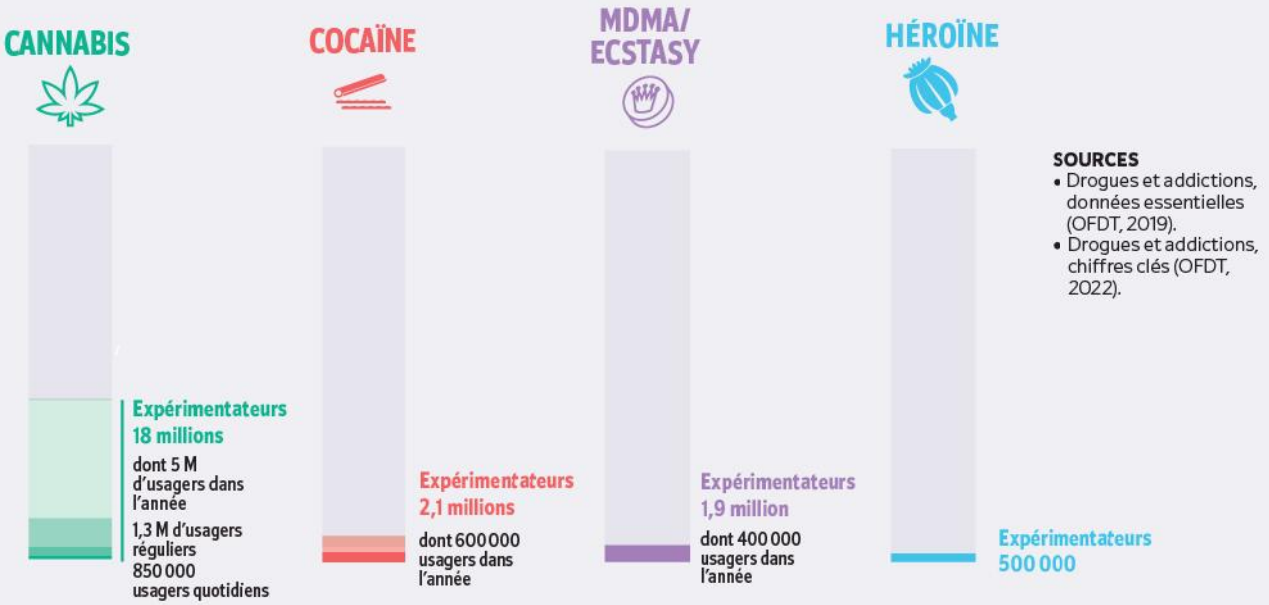


LES ADDICTIONS COMPORTEMENTALES : DES TOXICOMANIES SANS DROGUES ?

Le champ des addictions s'est considérablement élargi ces dernières années. Aux traditionnelles dépendances aux produits (alcool, tabac, drogues illicites, médicaments...) se sont ajoutées des activités spécifiques relevant aux yeux de certains spécialistes des mêmes pouvoirs addictogènes. Ces activités, à l'image du jeu d'argent et de hasard, des achats compulsifs, du comportement sexuel compulsif, du sport ou encore des conduites alimentaires, rempliraient les mêmes fonctions qu'un produit psychoactif procurant un bien-être instantané dans une situation de tension psychique. On y retrouve l'impossibilité de résister à l'appel, l'anticipation joyeuse, le soulagement au moment de l'activité, les effets de manque lors d'un arrêt prolongé, la tolérance (besoin d'augmenter les doses), des tentatives d'arrêt infructueuses. Dans le cerveau, on assiste aux mêmes scénarios avec notamment la libération de la dopamine, un neurotransmetteur impliqué dans la sensation de plaisir et qui pousse à reproduire l'expérience.

Pour autant, la notion d'addiction comportementale reste controversée, et les manuels psychiatriques ne répertorient pas forcément ces conduites comme des addictions. Certains psychiatres préfèrent le terme « usage problématique » – d'internet ou des jeux vidéo par exemple –, estimant qu'on ne peut pas parler de dépendance au même titre que pour un produit. Contrairement aux drogues, une utilisation mesurée et réfléchie d'internet ou d'un jeu vidéo n'aura pas d'effet toxique, mais au contraire sera parfois bénéfique pour la personne. Le terme « addiction » serait souvent employé à la va-vite pour des phénomènes qui

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM



seraient plutôt de l'ordre d'une utilisation excessive ou exclusive d'un passe-temps favori.

Les addictions comportementales les mieux documentées actuellement sont les comportements alimentaires (boulimie, mais aussi anorexie, car la privation peut aussi être addictive) et l'addiction aux jeux de hasard et d'argent. Elles font partie depuis plusieurs années du *DSM*, le manuel américain de psychiatrie. D'autres sont plus discutées, à l'image du jeu vidéo ou des comportements sexuels compulsifs (masturbations compulsives, activité sexuelle compulsive en ligne, recherche irrépressible de nouveaux partenaires ou de nouvelles activités sexuelles). Ces deux troubles sont entrés dans le manuel psychiatrique de l'OMS en 2022 (*CIM-11*), mais non dans le *DSM*, faute de consensus. Mais globalement, la liste des addictions comportementales a tendance à s'allonger de plus en plus. On parle d'addiction aux réseaux sociaux, au bronzage et même à l'amour aujourd'hui. Où est la limite ?

Toute passion excessive ou compulsive n'est pas forcément une addiction. La limite, c'est quand le plaisir se transforme en besoin et quand la pratique devient envahissante au point de mettre en danger son couple, de délaisser ses amis ou son travail, de mettre en danger son intégrité ou celle d'autrui. Certes, notre société actuelle et ses progrès technologiques semblent favoriser le recours aux conduites addictives : les achats en ligne en un clic, l'accès à la pornographie dès le plus jeune âge, les plateformes comme Netflix où les épisodes des séries s'enchaînent automatiquement, la rapidité des échanges sur internet qui rend toute attente insupportable… Même quand nous essayons de prendre le contre-pied des travers de notre société, nous retombons parfois dans d'autres formes d'extrémisme, comme le sport à outrance ou l'orthorexie (obsession de manger sainement), qui peuvent aussi devenir addictives. ● M.O.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

LES SPÉCIALISTES INTERROGÉS

© COLLECTION PERSONNELLE

PHILIP GORWOOD
Psychiatre et généticien à l'hôpital Sainte-Anne (Paris).

© COLLECTION PERSONNELLE

MARIE JAUFFRET-ROUSTIDE
Sociologue à l'Inserm (Paris).

© COLLECTION PERSONNELLE

SARAH COSCAS
Psychiatre et addictologue à l'hôpital Paul-Brousse (Villejuif).

© COLLECTION PERSONNELLE

FABIENNE EL-KHOURY
Épidémiologue à l'Inserm (Paris).

POINTS DE REPÈRE

POURQUOI SOMMES-NOUS SI VULNÉRABLES ?

Nous ne sommes pas tous égaux. Notre biologie, notre culture familiale ou encore l'environnement socioculturel influencent notre risque de souffrir d'addictions et notre capacité à les surmonter. Pour autant beaucoup de paramètres relèvent davantage d'une corrélation que d'un lien de causalité, et des facteurs de résilience déjouent aussi les pronostics. ● AGNÈS VERNET

DES FACTEURS BIOLOGIQUES

› LE POIDS DES GÈNES

Certaines vulnérabilités sont génétiques. Par exemple tous les types, ou variants, d'enzymes dégradant l'**alcool** ne sont pas équivalents. Une personne porteuse d'un variant très efficace pourra consommer de grandes quantités d'alcool sans effet visible, ce qui accroît le risque d'addiction. À l'inverse, d'autres variants dégradent mal l'alcool. Le plus connu est responsable de l'« Asian Flush » présent chez 8 % des personnes, surtout originaires d'Asie du Sud-Est, qui provoque un coup de chaud dès le premier verre, mais confère une protection relative à l'alcoolisme.

© EHTISHAM/ADOBE STOCK

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

© HALFPOINT IMAGES/GETTY IMAGES

© WWW.FREEPIK.COM

Pour le **tabac**, un petit bout de la protéine à laquelle se lie dans le cerveau la nicotine – et déclenche le signal – semble compliquer le sevrage des personnes porteuses de ce variant.

Enfin, des gènes agissent globalement, comme des formes du récepteur à **dopamine**, celui qui s'active quand on espère une récompense. Avec ce handicap génétique, la motivation pour les récompenses est accrue, ainsi que la vulnérabilité aux additions…

LE GOÛT DES SENSATIONS FORTES

Chaque individu est naturellement plus ou moins enclin à rechercher des sensations fortes ; et les plus amateurs d'adrénaline ont un profil plus propice à l'expérimentation de substance.

DES PROBLÈMES DE SANTÉ MENTALE

In fine, ces consommations aggravent les troubles. C'est une forme d'automédication. Une personne souffrant de dépression ou d'un trouble schizophrénique recherche l'effet anxiolytique de l'alcool ; une personnalité très introvertie préfère les produits l'aidant à aller vers les autres.

© WWW.FREEPIK.COM

DES MALADIES CHRONIQUES

Pour les personnes atteintes de maladies chroniques, les **traitements antidouleur** sont aussi des portes d'entrée vers l'addiction, comme l'illustre la crise des opioïdes en Amérique du Nord.

L'ÂGE DE LA PREMIÈRE CONSOMMATION

L'âge de la première consommation est un autre facteur de risque primordial. Les expériences au début de l'**adolescence** sont ainsi particulièrement néfastes en termes d'addiction. Encore plus lorsque l'exposition a lieu durant la **vie fœtale**. Souffrir du syndrome d'alcoolisation fœtale multiplie par trois le risque de dépendances ultérieures.

© EUGEN/ADOBE STOCK

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

DES FACTEURS CULTURELS

UN ENVIRONNEMENT QUI BANALISE LA DROGUE

Les études soulignent ainsi le poids de la **normalisation culturelle**, c'est-à-dire la manière dont on banalise ou non la **consommation d'une substance.** Grandir dans une famille où il y a du vin à table tous les jours accroît le risque d'alcoolisme. Arrêter de fumer avec un **conjoint fumeur** réduit les chances de réussite.

UN MÉTIER QUI POUSSE À CONSOMMER

Le risque d'addiction est plus grand dans certains **milieux professionnels**, comme l'art, la musique, dans lesquels l'usage de drogues est peu stigmatisé, ou comme les milieux hospitaliers ou de la nuit, qui sont simplement plus exposés. Certaines cultures professionnelles favorisent également la consommation de drogues à des fins de performance, comme dans la restauration ou la finance.

UNE EXPÉRIENCE SOCIALE SPÉCIFIQUE

Certaines cultures communautaires peuvent aussi favoriser la consommation, comme dans le cas des hommes gays avec la consommation sexualisée de stupéfiants, dite « chemsex », favorisant la **polyconsommation.**

ÊTRE UN HOMME OU UNE FEMME...

Des facteurs sociaux peuvent contrer la biologie. Les hommes souffrent davantage d'alcoolisme que les femmes, quand bien même la biologie rend celles-ci plus vulnérables. Cela résulte des **normes de genre** associées à la consommation d'alcool : boire évoque la virilité et la puissance ; les bars sont des espaces privilégiés de sociabilité masculine. À l'inverse, les femmes souffrent davantage d'addictions aux médicaments car elles ont davantage de prescriptions, leur genre étant souvent perçu comme plus fragile par les médecins.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

©SKAMAN306/GETTY IMAGES

DES FACTEURS POLITIQUES ET SOCIAUX

UNE POLITIQUE PLUS OU MOINS COERCITIVE

Si la France a une politique de prévention active pour le tabac, avec l'interdiction des publicités, le paquet neutre ou le soutien du mois sans tabac, les **politiques publiques** sont moins strictes pour l'alcool. Le mois sans alcool, *dry january*, ne bénéficie d'aucun financement de l'État Français. Outre-Manche, l'opération est accompagnée par l'agence de santé publique britannique.

SUBIR DES DISCRIMINATIONS

Appartenir à une minorité (couleur de peau, genre, orientation sexuelle, handicap...) accroît le risque d'addiction, selon un nombre croissant d'études. **Les discriminations** imposées par le contexte socioculturel engendreraient un stress quotidien et donc une vulnérabilité aux troubles psychiatriques, dont les addictions. C'est la théorie du « stress minoritaire », proposée par le psychiatre et épidémiologiste américain Ilan Meyer.

AVOIR UN PARCOURS DE VIE DIFFICILE

Avoir subi des expériences de vie défavorables – **précarité, violence, traumatismes...** – pendant l'enfance constitue un autre grand pourvoyeur de vulnérabilité aux addictions, montre l'épidémiologie. Ces expériences de vie défavorables impacteraient les fonctions cérébrales au moment où ces dernières se construisent, ce qui modifie la gestion des émotions. Des effets délétères observés aussi chez l'adulte : subir des violences verbales est corrélé à la consommation d'alcool durant la **grossesse**, une consommation problématique. Les personnes au chômage sont aussi plus consommatrices (alcool notamment), probablement à des fins d'automédication, comme la recherche d'un effet anxiolytique. Cet effet du **statut d'emploi** explique pourquoi les crises économiques aggravent l'incidence des addictions et les variabilités **régionales** observées.

ÊTRE ISSU DES CLASSES POPULAIRES

Le milieu et la position sociale ne pèsent pas seulement sur le stress. Les classes populaires accèdent plus difficilement que les milieux aisés aux cures et aides efficaces. Elles ont également moins confiance dans l'État, et donc dans les campagnes de prévention.

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

« JE SUIS EN TRAIN D'ACCEPTER AVEC DOUCEUR MA DÉPENDANCE »

Les Narcotiques anonymes proposent aux toxicomanes qui désirent décrocher un programme d'entraide. Au sein de groupes de parole, les membres partagent leur expérience dans un espace bienveillant. Rencontres à Paris.

CÉCILE PELTIER

La première fois que Lili* a entendu parler des Narcotiques anonymes (NA), c'était à New York par un de ses petits amis. « *Il me donnait des dépliants des Narcotiques anonymes. Moi, je n'y faisais pas attention, et en bonne tox, je rangeais ma came dedans* », raconte la grande brune, attablée avec son ami Tom à une terrasse du 20e arrondissement. Après cinq ans d'errance à l'héroïne, puis au crack, l'adolescente fugueuse rentre à Paris à la fin des années 1990 pour tenter de décrocher. Son premier réflexe est de se rendre dans une réunion des Narcotiques anonymes. Créée aux États-Unis en 1953 par des membres des Alcooliques anonymes, l'association est implantée en France depuis 1983. Son programme, fondé sur l'abstinence, propose à ses membres de se libérer de leur dépendance à l'égard des drogues, à travers des groupes de parole et un soutien par les pairs. « *Au début, c'était pour choper de la dope,* se souvient Lili, *mais le groupe m'a plu, les membres étaient jeunes, ils avaient l'air heureux, je me suis identifiée à eux. C'est comme ça que tout a commencé...* »

Abstinente depuis trente ans, aujourd'hui quinquagénaire, Lili continue de se rendre en réunion une fois par semaine. Ce vendredi soir de juillet, la rencontre a lieu dans une salle du 20e arrondissement. Son ami Tom, qui va modérer les échanges (en jargon NA, on dit « *prendre son service* »), accueille les participants avec chaleur. À 19 h, la réunion peut commencer. Une quinzaine de personnes ont pris place aux côtés de Lili sur les chaises disposées en cercle : des femmes, des hommes, des jeunes, des vieux, des Blancs, des Noirs, des Arabes, un ancien taulard, des chômeurs, des employés, des artistes, des cadres... Un vrai condensé de la société !

Pour préserver l'anonymat des participants, chacun s'appelle par son prénom. « *Bonjour, je m'appelle Romain, et je suis dépendant.* » « *Bonjour Romain !* » entonnent les autres dépendants. Tom répartit la lecture des textes au programme de la séance. Ils sont tirés du *Basic* et du *Comment ça marche et pourquoi ?*, livres comprenant notamment les 12 étapes et les « 12 Traditions » qui définissent les règles de fonctionnement et la philosophie des groupes « NA » comme les appellent leurs membres. De l'extérieur, le rituel peut s'avérer un peu déconcertant en raison de sa dimension spirituelle. « *La seule condition requise pour devenir membre de NA est le désir d'arrêter de consommer...* », lit Romain. Les NA prônent l'abstinence de « *tout produit modifiant le comportement* », c'est-à-dire des drogues comme l'héroïne ou le crack mais aussi l'alcool ou certains médicaments. « *Quelqu'un aurait-il une envie brûlante de consommer à déposer ?* » poursuit Tom, appelant les participants à parler d'une éventuelle envie de prendre de la drogue. Pas de réponse.

> « ON A LA CHANCE D'AVOIR UN ESPACE OÙ ON PEUT TOUT DIRE. »

Les « partages » peuvent commencer. Chacun dispose de quatre minutes pour s'exprimer. « *Je m'appelle Fabrice, je suis dépendant. J'ai 36 ans de conso. Les 16 dernières années, j'avais envie d'arrêter, mais je n'y arrivais pas* », raconte le quinquagénaire, physique imposant et visage buriné. C'est une association d'insertion qui l'a orienté vers les NA. Les débuts de la relation, comme souvent, ont été chaotiques. « *C'est la pre-*

Délivré à 353101 le 10/24/2024, 8:05:39 PM

SEVRAGE
LES RECOMMANDATIONS D'ADDICTIONS FRANCE

mière fois que quelqu'un mettait des mots sur ce que j'avais dans le bide… J'avais le désir d'arrêter, mais j'avais envie de garder un pied dans ma vie d'avant et je retournais consommer », confie-t-il avec émotion. Avant de conclure fièrement : « *Aujourd'hui, je sais que le produit est plus fort que moi. Ça fait trois ans, neuf mois et quelques jours que je suis clean.* »

C'est au tour d'Idriss. Comme Fabrice, il a la cinquantaine et raconte sa rencontre avec le « produit » – très jeune : « *J'ai toujours pensé que c'était normal, autour de moi, tout le monde consommait.* » Puis sa rencontre avec les NA : « *Lors des premières réunions, je n'avais pas le désir d'arrêter.* » Introspectif, il n'hésite pas à se livrer. « *Depuis, j'ai réalisé que j'avais consommé toutes ces années pour ne pas vivre une réalité qui me faisait peur. Je ne consomme pas, et je peux tout traverser !* », annonce-t-il, quatre ans d'abstinence au compteur. Dans les groupes NA, « *le témoignage permet à la personne qui témoigne de se souvenir de son passé de toxicomane ou d'alcoolique et à la personne qui écoute de s'identifier* », décrypte la sociologue Marie Jauffret-Roustid, chercheuse à l'Inserm, spécialiste des addictions dans un article consacré au sujet ❶.

LE SOUTIEN COMMUNAUTAIRE

Charlotte, elle, a « *consommé* » pendant vingt ans : « *J'allais tout le temps mal… Je racontais que tout le monde était méchant avec moi, et quand tu me rencontrais, je te tapais vingt balles* », se souvient-elle non sans humour noir. « *Pour arrêter, j'ai tout essayé : les acupuncteurs, les magnétiseurs, les psys, etc. J'ai changé de produit, de conjoint, d'appart… Quand je suis arrivée aux NA, je me suis demandé : pourquoi les gens ne m'ont pas parlé de cet endroit avant ?* » poursuit-elle. Au premier abord, elle a été un peu surprise par le format des réunions. Pas facile de parler de soi en public. Puis elle a « *appris* » à s'ouvrir, à parler d'elle. « *Les dépendants, on est tous un peu exhibitionnistes…* », lance-t-elle ironique.

Les échanges s'interrompent un instant pour faire tourner le chapeau. « *Soyez généreux !* », exhorte Tom. L'argent récolté permettra au groupe de financer la location de la salle ou l'achat de la littérature. Dans un souci d'indépendance, les groupes NA s'autofinancent. De même, l'association qui se tient à l'écart de tout débat public et des polémiques, ne touche aucun subside de l'État.

Les partages reprennent, Mohammed, lui, continue le processus d'écriture des 12 étapes qui amène notamment à accepter sa maladie, apprendre à faire confiance, mettre noir sur blanc les conséquences de sa consommation et identifier les mensonges et les croyances que les dépendants ont d'eux-mêmes. Ce matin, il a fini de rédiger sa 7e étape. « *J'ai compris que ce n'était pas un programme de changement. Je suis en train d'accepter avec douceur ma dépendance.* »

Pendant près d'une heure, les récits s'enchaînent. En dépit de la diversité des profils, les histoires se ressemblent : l'enfance délaissée, le mal-être et à l'adolescence, les premières « consos », rapidement excessives, puis la perte de contrôle qui peut durer des années… Et toujours, le soulagement d'avoir rencontré les NA et enfin la sorte de rédemption qui en découle. En tant que modérateur, Tom veille à la sérénité des échanges. Une condition *sine qua non* pour permettre la libération de la parole et le processus d'identification au cœur du programme. Sébastien, la trentaine, s'est longtemps « *réfugié* » dans les réunions NA réservées aux personnes LGBTQIA+ de peur, dans les réunions classiques, « *d'être jugé en tant que gay* », avant d'opter pour un groupe mixte. « *J'ai longtemps cru que ma consommation était liée à ma sexua-*

Comment se libérer de l'emprise d'une drogue ? Les stratégies varient selon les personnes et les produits consommés, mais quelques grands principes reviennent, explique Jacqueline Kerjean, cheffe du service addictologie à l'hôpital de Lorient et vice-présidente d'Addictions France.

• Une prise en charge adaptée
La priorité est de réduire les risques : certaines maladies (comme la cirrhose) nécessitent un arrêt complet. Le sevrage brutal de l'alcool ou des benzodiazépines doit être médicalement supervisé pour éviter des complications graves, comme les crises d'épilepsie.

• Un parcours de soin balisé
Le médecin traitant peut être le premier contact. Les CSAPA (centres de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie) offrent des consultations initiales et un suivi multidisciplinaire. Les consultations hospitalières en addictologie et les mouvements d'entraide (Narcotiques anonymes, Alcooliques anonymes…) sont également de précieuses ressources.

• Un engagement à long terme
Un suivi en addictologie peut durer de 18 mois à 2 ans, voire plus, avec des soins individualisés, incluant des entretiens et des psychothérapies. Le soutien peut être intensifié lors de périodes critiques comme celles liées à des événements douloureux (dates anniversaires de deuils, fêtes de fin d'année). Il est alors possible d'anticiper et de programmer des temps d'hospitalisation avec l'équipe soignante.

• Une réorganisation de la vie quotidienne
Se couper de l'environnement lié à la consommation est souvent nécessaire. Cela peut impliquer la perte d'un cercle amical et/ou de devoir informer son entourage des nouvelles limites de consommations. Ces reconstructions sociales peuvent s'avérer difficiles, mais elles sont essentielles.

● LAURENCE SERFATY

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

© TRADE LATIN/GETTY IMAGES

lité. Grâce aux réunions, j'ai compris que non seulement ma sexualité n'était pas un problème, mais qu'elle n'avait rien à voir avec le fait que je consomme. Ici, je me sens à ma place. »

« *La prise de parole est vécue comme une expérience libératrice permettant de reprendre contact avec ses émotions et de retrouver des repères dans sa vie quotidienne et son environnement social* », analyse Marie Jauffret-Roustide. D'où de l'extérieur, cette impression parfois d'une certaine emphase et d'un discours un peu formaté.

L'entraide est un élément clé du programme. En parallèle des réunions, l'association incite ses membres à se choisir un parrain ou une marraine. Bénéficiant d'une abstinence plus longue que son filleul, il le guide, lui fait partager son expérience sur la voie du rétablissement. « *À travers cet entre-soi communautaire, chacun peut ainsi trouver sa place au sein du groupe et se recréer un réseau de sociabilité venant se substituer aux réseaux créés dans le monde de l'usage de drogues et qui doivent être mis à l'écart pour parvenir à l'abstinence* », souligne Marie Jauffret-Roustide. Le parrain est un référent qu'on appellera quand on a un coup de cafard ou l'envie de consommer.

Les groupes NA envisagent la dépendance comme une maladie incurable, et le rétablissement un processus de long terme. « *Au fil des années, ma dépendance s'est déplacée,* confie Lili en aparté avant la réunion. *Quand je suis arrivée aux NA, c'était la drogue, et ensuite c'était la bouffe, puis cela a été le fric, l'amour... Le but de rester clean, c'est aussi de trouver un équilibre.* » Aujourd'hui, malgré ses trente ans d'abstinence, Lili a l'impression « *de toucher le fond financièrement et professionnellement* », et les réunions sont un soutien précieux. « *Vous voir me fait du bien et ça me touche...* », confie-t-elle. « *Ici, c'est la maison !* confirme Vanessa, arrêtée pour burnout. *On est chanceux d'avoir ce lieu de sécurité où on peut tout dire.* »

« *Évalué aux États-Unis par différentes méthodes psychosociales, le programme des Narcotiques anonymes a été jugé intéressant en termes d'efficacité* », précise Marie Jauffret-Roustide. Pour la sociologue, sa force réside dans la disponibilité importante des membres. Leur soutien permet de recréer une sociabilité, qui remplit le vide laissé par l'arrêt de la drogue. Par ailleurs, « *le fait d'être parrain et de prendre des responsabilités dans un groupe tourné vers le rétablissement offre un cadre rassurant d'un point de vue narcissique pour les usagers de drogue très stigmatisés dans nos sociétés* », explique la sociologue. Pour autant, personne n'est à l'abri d'une rechute. Tom a replongé à plusieurs reprises. La dernière fois, c'était il y a quatorze mois, c'est l'association qui lui a notamment donné le courage de se relever. « *Je vis chez mes parents, je n'ai pas de boulot, pas de belle bagnole, mais grâce à vous, je suis heureux. J'ai aussi repris le tennis, à fond, comme un dépendant...* », confie-t-il.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

Tout le monde ne rebondit pas aussi vite. Erik, retombé il y a deux ans, a du mal à sortir la tête de l'eau : « *J'ai tout perdu : ma boîte, mon couple… Ce fut une longue descente aux enfers*, raconte-t-il. *Depuis, je suis saisi par ce vide abyssal que tous les dépendants connaissent. Soit, je suis en haut, soit je suis en bas. Je ne sais pas doser…* » Ce soir, il va fêter ses « *47 jours de clean* ».

ANNIVERSAIRES DE « CLEAN »

C'est un rituel, chaque réunion se termine par les anniversaires. C'est un des nombreux événements imaginés par la communauté pour cimenter le groupe et valoriser les participants dans leur entreprise de reconstruction identitaire. « *Est-ce que quelqu'un a 30 ans de clean et plus ?* », demande Tom. Trois mains se lèvent. Applaudissements. « *Entre 15 et 20 ans ? Entre 10 et 5 ans ? 48 h ? 24 h ?* » Il n'y a pas de petite victoire…

Il est 20 h 30. Après quelques poignées de mains échangées, le groupe s'égaille dans la chaleur de la ville. Et avec lui le sentiment d'un cocon protecteur. « *On est en sécurité avec les participants tant qu'on est en réunion. Après, c'est différent…* », souffle Pauline. Tom et quelques autres vont partager un couscous. Épuisée, Lili rentre chez elle. Romain repart dans le centre du Val-d'Oise, où il termine sa cure de désintoxication.

En France, le champ du soin aux toxicomanes a connu depuis les années 1990 un changement de paradigme capital : l'approche individuelle centrée autour du sevrage et de la psychothérapie a cédé la place à une approche de santé publique appelée « réduction des risques ». « *Elle consiste à renoncer à l'unique solution de l'éradication des drogues, à apprendre plutôt à vivre avec les drogues, et à s'adapter aux besoins de l'usager, en fonction de là où il en est de sa trajectoire* », explique Marie Jauffret-Bastide. Dans ce contexte, les Narcotiques anonymes qui privilégient l'abstinence ont longtemps été regardés avec méfiance. « *Quand j'ai commencé mes observations, j'ai été surprise de découvrir une association très éloignée des images sectaires véhiculées par certains professionnels, qui ne connaissaient pas son fonctionnement* », poursuit Marie Jauffret-Roustide. Depuis une dizaine d'années, les contacts de plus en plus nombreux avec les professionnels du soin et de la réduction des risques, que ce soit à travers des professionnels eux-mêmes anciens usagers de drogues, ou l'embauche de « pairs aidants », ont contribué à casser les mythes. Si les réticences de part et d'autre n'ont pas totalement disparu, il existe aujourd'hui des collaborations régulières. NA intervient dans les hôpitaux, en prison et même dans des centres de prévention des risques. ●

❶ Marie Jauffret-Roustide, « Narcotiques Anonymes, une expertise profane dans le champ des conduites addictives centrée sur le rétablissement, la gestion des émotions et l'entre-soi communautaire », *Pensée plurielle*, n° 23, 2010/1.

*Les prénoms ont été modifiés afin de préserver l'anonymat des personnes citées dans l'article.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

© COLLECTION PERSONNELLE

BIOGRAPHIE
Jacqueline Kerjean est cheffe du service addictologie à l'hôpital de Lorient et vice-présidente d'Addictions France.

3 QUESTIONS À...
JACQUELINE KERJEAN

« Il est crucial de prendre en compte la souffrance des proches »

Les personnes addictes ne sont pas les seules à traverser des difficultés. Leurs familles et amis aussi peuvent en souffrir, et ont un rôle à jouer pour les aider à se libérer de la dépendance.

Comment l'addiction d'une personne impacte-t-elle son entourage ?

Famille, amis, mais aussi collègues et employeurs, les proches ressentent souvent un sentiment d'impuissance face à l'autodestruction de la personne dépendante. Cela peut engendrer des comportements maladroits et inadéquats. Avec l'addiction, particulièrement à l'alcool, s'installe souvent un environnement de honte et de silence. Les conjoints et partenaires vivent dans la dissimulation, et cherchent à camoufler ou à compenser les comportements de leur proche. Ce système de codépendance contribue malheureusement à maintenir la personne dans son addiction.

Aux enfants qui font part de leur inquiétude auprès du parent sobre, il est fréquemment opposé du déni. Résultat : ils développent souvent un manque de confiance en leurs propres ressentis. Mais à l'inverse, comme ils prennent souvent en charge leur parent dépendant, ils peuvent devenir des adultes débrouillards, attentifs aux autres et altruistes. Enfin les conséquences financières sont courantes pour le foyer. Et la violence, bien que non systématique, peut survenir, tant de la part de la personne dépendante que des proches qui tentent de la contrôler. Il est crucial de prendre en compte la souffrance des proches !

Comment accompagner au mieux un proche dépendant ?

Surtout en ne restant pas seul. On peut parler de la situation à un ou une amie, à son médecin généraliste si on le sent réceptif, ou encore à des professionnels des Centres de soin, d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA). Cela aide à briser le silence et la honte.

Avec un proche addict, il est aussi primordial d'éviter le contrôle excessif et le flicage des comportements addictifs, comme la mesure quotidienne du niveau de la bouteille de rhum, par exemple, que les personnes dépendantes repèrent très vite. Cette surveillance qui les blesse est contre-productive parce qu'elle nuit à la relation. En revanche, il ne faut pas non plus compenser les conséquences de l'addiction. Il est préférable d'encourager la personne à assumer ses responsabilités, pour favoriser la prise de conscience et la motivation au changement. Il est également essentiel de continuer à la regarder au-delà de sa dépendance, en valorisant ses ressources et ses qualités, plutôt que de buter sur les obstacles. Et enfin, faire confiance, croire en l'autre, en ce qu'il ou elle peut devenir.

Les proches doivent aussi prendre soin d'eux-mêmes, maintenir leurs activités et, si nécessaire, consulter : un accompagnement psychologique peut rapidement améliorer leur bien-être et, par conséquent, influencer positivement la dynamique familiale.

Quel est l'intérêt de prendre en compte l'entourage dans le cadre de la cure ?

Impliquer l'entourage dans le traitement de l'addiction est bénéfique à plusieurs niveaux. Ce mode d'approche – appelé la « systémie familiale » – permet de comprendre et d'ajuster les interactions au sein du groupe, et de favoriser un environnement plus sain et soutenant pour la personne en traitement. En cas de troubles cognitifs liés à l'addiction, comme c'est le cas avec l'alcool, l'entourage joue par exemple un rôle crucial pour évaluer les impacts quotidiens et accompagner le processus de rétablissement. Des programmes comme ceux proposés par l'association Addictions France (« Une affaire de famille ») visent ainsi à prévenir les transmissions intergénérationnelles de dysfonctionnements familiaux, et à restaurer un équilibre familial plus sain. Inclure l'entourage dans le traitement de l'addiction facilite non seulement le rétablissement de la personne addicte mais améliore aussi le bien-être global de tous les membres de l'entourage.

PROPOS RECUEILLIS PAR **LAURENCE SERFATY**

POUR ALLER PLUS LOIN

- « Quand l'addiction touche un proche, comment réagir ? » (8 novembre 2023). Vidéos du colloque en libre accès sur addictions-france.org

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

43e CONFÉRENCE MARC BLOCH

LORRAINE DASTON

Les origines de la communauté scientifique

29 novembre 2024 — 18h30 | Cité des sciences et de l'industrie

Inscription obligatoire. En français et interprété en LSF.

cité sciences et industrie

WWW.EHESS.FR

BIOGRAPHIE
Psychiatre à l'université de Stanford, Anna Lembke dirige une clinique spécialisée dans les addictions aux substances, les addictions comportementales et les troubles psychiatriques associés. Elle a notamment publié *Un monde sous dopamine* (Eyrolles, 2024) et *Drug dealer* (Johns Hopkins University Press, 2016, non traduit).

« LA DOPAMINE JOUE UN RÔLE CLÉ »

Dans *Un monde sous dopamine*, la psychiatre américaine Anna Lembke analyse nos rapports modernes au plaisir et à la jouissance, et décrypte notamment les mécanismes neurophysiologiques en jeu dans les addictions.

PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC OLANO**

Pour Anna Lembke, nous vivons dans une époque en proie à l'immédiateté et à l'abondance, encouragées par les nouvelles technologies numériques et suscitant une quête de plaisirs sans fin. Certains deviennent ainsi accros aux achats compulsifs, aux jeux vidéo ou encore à la pornographie en ligne, au même titre, selon elle, que les alcooliques ou les toxicomanes. Pour sortir de ces logiques mortifères, elle conseille de se priver un temps de certains plaisirs et d'accueillir la douleur que cela provoque, plutôt que de la fuir, pour ainsi rééquilibrer la balance entre plaisirs et frustrations.

Quelles sont les différences entre une passion, qui occupe beaucoup de notre temps, et une addiction, d'un point de vue neurophysiologique ?

L'addiction se définit par une utilisation compulsive d'un produit ou d'un comportement malgré les dommages qu'il cause à autrui ou à soi-même. C'est ce préjudice qui différencie l'addiction d'une simple passion qui procure du plaisir sans devenir nuisible. Nous ne pouvons pas encore diagnostiquer une telle pathologie à partir de l'imagerie cérébrale, mais les mécanismes neuronaux à l'origine d'une addiction sont bien identifiés. La dopamine, un neurotransmetteur impliqué dans les expériences de plaisir, joue un rôle clé dans ce processus. C'est un puissant régulateur au sein du cerveau impliqué dans la motivation, le plaisir et la récompense. Elle réagit aussi fortement à la nouveauté, attirant ainsi notre attention sur ce qui pourrait être potentiellement dangereux ou à l'inverse, utile à notre survie.

En quoi la dopamine peut-elle devenir problématique dans ce cadre ?

En temps normal, son taux varie en fonction de nos expériences tout en restant en dessous d'un certain seuil. Mais lorsque nous introduisons un produit ou une activité identifiée comme très plaisante, une grande quantité de dopamine est libérée. C'est cette pointe de dopamine qui va nous amener à vouloir renouveler cette expérience. Plus ce pic est important et immédiat, plus grand est le risque addictif. Avec la répétition de ces expériences, notre cerveau s'adapte et augmente son seuil de tolérance. Nous avons alors de plus en plus de mal à revenir à notre seuil d'équilibre et nous cherchons des expériences de plus en plus intenses. C'est le début de l'addiction. Une fois celle-ci installée, le produit ou le comportement ne procure plus le plaisir initial ressenti. Il est juste utilisé pour ne plus souffrir. Le processus que le cerveau met habituellement en place pour endiguer cette explosion de dopamine est aujourd'hui mis à mal par la puissance et la proportion des nouveaux renforçateurs que nous expérimentons.

Dans quelle mesure notre société favorise-t-elle les addictions selon vous ?

À l'origine, le système de récompense s'est développé dans un monde de rareté et de danger omniprésent. Il a été calibré pour qu'un grand effort corresponde à de petites récompenses. Aujourd'hui, c'est l'inverse qui se passe. Pour presque pas d'effort, on peut avoir de grosses récompenses. Pour notre cerveau, c'est très déroutant. Nous vivons dans un monde où presque tous les aspects de la vie, de la nourriture aux jeux en passant par les relations humaines, ont été rendus plus accessibles, plus intenses, plus abondants

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

© STEVE FISCH/EDITIONS EYROLLES

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

et plus novateurs. Le réseau social TikTok par exemple a un très fort potentiel addictif. Il peut induire de soudains pics de dopamine à travers des vidéos très courtes et libres d'accès, disponibles 24h/24 partout dans le monde. Les algorithmes de cette application nous présentent des contenus toujours nouveaux en rapport avec nos centres d'intérêt. C'est sans fin, pas comme un rail de coke qu'il faut chercher à se procurer à chaque fois, et c'est gratuit ! Nous vivons dans un monde qui nous pousse à surconsommer de la dopamine.

Peut-on se libérer d'une addiction ?

Une fois installés, les circuits addictifs dans le cerveau ne disparaissent jamais véritablement. Même après des décennies d'abstinence, si jamais une personne se met à reconsommer de la drogue, les anciennes voies peuvent reprendre vie aussitôt et on peut très vite retomber dans d'anciennes routines. En revanche, si on change nos habitudes et nos modes de vie, les réseaux neuronaux de l'addiction peuvent devenir inactifs. De nouveaux circuits contournant ces connexions dormantes se forment et favorisent des comportements plus sains, comme dans un cercle vertueux. Cela nécessite du temps, mais nous pouvons nous affranchir de nos addictions.

> « UNE FOIS INSTALLÉS, LES CIRCUITS ADDICTIFS DANS LE CERVEAU NE DISPARAISSENT JAMAIS. »

Quelles conduites d'autorestriction peut-on adopter pour réguler notre niveau de dopamine ?

Pour nous protéger, nous devons anticiper les déclencheurs et créer des barrières entre nous et notre drogue favorite, mettre en place des stratégies et ne pas nous reposer sur notre seule volonté. Une fois confronté à l'objet de notre désir, il est toujours plus difficile de résister. Il faut donc anticiper les choses et se donner des règles, comme ne jamais amener le portable dans la chambre à coucher ou sortir sans certains jours de la semaine, ne pas acheter d'alcool pour chez soi et n'en consommer qu'à l'extérieur lors de moments conviviaux, s'entourer de personnes qui n'en consomment pas, etc. Lorsqu'un produit devient envahissant, je conseille aux gens de procéder à des jeûnes intermittents de 30 jours. Par exemple 30 jours sans sucre, sans porno, sans jeux vidéo, sans réseaux sociaux, etc. Cette durée est en moyenne nécessaire pour remettre le circuit de récompense à son niveau initial et sortir du « *craving* », l'envie irrépressible de consommer. Nos addictions sont souvent liées à des habitudes, comme le verre de vin en rentrant du travail. Pour sortir de ces automatismes, il faut s'engager dans d'autres activités dans ces moments clés, par exemple sortir dans un parc, faire un jeu de société ou autre chose qui nous distrait de cette envie.

Vous recommandez aussi de nous exposer de temps en temps de manière délibérée à la douleur. Que voulez-vous dire exactement ?

Douleur et plaisir sont deux plateaux d'une même balance. Quand notre corps se sent en souffrance, il libère aussi de la dopamine et d'autres hormones du plaisir, comme la sérotonine ou la noradrénaline. Cela se traduit par exemple par l'euphorie du coureur de fond, qui apparaît en général à mi-course, suscitant un sentiment de bien-être et l'envie de recommencer l'expérience. Faire quelque chose qui demande des efforts ou qui coûte, comme un bain d'eau glacé, un sport d'endurance ou un jeûne intermittent, peut être une manière de réguler une addiction en faisant monter d'une autre manière le niveau de dopamine. Les études montrent que les personnes qui essaient de se débarrasser d'une drogue ou de l'alcool ont moins de sensations de manque quand elles pratiquent un sport. Se faire violence peut tout simplement consister à éteindre l'ordinateur et à sortir, ou à se priver de chips un soir. Il est important de se libérer du cocon de stimulations et de plaisirs qu'on se crée et qui renforce les processus addictifs.

Vous parlez aussi d'« honnêteté radicale ». Qu'entendez-vous par là ?

C'est le fait de faire la lumière sur tous les gros et aussi les petits mensonges qui entourent une addiction. Pas seulement dire ce que nous consommons, mais aussi à quoi nous passons nos soirées, pourquoi nous refusons de nous rendre à telle fête, etc. En mentant, nous pensons nous protéger ou protéger nos proches. Or, ces petits mensonges ne font que renforcer le processus addictif. Une transparence totale mène vers des relations plus intimes avec nos proches. Elle renforce aussi notre cortex préfrontal qui agit comme une sorte de frein sur le circuit de récompense. Situé dans la partie antérieure du cerveau, il intervient dans nos comportements volontaires et contrôlés. C'est sur lui que nous nous appuyons pour inhiber nos conduites réflexes et impulsives. Enfin, l'honnêteté permet aussi de se projeter plus facilement dans le futur en s'appuyant sur des informations justes. ●

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

LA CONSOMMATION, DU PLAISIR À LA COMPULSION

Dépenser pour se sentir mieux : c'est le credo de l'économie de marché et du marketing depuis le 18e siècle, au risque de susciter de nouvelles pathologies comme l'achat compulsif.

BENOÎT HEILBRUNN
Professeur de marketing à l'ESCP Business School, il a notamment publié *Ce que nous cache le mythe du pouvoir d'achat* (L'Aube, 2024) et *Les Ruses de la marchandise* (Ovadia, 2022).

La surconsommation n'est pas un trait caractéristique de la société moderne. Dès l'Antiquité, des philosophes grecs comme Platon dénoncent le fait de « *vouloir plus que sa part* » comme une déviance, voire un tabou du même ordre que l'inceste, rappelle le philosophe Dany-Robert Dufour dans son ouvrage *Pléonexie* (Le Bord de l'eau, 2015). Bien plus tard, à l'inverse, consommer à outrance est devenu mieux accepté et parfois même valorisé. À partir du 18e siècle, des pionniers de l'économie et des sciences sociales encouragent le commerce, le luxe, et plus généralement une nouvelle religion conquérante : le marché. Le sulfureux Bernard Mandeville soutient même, dans *La Fable des abeilles* (1714), que la consommation d'alcool, de drogues ou encore la prostitution ne devraient pas être refrénées, au motif qu'elles bénéficieraient à la société civile et à la richesse publique dans leur ensemble. Un siècle plus tard, la révolution industrielle renforce encore l'appétence des individus pour l'achat de biens. L'offre devenant largement supérieure à la demande, tous les subterfuges sont bons pour trouver des débouchés aux industries américaines et européennes. Parallèlement, dans *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* (1904), le sociologue Max Weber estime que la pensée calviniste justifie non seulement le labeur, mais aussi notre désir de biens : Dieu nous aurait certes fourni le nécessaire, mais aussi des choses pour notre plaisir et notre délectation.

Le capitalisme s'appuie dès lors sur le marketing, technique de l'addiction marchande par excellence, pour accroître en permanence les quantités achetées et donc encourager la surconsommation de substances, produits ou expériences. Et comment accroître la demande, si ce n'est en faisant en sorte que les clients achètent plus et plus souvent ? Cette logique d'intensification de la consommation est largement relayée par l'apparition des grands magasins (*Le Bon Marché* en 1852, *Les Galeries Lafayette* en 1893) et du libre-service, qui permettent aux clients de flâner dans de véritables îles de la tentation et de pouvoir toucher les marchandises sans l'intermédiaire d'un vendeur. Le psychiatre Gaëtan Gatian de Clérambault observe alors un nouveau rapport érotique à la marchandise et fait déjà mention à l'époque de vols compulsifs. C'est aussi à cette époque qu'apparaît dans le champ psychiatrique l'idée « de fièvre acheteuse », décrite par le psychiatre allemand Emil Kraepelin comme une « *oniomanie* », affection entrant dans le champ des monomanies – une préoccupation virant à l'obsession délétère.

Tout au long du 20e siècle, la consommation apparaît plus généralement comme un ensemble de pratiques permettant aux individus de renforcer ou de réparer des identités fragmentées ou blessées. Il y aurait un ancrage thérapeutique dans notre culture de consommation, si bien que les Américains ont inventé l'idée de la thérapie par le shopping (« *retail therapy* »). De même, lorsque la Mini décapotable fut lancée en France, les affiches publicitaires clamaient clairement quelle était « *mieux qu'une psychothérapie* ». La consommation et le marketing jouent à cet égard les rôles de « *pharmaka* » – mot grec ancien désignant à la fois un poison et un remède. Il s'agit, dans une logique de marché, de soulager un problème qu'on a conçu et dramatisé en amont : créer le désir, l'assimiler à un besoin et proposer aussitôt de le soulager grâce à un acte d'achat…

THÉRAPIE PAR LE SHOPPING

Ce cycle sans fin cultive une forme de dépendance du client, tout en permettant de créer de la valeur économique de façon continue. Le marché doit dès lors inventer en permanence de nouvelles formes de fragilisation psychologique pour proposer des solutions qui permettent d'élargir son périmètre. Le règne de la marchandise ne cesse de s'élargir pour englober des

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

ÊTES-VOUS UN ACHETEUR COMPULSIF ?

Ronald J. Faber et Thomas C. O'Guinn ont créé en 1989 une « échelle de consommation compulsive » qui fait toujours référence. Si vous répondez « oui » à trois questions au moins, il est temps de vous inquiéter !

- S'il me reste de l'argent au moment où je touche mon salaire, je le dépense totalement.
- J'achète des choses même quand je n'en ai pas les moyens.
- Il m'arrive de faire délibérément des chèques sans provision.
- Je fais certains achats pour me sentir mieux.
- Je me sens anxieux ou nerveux les jours où je ne peux pas faire de courses. ● B.H.

SOURCE

- Ronald J. Faber et Thomas C. O'Guinn, « A clinical screener for compulsive buying », *Journal of Consumer Research*, vol. 19, 1992/3.

activités comme le tabagisme, les jeux d'argent et de hasard, la sexualité, l'alimentation, la télévision ou encore l'exercice physique… L'addiction ne concerne dès lors pas uniquement des substances, puisque tout ce qui est monétisable devient l'objet d'une possible addiction.

Aujourd'hui encore, notre société de surconsommation se caractérise par le fait qu'elle crée une économie visant à capter la libido des individus que sont les consommateurs, pour attirer leur investissement sur les objets de la consommation. Selon le philosophe Bernard Stiegler ❶, les jeux, et notamment les jeux d'argent, sont un cas particulièrement pervers et efficient de ce qui est, en fait, la loi du marketing en général. Il s'agit d'entretenir la structure addictive qui constitue la vie humaine, pour faire grandir le marché continuellement, si bien que quand les États autorisent les jeux, ils deviennent dépendants des revenus que ces jeux leur procurent et passent du rôle de régulateurs à celui de promoteurs de ces jeux.

Il existe aussi une dimension politique de l'addiction consumériste. La sociologue Gerda Reith ❷ soutient par exemple l'idée que l'absence de régulation publique des individus dans notre société néolibérale est compensée par la régulation des choix personnels qu'offre le marché. S'appuyant sur la théorie de la gouvernementalité du philosophe Michel Foucault, elle soutient que dans une société qui met en œuvre la gouvernance par la liberté, la liberté consistant à choisir parmi de vastes gammes de produits et d'expériences, le toxicomane s'oppose justement à cette liberté promise en refusant de choisir. Les pathologies de la consommation incarneraient donc des tensions inhérentes à l'utilisation même de la liberté de consommer comme forme de contrôle social.

« DROGUERIE » GÉNÉRALISÉE

La commercialisation d'absolument tout fait du marché une sorte de « droguerie » généralisée. D'où l'apparition fréquente de nouvelles pathologies comme la syllogomanie – goût immodéré pour l'accumulation –, mais aussi la dépendance à Internet, aux jeux vidéo ou aux écrans qui semblent toucher des populations de plus en plus jeunes. Mais peut-on vraiment parler de pathologie ? Dans le champ de la consommation, l'addiction est définie comme une compulsivité : chacun d'entre nous peut être soumis à un achat coup de cœur, mais quand celui-ci se répète souvent et qu'il semble impossible à l'acheteur de résister, c'est alors qu'on parle d'achat compulsif ❸. Le scénario est souvent celui d'une forte angoisse qui diminue une fois l'achat réalisé, l'acheteur éprouvant alors un vif plaisir. Il faut cependant distinguer les accros du shopping compulsif, qui

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 10:50:52 AM

©BRITTERLANSON/GETTYIMAGES

achètent sous le coup de la détresse émotionnelle, ceux qui font des achats de prestige, pour maintenir leur image sociale, les chasseurs de bonnes affaires, qui achètent des articles en solde même s'ils n'en ont pas besoin, ou encore les collectionneurs, qui se lancent dans une quête éperdue.

Dans *Encore plus ! Jeu, sexe, travail, argent* (Odile Jacob, 2001), les psychiatres Jean Adès et Michel Lejoyeux précisent que ce mécanisme qui touche toutes les classes et qui concernerait entre 2 et 5 % de la population. Il concernerait en majorité des femmes (80 à 90 % des cas), qui ont en moyenne 40 ans et peuvent être femmes au foyer, cadres ou professions libérales, mais aussi des étudiants. Très souvent, on trouve des enfants dont les parents ont par manque de temps remplacé l'affection par les cadeaux. Le bien matériel étant considéré comme un gage d'affection, les individus ont alors tendance à s'offrir des cadeaux à eux-mêmes. La plupart des individus qui souffrent de ce syndrome ont une faible estime d'eux-mêmes et vivent avec l'idée que seuls les biens qui les environnent leur donnent de la valeur. Cela explique aussi pourquoi les possessions sont considérées comme des faire-valoir vis-à-vis d'autrui. Comme le rappelle la psychologue Charlotte Richoux dans *Addictologie clinique* (PUF, 2011), les individus qui en souffrent ont souvent la routine en horreur et beaucoup de mal à refuser toute forme de gratification hédonique, une vie dépensière étant à leurs yeux l'indicateur qu'ils profitent véritablement de l'existence.

❶ Bernard Stiegler, « Questions de pharmacologie générale. Il n'y a pas de simple pharmakon », *Psychotropes*, vol. 13, 2007/3.
❷ Gerda Reith, « Consumption and its discontents. Addiction, identity and the problems of freedom », *The British Journal of Sociology*, vol. 55, 2004/2.
❸ Thomas C. O'Guinn et Ronald J. Faber, « Compulsive buying. A phenomenological exploration », *Journal of Consumer Research*, vol. 16, 1989/2.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

WORKAHOLISME : UN CONCEPT CONTROVERSÉ

Contrairement à d'autres addictions comportementales comme les jeux de hasard ou les jeux vidéo, l'addiction au travail reste sujette à caution. Certains estiment qu'il s'agit plutôt d'une forme d'hyperactivité professionnelle que d'une réelle pathologie mentale.

MARC OLANO

Objectifs de rendement, accélération des rythmes, disponibilité permanente... Notre société actuelle pourrait encourager le surtravail en demandant toujours plus aux individus. Avec les nouveaux moyens de communication, les frontières entre vie professionnelle et personnelle deviennent de plus en plus poreuses. Certaines personnes ont tendance à développer un rythme de travail effréné où plus rien d'autre n'a d'importance. Quand ils ne sont pas en train de travailler, ils y pensent en permanence. Cette frénésie ne correspond pas forcément à une demande de l'entreprise. Pour certains, ce sont tout d'abord des besoins personnels qui les poussent à se surpasser en permanence. Manque d'estime de soi, détresse psychologique ou problématiques anxieuses font du travail une valeur refuge, au même titre que le produit pour la personne addicte.

C'est ce qu'on appelle le « workaholisme », un néologisme associant le travail (*work*) à l'alcoolisme, popularisé par le psychologue et théologien américain Wayne Oates dans *Confessions of a Workaholic* (1971). L'auteur estime que le travail peut, comme l'alcool, permettre d'oublier pour un temps ses soucis et devenir un besoin irrépressible, finissant par avoir des conséquences négatives sur la famille, les relations sociales, la santé physique et psychologique de la personne. C'est lorsque la passion et l'investissement pour son travail finissent par être contre-productifs et nuisibles qu'on peut parler d'addiction, au même titre que pour le sport pratiqué à l'excès par exemple – ce qu'on appelle la « bigorexie ».

Mais les psychologues restent divisés sur cette question. Certains, à l'image d'Élisabeth Grebot dans *Les pathologies au travail* (Dunod, 2019), préfèrent parler d'« *activisme professionnel* » plutôt que d'obsession ou d'addiction. De fait, aucun manuel psychiatrique n'a encore répertorié le workaholisme comme possible trouble mental. À l'inverse, la professeure de psychopathologie Évelyne Bouteyre estime qu'il « *appartient à la même catégorie de dépendances que celles du sport, du sexe ou du jeu pathologique* » [1]. En travaillant, les « workaholiques » apaiseraient une forme de tension préexistante et éprouveraient un sentiment d'évasion et de bien-être, comparable à l'absorption d'une substance psychoactive.

D'autres symptômes typiques d'une addiction se retrouveraient dans le workaholisme : un niveau de tolérance qui augmente (besoin de travailler toujours plus) et une sensation de manque lorsque ces personnes ne peuvent travailler – les jours fériés ou en cas de maladie.

LA TRIADE WORKAHOLIQUE

En 1992, les chercheuses américaines Janet Spence et Ann Robbins établissent la définition la plus consensuelle du workaholisme à l'heure actuelle [2]. Elles mettent en exergue trois caractéristiques principales : l'implication dans le travail (passer tout son temps libre à travailler ou à penser au travail), la contrainte (se sentir obligé de travailler, même quand cela n'est pas nécessaire) et la satisfaction au travail (le plaisir de travailler ou pas). Sur ce dernier critère, les auteures distinguent deux profils de workaholiques : les enthousiastes qui continuent à travailler avec plaisir et les non-enthousiastes qui finissent par détester leur travail tout en continuant à s'y investir de manière excessive. Mais ce dernier critère ne fait pas l'unanimité. Pour Evelyne Bouteyre, les « enthousiastes » témoignent d'un rapport positif au travail, alors que les véritables workaholiques ne travaillent plus pour réaliser un projet, mais pour soulager une tension.

Selon une étude du cabinet Technologia (2014), certaines professions seraient plus à risque de développer un workaholisme, comme celles des chefs d'entreprise, des agriculteurs exploitants, des artisans commerçants, des cadres supérieurs et profes-

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

© BILLVARIE/GETTY IMAGES

sions intellectuelles. Les entreprises qui favorisent le recours aux heures supplémentaires, la surcharge de travail ou encore la compétition en leur sein renforcent aussi le risque. Mais il existe également des caractéristiques psychologiques propices au workaholisme. Les personnalités perfectionnistes, obsessionnelles, anxieuses ou hyperactives sont particulièrement exposées, tout comme les personnes en mal-être (dépression, épuisement, manque d'estime de soi).

DES EFFETS DÉVASTATEURS

Si peu de personnes franchissent les cabinets des psychologues pour une addiction au travail, celle-ci peut se révéler au détour d'une consultation pour le stress, la dépression, l'épuisement professionnel ou l'isolement social. En effet, les conséquences d'un suractivisme touchent toutes les sphères de la vie personnelle. Sur le plan somatique, les troubles du sommeil, la surconsommation de tabac, alcool et caféine et des troubles alimentaires sont fréquents. Sur le plan psychique, les workaholiques sont irritables, impatients, ont du mal à fixer leur attention sur autre chose que le travail et vivent en permanence sous tension. Ils désinvestissent la vie de famille, les relations amicales, leurs activités de loisir et autres occupations extraprofessionnelles. Plus rien ne semble les toucher. Les psychologues parlent d'un « *émoussement affectif* ». Même dans leur sphère de prédilection, le travail, les workaholiques ne sont pas forcément les meilleurs éléments. Ils ont du mal à travailler en équipe, hésitent à déléguer des tâches et responsabilités, ne sont jamais satisfaits du résultat.

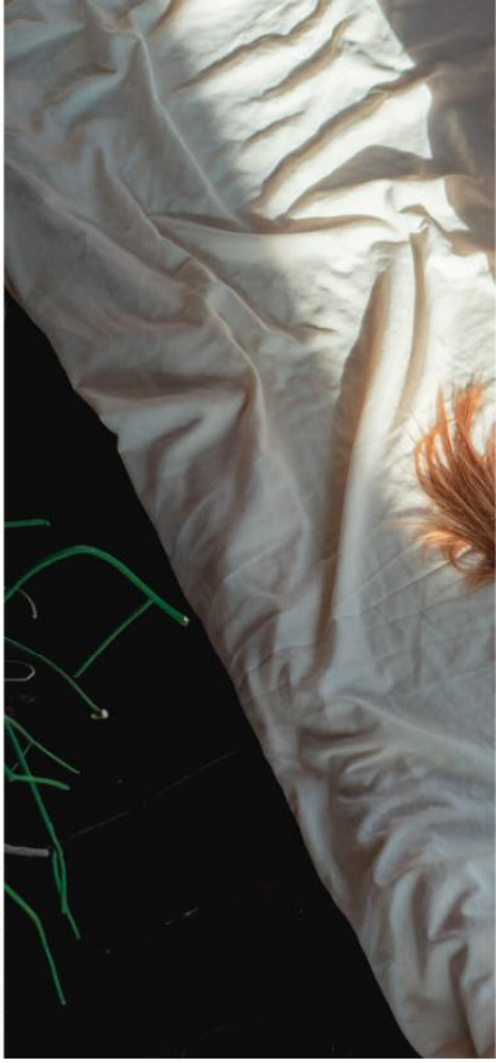
Comment prévenir ce trouble ? Une part importante revient évidemment aux cadres, chefs d'entreprise, médecins et psychologues du travail. Lorsqu'ils ont affaire à quelqu'un qui surinvestit son travail, ils peuvent mettre des garde-fous avant que les choses empirent. Au-delà de la sphère du travail, certains psychologues libéraux se sont spécialisés dans l'accompagnement des troubles liés au travail. Par ailleurs, il existe aussi des groupes d'entraide entre pairs sur le modèle des alcooliques anonymes : les « workaholiques anonymes ». Fondés en 1983 aux États-Unis, ils proposent des réunions en visio du Québec pour les francophones. Mais si ce phénomène est traité de longue date en Amérique du Nord, le workaholisme reste un sujet encore tabou en France où on parle plus volontiers de burn-out, qui n'est autre que la conséquence logique de ce type de fonctionnement. Peut-être parce qu'il s'agit là, comme pour le sport, d'une forme d'addiction très valorisée socialement. Et pourtant, les dégâts peuvent être considérables. ●

❶ Isabelle Varescon (dir.), *Les Addictions comportementales. Aspects cliniques, psychopathologiques et sociétaux*, Mardaga, 2022.
❷ Janet T. Spence et Ann S. Robbins, « Workaholism. Definition, measurement, and preliminary results », *Journal of Personality Assessment*, vol. 58, 1992/1.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

ÉCRANS, NOS CERVEAUX ASSERVIS ?

Massivement fondées sur l'économie de l'attention, la plupart des plateformes numériques tirent leur rentabilité de la maximisation de notre temps d'utilisation. De quoi compromettre notre santé mentale ?



© OLENA SMYRNOVA/GETTY IMAGES

BÉATRICE KAMMERER

« *Les jeux vidéo ont ruiné ma vie, heureusement il m'en reste deux* », peut-on lire sur le tee-shirt de Céleste, étudiante en école d'informatique. Chez les *geeks*, on préfère souvent en plaisanter, mais les usages excessifs ne sont plus l'apanage des seuls passionnés. Des métros pleins à craquer de gens rivés à leur smartphone aux week-ends passés à « *binge-watcher* » l'intégralité de la dernière série à la mode, sans oublier l'appel irrésistible de la notification nous informant qu'un nouveau commentaire a été laissé sous notre photo de vacances, comment expliquer la prodigieuse capacité des activités numériques à nous captiver ?

Si nous peinons tant à décliner un bon dessert, c'est parce que notre corps a hérité de l'évolution un goût immodéré pour les aliments sucrés, indispensables à notre survie. Pour la chercheuse en sciences cognitives Elena Pasquinelli, autrice de *Comment les écrans nous transforment et nous révèlent à nous-mêmes* (Odile Jacob, 2022), il en irait de même avec les contenus numériques, aux notifications colorées ou sonores, qui capteraient immédiatement l'attention de nos cerveaux préhistoriques, réactifs au moindre *stimulus*. Nos difficultés à nous déconnecter s'expliqueraient aussi par des mécanismes cognitifs, comme la récompense, impliquée lors de l'obtention de « *likes* ». « *Cela provoque une sécrétion de dopamine, une molécule générant un état agréable, équivalente à celle éprouvée lorsqu'on nous fait un compliment, d'où notre quête de ces gratifications* », explique Grégoire Borst, professeur en psychologie du développement et membre de la « Commission écrans » missionnée en janvier 2024 par Emmanuel Macron. À cela s'ajoute le sentiment de FOMO (« *fear of missing out* ») ou peur de rater quelque chose, qui nous incite à scroller à l'infini les fils d'actualité de nos réseaux sociaux. Le chercheur pointe également l'attrait de notre cerveau pour la nouveauté, à l'origine du succès des vidéos courtes (les « *short* » de TikTok). « *Chaque nouveau* "short" *réengage notre système attentionnel sans que nous ayons à fournir des efforts.* » Une tendance à l'indolence qu'on retrouve aussi dans le *binge-watching*, particulièrement lorsque la fonctionnalité « *auto-play* » est active et que les vidéos s'enchaînent sans réclamer d'action de l'utilisateur. Reste enfin l'extraordinaire capacité des algorithmes à cibler nos intérêts et nos préférences. « *La personnalisation est tellement poussée qu'elle en devient enfermante et addictogène* », analyse Grégoire Borst.

Les plateformes numériques n'auraient donc pas leur pareil pour exploiter nos failles psychologiques. Mais d'où leur vient cette connaissance des arcanes de notre cerveau ? Pour Karl Pineau, enseignant-chercheur en sciences de l'information et de la communication, spécialiste du design numérique, tout commence dans les années 1990, au moment où se démocratise l'usage d'Internet : « *On assiste conjointement à l'apparition des premières entreprises numériques fondées sur une économie de l'attention ; à l'invention par le chercheur américain Brian Fogg de la "captologie", une science dédiée à l'influence des technologies sur nos comportements et*

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

opinions ; et à l'essor dans le domaine du design du concept "d'expérience utilisateur" (UX) sous l'impulsion du psychologue cognitiviste américain Don Norman. » À l'origine, leurs intentions respectives n'ont rien de scandaleux : garantir la gratuité des contenus en échange de publicités, utiliser la technologie pour inciter les gens à arrêter de fumer ou faire du sport, ou encore faciliter l'utilisation des outils numériques.

Pour ce faire, ils développent des méthodes d'expérimentation en temps réel d'une efficacité redoutable, tels que les tests A/B, qui consistent à présenter aléatoirement et à l'insu des utilisateurs deux versions différentes d'une interface pour évaluer laquelle sera la plus ergonomique. La dérive s'installe alors insidieusement, retrace Karl Pineau : « *Alors que les designers se percevaient comme les défenseurs des utilisateurs, il faudra attendre les années 2010 pour qu'ils comprennent que leur travail servait en premier lieu les intérêts économiques des géants du numérique, les GAFAM.* » Une série de scandales accélérera la prise de conscience sociale, telle l'alerte lancée en 2016 par Tristan Harris, un ancien de chez Google, qui dénonçait la volonté des GAFAM de « *hijacker* » (pirater) nos esprits afin de nous faire passer le plus temps possible sur leurs interfaces.

PERTE DE CONTRÔLE

Si la capacité des activités numériques à nous captiver et la volonté de leurs concepteurs à l'encourager ne font aucun doute, peut-on aller jusqu'à parler d'une addiction ou d'une pathologie ? Si oui, elle n'a en tout cas rien d'une épidémie, affirme Grégoire Borst. « *On estime entre 2 et 5 % la part des individus qui ont un usage problématique du numérique.* » Même pour eux, difficile de parler d'addiction aux écrans, le concept étant très loin de faire consensus dans la communauté scientifique.

La première objection est que le phénomène ne serait pas comparable à une addiction classique, où une substance – nicotine, alcool, etc. – intrinsèquement nocive perturbe l'équilibre chimique de notre corps. Dans son ouvrage, *Dans le cerveau du gamer* (Dunod, 2020), Celia Hodent, docteure en psychologie et spécialiste de l'UX, rappelle par exemple que les doses de dopamine sécrétées lors d'activités numériques restent du même ordre que celles que provoquent des activités banales, comme un bon repas ou une relation sexuelle ordinaire. L'addiction aux écrans pourrait donc tout au plus n'être qu'un trouble com-

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

portemental, comme l'addiction au sport. Cela reviendrait toutefois à regrouper sous une même bannière l'ensemble des activités numériques – recherche d'informations, jeux en ligne, visionnage de vidéos, réseaux sociaux – en dépit de leur nature extrêmement différente. Pour cette raison, seul est pour l'heure reconnu dans la *Classification internationale des maladies* (*CIM-11*) de l'Organisation mondiale de la santé le « *gaming disorder* » ou trouble du jeu vidéo.

Cette catégorie, qui ne se réduit pas à un usage excessif mais se définit d'abord par une perte de contrôle telle qu'elle induit une perturbation importante et durable – plus de 12 mois – de la vie sociale et professionnelle, n'en reste pas moins critiquée par les praticiens. Dans *Le jeu vidéo expliqué aux parents et aux éducateurs* (FYP, 2023), le psychologue Yann Leroux regrette une stigmatisation des *gamers* passionnés, qui se retrouvent à tort étiquetés « addict » aux yeux du grand public.

De son côté, la psychologue Vanessa Lalo, spécialiste des usages numériques, dénonce un manque de spécificité du diagnostic. « *Je n'ai jamais rencontré de patients correspondants aux critères du* gaming disorder*, ne souffrant pas parallèlement d'autres psychopathologies – troubles anxieux, dépression, troubles bipolaires ou schizophrénie.* » Pour elle, la surconsommation numérique ne serait trop souvent que la pointe visible de l'iceberg : « *Pour un parent, il est beaucoup plus facile d'incriminer les écrans que d'admettre que son ado fait une dépression ou qu'on a du mal à lui poser un cadre éducatif.* » Car rien ne prouve non plus que les critères diagnostiques établis pour les adultes soient bien adaptés aux plus jeunes. « *Être un peu excessif et en repli sur soi-même reste le propre de l'adolescence. Ce n'est pas inquiétant du moment que cela reste transitoire* », ajoute Vanessa Lalo.

Si les jeunes ont du mal à réguler leurs usages, c'est aussi parce qu'ils sont particulièrement sensibles aux techniques de persuasion des plateformes numériques. Mieux les en protéger est un des principaux objectifs des recommandations de la Commission écran, rappelle Grégoire Borst, qui pointe notamment du doigt les jeux gratuits (*free-to-play*) incluant des mécaniques *gacha* (distributeur de jouets) ou les *loot boxes* (coffres de butin), où les joueurs sont incités à dépenser l'argent virtuel du jeu pour recevoir de manière aléatoire un objet ou un personnage. « *Il ne s'agit ni plus ni moins que de jeux d'argent déguisés, dont on connaît le caractère addictogène et qui sont légalement interdits aux mineurs.* » Un point de vue que partage Celia Hodent, qui a participé jusqu'en 2017 au développement du jeu *Fortnite* et a récemment fondé l'initiative « Ethical games ». « *Il est normal qu'un jeu vidéo soit conçu pour être engageant – qui aimerait jouer à un jeu ennuyeux ? –, mais cela ne doit pas se faire au détriment des utilisateurs. Inciter à des microachats dans le jeu, pénaliser la progression des joueurs qui ne connectent pas quotidiennement, ou jouer sur la FOMO en introduisant certains jours seulement des récompenses sont autant de pratiques contraires à l'éthique.* »

> LES CONTENUS NUMÉRIQUES CAPTERAIENT IMMÉDIATEMENT L'ATTENTION DE NOS CERVEAUX PRÉHISTORIQUES, RÉACTIFS AU MOINDRE *STIMULUS*. »

De plus en plus dénoncées par les médias, ces mécaniques trompeuses ou « *dark patterns* » sont aussi depuis plusieurs années dans le viseur des pouvoirs publics. Depuis février 2024, le Digital Service Act, règlement européen sur les services numériques, les a officiellement interdites. Une initiative louable, mais qui pourrait ne rester qu'un vœu pieux, avertit Karl Pineau, qui a cofondé l'association Designers éthiques. « *Il est extrêmement difficile d'évaluer le degré de persuasion des éléments de design numérique. Selon son contenu, une notification peut être simplement informative ou incitative. De même, une case précochée sur un formulaire peut tantôt faciliter une déclaration d'impôts, tantôt forcer le consentement de l'utilisateur.* » Le chercheur n'en salue pas moins l'avancée qui « *a le mérite de ne plus réduire la manipulation des utilisateurs à un simple enjeu de santé pour envisager aussi la question sous l'angle politique des droits du consommateur et des enjeux démocratiques* ». De quoi renouer avec l'utopie humaniste et émancipatrice des pionniers d'Internet ?

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

BOUTIQUE EN LIGNE

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

N° 371 : parution 29/08/2024

N° 372 : parution 26/09/2024

N° 373 : parution 24/10/2024

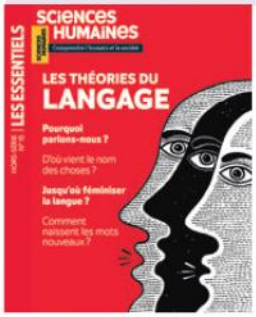
LES GRANDS DOSSIERS

GDSH74 : parution 07/03/2024

GDSH75 : parution 07/06/2024

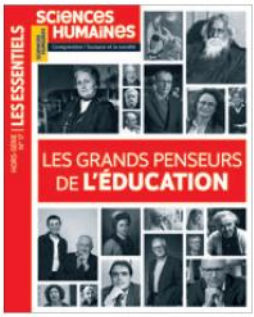
GDSH76 : parution 11/09/2024

LES ESSENTIELS



ESS15 : parution Octobre 2023

ESS16 : parution 17/04/2024



ESS17 : parution 17/10/2024

HORS-SÉRIE

HS30 : parution 24/07/2024

RETROUVEZ
TOUTES NOS PUBLICATIONS
SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI :
HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/

GAGNEZ
DU TEMPS,
SCANNEZ
CE QRCODE

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

POUR PROLONGER LA LECTURE

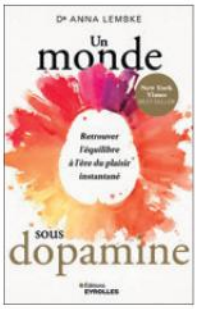
Pour une première approche

- Dans *Docteur : addict ou pas ?* (HarperCollins, 2024) et *25 idées reçues sur les addictions* (Le Cavalier Bleu, 2017), le psychiatre Laurent Karila propose un tour d'horizon des différentes formes d'addictions, des diagnostics et des solutions pour en sortir, dans un style accessible et vivant. Laurent Karila anime également le podcast *Addiktion* sur Internet.

Plus exigeant

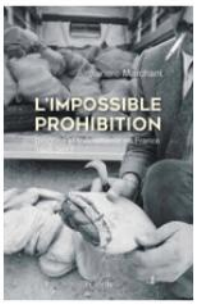
- Professeure de psychopathologie à l'université Paris Cité, Isabelle Varescon a dirigé un ouvrage collectif de référence sur *Les Addictions comportementales. Aspects cliniques, psychopathologiques et sociétaux* (Mardaga, 2022). Conçu pour les étudiants et les professionnels, cet ouvrage peut offrir un panorama exhaustif et actualisé aux lecteurs et lectrices avertis.

Pour débattre



- La dopamine est-elle la mère de toutes les dépendances ? Dans *Un monde sous dopamine* (Eyrolles, 2024), la psychiatre Anna Lembke allie neurosciences et observations cliniques pour explorer le rôle de cette hormone dans toutes les formes d'addiction. Parfois critiqué comme réductionniste, l'ouvrage a le mérite de proposer un diagnostic global et des pistes pour rééquilibrer nos vies.

Notre coup de cœur



- *L'Impossible Prohibition. Drogues et toxicomanie en France (1945-2017)*, d'Alexandre Marchant (Perrin, 2018). Proposant une analyse approfondie de l'histoire des drogues et de la toxicomanie en France, cet essai explore les échecs du régime prohibitionniste tout en analysant les enjeux de santé publique. Il interroge notamment l'ambivalence des législations françaises, où les usagers de drogues sont appréhendés à la fois comme malades et comme délinquants.

Si vous préférez les podcasts

- « Alcool, nous avons un problème » (*Vivons heureux avant la fin du monde*, Arte Radio) : une série belle, sensible et bien documentée, abordant la question de la consommation d'alcool à partir de témoignages de personnes concernées. Pour compléter avec une approche plus scientifique, on vous conseille également « La France a-t-elle un problème avec l'alcool ? », sur la chaîne YouTube de *La Tronche en Biais*. Enfin on vous recommande « L'usage des drogues » (*La Série documentaire*, France Culture) : ces quatre épisodes explorent plus généralement la question de l'addiction, du trafic et de la consommation de drogues, mais aussi les bénéfices thérapeutiques de certaines substances.

Des reportages

- « Tous accros, nos addictions » : c'est le titre d'une série de huit petits films documentaires de France Télévision *La France en vrai*, consacrés aux causes, mécanismes et conséquences de la dépendance. Certains suivent des patients en cure de désintoxication quand d'autres prennent davantage de recul historique ou mettent le focus sur une pathologie en particulier.

Des témoignages

- Dans *Addict sur ordonnance* (Leduc, 2024), l'influenceuse Diane Wattrelos raconte comment elle est devenue dépendante à un antidouleur, et pourquoi il faut lever le tabou des addictions aux médicaments. À lire en complément de ses messages de sensibilisation sur Instagram : @les_maux_en_couleurs. Dans un tout autre registre, sur Arte Radio, la série *Crackopolis* raconte en quinze épisodes le quotidien de Charles, 30 ans et fumeur de crack à Paris. Une immersion rare et captivante sur le marché de la drogue.

Nos collaborateurs ont publié

- Professeur de marketing à l'ESCP Business School, Benoît Heilbrunn explore les différentes facettes de la société de consommation – histoire, développement, soubassements économiques ou encore philosophiques… – et ses liens avec les addictions. Il a notamment publié deux essais pour tout public : *Ce que nous cache le mythe du pouvoir d'achat* (L'Aube, 2024) et *Peut-on consommer autrement ?* (Sciences Humaines Éditions, 2023).

Des sites institutionnels

- Études au long cours, état des lieux chiffré… L'Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT) et l'Inserm proposent de nombreuses ressources en libre accès. L'OFDT se concentre sur les données et tendances des usages de drogues, tandis que l'Inserm se penche davantage sur les aspects scientifiques et médicaux.

Des ressources associatives

- La Fédération Addiction, réseau d'associations et de professionnels de l'addictologie, propose de nombreuses sources documentaires, mais aussi des informations pratiques et des contacts pour les personnes concernées. On vous recommande également le site de l'association Addictions France et notamment leur colloque « Quand l'addiction touche les proches » (en libre accès sur YouTube).

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

© STEFANO BIANCHETTI/BRIDGEMAN IMAGES

De l'expérience en usine jusqu'à son engagement à Londres avec la France libre, la philosophe n'a cessé de confronter sa pensée aux malheurs du siècle.

LÉO FABIUS

RÉFÉRENCE

SIMONE WEIL, la révolte face à l'injustice du monde

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

©ARC/GETTYIMAGES

Guerre civile d'Espagne : en 1936, Simone Weil y a rejoint les combattants anarchistes de la colonne Durruti.

En juin 2024, les élèves de terminale ont pu composer sur un texte de Simone Weil pour l'épreuve de philo du baccalauréat. De nombreux candidats ont confondu ce nom avec celui de Simone Veil, la femme d'État. Preuve que Simone Weil, la philosophe, reste encore à découvrir. D'ailleurs, est-elle seulement « philosophe » celle qui, jusqu'en 2020, a résisté à son intégration officielle au programme de l'Éducation nationale ? Agrégée de philosophie et militante de l'éducation populaire, anarchiste qui place le travail au « *centre spirituel* » de la vie sociale, révolutionnaire et critique des partis de la révolution, pacifiste qui brûle de rejoindre le front, anticolonialiste qui fait de l'enracinement le plus important des besoins de l'âme, juive agnostique et mystique chrétienne en dehors de l'Église… Les vies multiples de Simone Weil embarrassent ceux qui voudraient la ranger dans une case. Ce sont pourtant ces tensions qui rendent son œuvre féconde. Jusqu'à sa mort précoce à 34 ans aux côtés de la France libre, elle n'a cessé de se révolter et de confronter sa pensée aux malheurs du siècle. L'extrême exigence de cette « *martienne* » – surnom donné par son professeur, le philosophe Émile Chartier dit Alain – suscite aujourd'hui une admiration mêlée de crainte, et force le respect.

VOCATION D'UNE PHILOSOPHE

Née en 1909 à Paris, Simone grandit aux côtés de son frère aîné André, futur grand mathématicien, et bénéficie d'un environnement aisé. Leurs

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 11:06:17 AM

BIOGRAPHIE

UNE MYSTIQUE EN PRISE AVEC LE SIÈCLE

parents surveillent de près leur éducation. Issus de la bourgeoisie juive libérale, les Weil n'observent aucune pratique religieuse. « *J'ai été élevée par mes parents et mon frère dans un agnosticisme complet* », se souvient Simone Weil, dans une lettre au père Perrin, publiée dans *L'Attente de Dieu* (1re éd. posthume, 1950) qui a valeur d'autobiographie spirituelle. En dépit d'importants problèmes de santé qui la frappent durant ses premières années, elle vit une enfance heureuse, imprégnée de culture et protégée du malheur. Quelques anecdotes peuvent éclairer ses engagements d'après. Au début de la Première Guerre mondiale, la petite fille de 6 ans refuse de manger du sucre tant que les soldats du front en sont privés. Dès son enfance, confirme l'essayiste Christiane Rancé dans sa préface à *L'Attente de Dieu*, Simone Weil « *manifeste une empathie totale pour tous ceux qui souffrent et luttent autour d'elle, et une détestation affirmée pour les fanfreluches et les apparences* ». Elle développe ainsi, subjectivement, cette « attention » qu'elle pense au fondement de toute vertu, à savoir la disponibilité de l'esprit qui sait accueillir le malheur du monde et, ainsi, en prendre sa part.

> « LES VIES MULTIPLES DE SIMONE WEIL EMBARRASSENT CEUX QUI VOUDRAIENT LA RANGER DANS UNE CASE. »

À l'adolescence, elle observe « *les dons extraordinaires* » de son frère en mathématiques, en comparaison desquels elle juge médiocres ses propres capacités. Ce jugement la jette dans une crise décisive qu'elle confie au père Perrin : « *Je suis tombée dans un de ces désespoirs sans fond (...), et j'ai sérieusement pensé à mourir, à cause de la médiocrité de mes facultés naturelles.* » Mais elle s'en sort par une conviction ferme, qui ordonnera toute son existence : la certitude que n'importe qui peut pénétrer « *ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre* ». La vérité est donc affaire de désir plutôt que de don. Et puisque « *désirer la vérité, c'est désirer un contact direct avec la réalité* », comme elle l'écrira dans *L'Enracinement* en 1943 (publié en 1949), sa vocation naissante de philosophe ne pourra se déployer sans cet effort constant de se frotter à tous les aspects – malheureux, injustes, indignes et laids – qui font la réalité humaine.

RÉVOLUTIONNAIRE SANS PARTI

Durant ses années d'études, Simone Weil impressionne tant par sa puissance philosophique que par sa force morale face à l'injustice du monde. Alors qu'une famine dévaste la Chine des années 1920, elle ne cherche pas à retenir ses larmes. La future philosophe Simone de Beauvoir, qui prépare en même temps son entrée à l'ENS, témoignera de son admiration dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958) : « *J'enviais un cœur capable de battre à travers l'univers entier.* » En 1930, Simone Weil est profondément affectée par la lecture d'une série d'articles sur la mutinerie de Yên Bái (Vietnam). Cela forge sa conscience anticoloniale au point de modifier ses travaux ultérieurs *(lire p. 72)*.

Simone Weil naît le 3 février 1909 à Paris dans une famille bourgeoise et cultivée, d'origine juive mais sans pratique religieuse. À côté de son frère André, génie des mathématiques dont elle loue les « *dons extraordinaires* », elle grandit en proie aux doutes sur ses propres capacités. Mais la découverte de la philosophie à l'adolescence, qui se poursuit avec les cours d'Alain (Émile Chartier) au lycée Henri-IV et son entrée à l'ENS, l'assure de sa vocation. En 1931, elle est reçue à l'agrégation.

Sa vie brève et incandescente ne sera pourtant pas celle d'une femme rangée. La philosophe brûle trop de passion pour la vérité, tiraillée entre son souci politique et ses aspirations mystiques. En prise avec son siècle, elle est sur tous les fronts : elle dénonce l'aliénation des travailleurs (qu'elle expérimentera elle-même en usine en 1935), s'engage en 1936 avec les anarchistes espagnols contre les franquistes, prend fait et cause pour les peuples colonisés, rejoint la France libre à Londres... En prise avec Dieu, qu'elle dit avoir rencontré « *de personne à personne* », elle se retire du monde pour méditer les formes de l'amour divin et du malheur.

Son œuvre, largement posthume, se confond avec sa vie : celle d'une femme difficile, révoltée, assoiffée de justice et d'amour, qui exige que la pensée se confronte au réel. En 1943, à 34 ans, atteinte de tuberculose et après des mois d'épuisement, elle meurt d'une défaillance cardiaque. ● L.F.

Mais parce qu'il impressionne, ce cœur trop épris de justice fait aussi peur. Après avoir intégré l'ENS en 1928, Simone Weil est reçue à l'agrégation en 1931. Le directeur adjoint de l'École, Célestin Bouglé, persuadé de son échec au concours, aurait ironisé à son sujet : « *La vierge rouge, on la laissera en paix préparer des bombes pour le grand soir.* » Et d'ajouter après son succès : « *On la mettra le plus loin*

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

DÉBAT

SIMONE WEIL, DÉCOLONIALE ?

possible de façon à ne plus entendre parler d'elle. » ❶ À 22 ans, Simone Weil est nommée professeure au lycée de jeunes filles du Puy-en-Velay.

C'est à partir de cette période que son activité théorique commence véritablement. Son esprit de révolte la porte du côté des courants révolutionnaire et anarcho-syndicaliste. D'un côté, elle en partage les actions jusqu'à faire l'objet d'une surveillance policière et être convoquée par l'inspection académique – on lui reproche d'aller au café avec un groupe de chômeurs et de payer leur consommation. De l'autre, elle met au service de ces combats ses qualités intellectuelles rédigeant ici des comptes-rendus de réunions syndicales, donnant là des articles à la presse militante et des cours d'éducation populaire à la Bourse du travail de Saint-Étienne. La presse locale, peu informée des tensions qui travaillent le mouvement révolutionnaire, la qualifie de « *moscoutaire militante* ».

Pourtant, sa vie durant, Simone Weil n'aura de cesse de faire la critique de l'État et des partis, notamment du Parti communiste. À la fin de sa vie, en 1942, elle rédige une *Note sur la suppression générale des partis politiques* (publiée en 1950), à propos desquels elle écrit : « *Si on confiait au diable l'organisation de la vie publique, il ne pourrait rien imaginer de plus ingénieux.* » Mais dès 1933, dans l'article « Réflexions sur la guerre », elle affirmait déjà : « *Tant que nous n'apercevrons pas comment il est possible d'éviter, dans l'acte même de produire ou de combattre, cette emprise des appareils sur les masses, toute tentative révolutionnaire aura quelque chose de désespéré.* » En d'autres termes, pour Simone Weil, la révolution passe moins par un programme à réaliser au moyen d'un appareil qui modèle des masses que par une forme de combat à expérimenter. Et il faut que, dans cette forme, s'éprouvent *hic et nunc* des possibilités de vivre en dehors de celles imposées par l'emprise d'un appareil (État ou parti). Sans cela, la révolution est contre-révolutionnaire, car elle est condamnée à reproduire le même écrasement de ceux d'en bas sous la pression des besoins de l'appareil. Pour Simone Weil, en effet, peu importent « *les noms dont il peut se parer – fascisme, démocratie ou dictature du prolétariat – l'ennemi capital reste l'appareil administratif, policier et militaire* ».

CRITIQUE DE LA FORCE

Par sa critique anarchiste des formes traditionnelles de la politique, Simone Weil pointe une contradiction majeure de tout mouvement révolutionnaire : puisqu'il s'agit de s'opposer à l'État et à sa force, comment le mouvement révolutionnaire ne se constituerait-il pas à son tour en force concurrente capable de s'imposer ? Or s'il se constitue à son tour en force, comment n'aurait-il pas déjà dégénéré en force d'oppression similaire à l'État ? Pour sortir de cette contradiction, il faut envisager les possibilités de l'action révolutionnaire autrement que comme l'effet d'une énième force au sein d'un pur champ de forces.

> SIMONE WEIL N'AURA DE CESSE DE FAIRE LA CRITIQUE DE L'ÉTAT ET DES PARTIS, NOTAMMENT DU PARTI COMMUNISTE. »

Au contraire, pour Simone Weil, tout l'art révolutionnaire devrait consister en une opération de suspension de la force, seule à même de destituer les pouvoirs politiques de leurs effets de mort. Car « *la force, c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose* (…) *au sens le plus littéral, car elle en fait un cadavre* », justifie-t-elle dans *L'Iliade ou le poème de la force* (1940). Mais comment envisager concrètement cette suspension de la force qui

On appelle aujourd'hui « pensée décoloniale » la pensée qui considère le fait colonial comme un paradigme déterminant pour comprendre les développements de la modernité occidentale. Au sein de la philosophie européenne de la première moitié du 20e siècle, Simone Weil se singularise quant à elle par ses positions anticoloniales. Pourrait-elle être considérée comme une auteure décoloniale avant l'heure ?

En 1938, elle écrit : « *Je n'oublierai jamais le moment où, pour la première fois, j'ai senti et compris la tragédie de la colonisation.* » (« Qui est coupable de menées antifrançaises ? ») En cause, la révolte de Yên Bái au Vietnam en février 1930. Des soldats indigènes, enrôlés dans l'armée coloniale, répondent à l'appel du Parti national du Viêtnam et se soulèvent contre l'occupant. Les leaders sont guillotinés tandis que, pendant plusieurs mois, ceux soupçonnés d'appartenir au mouvement font l'objet d'une répression sanglante par la France. Ces événements, racontés par Louis Roubaud dans *Le Petit Parisien*, marquent Simone Weil : « *Depuis ce jour*, écrit-elle, *j'ai honte de mon pays.* »

Sa conscience anticoloniale s'affirme alors jusqu'à rejaillir sur sa compréhension de la situation européenne. Dans un article sur « La question coloniale dans ses rapports avec le destin du peuple français »

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

(publication posthume, 1943), elle soutient que « *l'hitlérisme consiste dans l'application par l'Allemagne au continent européen, et plus généralement aux pays de race blanche, des méthodes de la conquête et de la domination coloniales* ». C'est par ce point, qui trouve un écho étonnant dans le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire (1950), qu'elle peut être rapprochée de la pensée décoloniale. Car il s'agit bien de se décentrer du roman national pour considérer le fait colonial comme un paradigme qui travaille en profondeur les sociétés européennes. De même dans *L'Enracinement* (1943), Simone Weil jettera une lumière nouvelle sur ce qu'elle appelle le « *déracinement ouvrier* » et le « *déracinement paysan* » en France, envisagés par analogie au déracinement matériel et spirituel imposé aux colonisés. ● L.F.

rendrait autrement possible la vie collective ?

En 1934-1935, Simone Weil quitte l'enseignement pour travailler en usine. Certes, c'est d'abord une expérience d'aliénation qu'elle vivra, où des forces étrangères s'imposent aux siennes pour les réduire en miettes *(lire p. 74)*. Mais elle en tirera aussi, paradoxalement, un savoir positif de ce que pourrait être un lieu de travail. La grève et l'occupation sont justement des moyens de suspendre les effets de la force en milieu ouvrier, parce qu'elles sont des occasions de « *joie pure* » et de repossession du lieu. En 1936, elle encourage et rejoint plusieurs occupations. « *Comme on se sent entre camarades dans ces ateliers où, quand j'y travaillais, chacun se sentait tellement seul sur sa machine !* » s'enthousiasme-t-elle dans « La vie et la grève des ouvrières métallos » (1936). La force est annulée quand la

> « TANT QU'ON NE S'EST PAS MIS DU CÔTÉ DES OPPRIMÉS POUR SENTIR AVEC EUX, ON NE PEUT PAS SE RENDRE COMPTE. »

grève libère les corps et les âmes. « *On cesse enfin d'avoir besoin de lutter à tout instant, pour conserver sa dignité à ses propres yeux, contre une tendance presque invincible à se soumettre corps et âme.* » Bien sûr, Simone Weil ne se fait pas d'illusion, cette grève n'est qu'un intermède. Mais elle dit bien sa position sur la question de l'action révolutionnaire : seuls des moyens d'action qui sont par eux-mêmes libérateurs peuvent contribuer à une libération. Mieux, si ces moyens sont libérateurs, c'est qu'ils portent le savoir d'une expérience : une vie libérée de la force existe. Aussi, développent-ils *ipso facto* chez ceux qui les pratiquent une conscience inaltérable de leur dignité retrouvée.

Par cette compréhension morale de la condition ouvrière et de ses luttes, on voit que Simone Weil est moins une « intellectuelle engagée » en vertu de l'autorité d'un savoir, qu'une femme déterminée à « incarner », au sens quasi religieux, les causes qu'elle jugeait justes : « *Tant qu'on ne s'est pas mis du côté des opprimés pour sentir avec eux, on ne peut pas se rendre compte* », enseignait-elle à ses élèves (*Leçons de philosophie*, Roanne 1933-1934). Et s'il est toujours juste de se révolter quand la dignité est bafouée, ce n'est pas en raison d'une philosophie de l'histoire qui investit la classe ouvrière d'une « *mission historique* », mais en raison d'une éthique minimale du malheur : « *Comme les esclaves, comme les serfs,* (les ouvriers) *sont malheureux, injustement malheureux ; il est bon qu'ils se défendent, il serait beau qu'ils se libèrent ; il n'y a rien à en dire de plus* », résume-t-elle dans l'article « Sur les contradictions du marxisme » (1934).

PARADOXES DU MALHEUR

Depuis Aristote, les philosophes se sont souvent demandé ce qu'était le bonheur et si une politique pouvait nous y mener. Avec Simone Weil, l'épreuve de la réalité humaine impose de poser le problème dans l'autre sens : comment penser une politique à partir du malheur ? C'est autour du « malheur » que se nouent ses préoccupations politiques et religieuses.

Le malheur, précise-t-elle dans *L'Amour de Dieu et le malheur* (1942), n'est ni la douleur ni la souffrance, mais ce qui « *s'empare de l'âme* » pour lui imprimer « *la marque de l'esclavage* ». Toute pensée du malheur, *a fortiori* toute pensée d'une politique du malheur, est ainsi prise dans une tension : d'un côté, elle sait que « *le malheur est par lui-même inarticulé* » ; de l'autre, elle porte toute son attention sur « *les malheureux* (qui) *supplient silencieusement qu'on leur fournisse des mots pour s'exprimer* ». Dès lors, la tâche de la pensée est cet effort impossible, peut-être héroïque chez Simone Weil, de parler pour le malheureux qui « *se débat sur le sol comme un ver à moitié écrasé* ». Parler « *pour* » ne signifie pas ici parler « *à la place de* », mais « *à l'attention de* » ce ver à demi écrasé. Le ver est muet. On ne le fera pas parler. Mais il peut nous entendre. Et nous,

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

EXPÉRIENCE

DANS L'ENFER DE L'USINE

l'écouter. Il murmure encore, contre toute raison, son attente invincible qu'on lui fasse du bien. C'est là notre part incertaine d'éternité, ce qui est sacré en l'humain et devrait fonder toute politique *(lire p. 75)*. Car, paradoxalement, le malheur révèle l'humanité inaltérable, plus vaste que la personne, dans l'épreuve de l'inhumanité.

L'attention extrême portée par Simone Weil aux malheurs du monde est sans doute inséparable de son expérience personnelle. Mais il ne faut pas confondre cette attention avec la volonté, si arrogante et si banale, de sauver le monde de ses malheurs. « *Je ne parle pas d'aider les hommes*, écrit-elle au père Perrin, *je désire les connaître afin de les aimer tels qu'ils sont* (…) *en disparaissant parmi eux.* » L'attention se confond ainsi avec l'amour, qui n'est rien d'autre qu'une manière d'épouser le malheur tel qu'il se présente. C'est finalement la vérité profonde de son expérience en usine, à propos de laquelle elle confie : « *Le malheur des autres est entré dans ma chair et dans mon âme.* »

Tout l'enjeu de sa vie et de son œuvre peut alors se résumer par ce problème : comment ne pas être indigne de ce malheur ? C'est en prise directe avec cela qu'elle raconte sa première expérience mystique de Dieu. En septembre 1935, épuisée par le travail, elle part au Portugal. Au bord de la mer, elle observe des femmes de pêcheurs qui passent en procession quand lui parviennent « *des cantiques certainement très anciens, d'une tristesse déchirante* ». Plus tard, frappée d'intenses migraines, c'est en récitant le poème *Love* de George Herbert qu'elle dit avoir senti la présence du Christ « *plus réelle que celle d'un être humain* ». À chacune de ces expériences, elle découvre « *la possibilité d'aimer l'amour divin à travers le malheur* ». Il y a donc une dialectique de l'amour divin chez Simone Weil, comme elle l'expose dans *La Pesanteur et la Grâce* (posth. 1947) : d'un côté, cette forme d'amour absolu suppose d'épouser tout entier le malheur qui nous frappe ; de l'autre, c'est le « *pain surnaturel* » de Dieu qui octroie « *la force de contempler le malheur* », seule manière de ne pas céder aux forces morbides. C'est précisément ce que Simone Weil appelle la « grâce », ce par quoi l'amour est capable de vaincre envers et contre tout – tout contre, il faudrait dire.

ÉTERNELLE CONTEMPORAINE

Avec une passion dévorante, Simone Weil s'est consacrée à l'exigence de penser ce qui, dans le malheur du monde qui frappe les humains, résiste à la pensée et lui fait violence. Son originalité tient dans cet effort tendu, constant, de se confronter à la négativité irréductible de l'expérience, qu'elle prenne la forme du malheur ou de l'injustice. Il ne s'agit pas pour elle de dépasser par la pensée cette négativité, ni de la convertir magiquement en force contraire par la foi. Il s'agit au contraire de séjourner dans le négatif, jusqu'à y puiser la capacité de l'aimer et, ainsi, parvenir à suspendre sa force. C'est par là que Simone Weil demeure intempestive, éternellement contemporaine, elle qui nous lègue ce problème insoluble : comment être digne du malheur et de l'indignité qui nous sont faits ? ●

Comment penser la condition ouvrière si on n'en a pas fait l'expérience concrète ? Forte de cette conviction, Simone Weil décide de se faire embaucher à l'usine. Alors qu'elle est professeure de philosophie au lycée de Roanne en 1934, elle obtient un « congé pour études personnelles ». En fait, l'objet véritable de ces études, c'est le travail ouvrier. Le 4 décembre, elle entre chez Alsthom comme ouvrière sur presses jusqu'en avril 1935, puis à l'atelier de vernissage chez Carnaud et Forges en mai, enfin chez Renault comme fraiseuse pendant l'été. Dans une lettre d'octobre 1935 à son amie Albertine Thévenon, elle confiera : « *J'en suis sortie bien différente – physiquement épuisée mais moralement endurcie.* »

Durant cette période où se succèdent les mises à pied, les maladies et les renvois, elle tient un *Journal d'usine*, édité à titre posthume. Elle y décrit dans le détail ses journées de travail, l'angoisse permanente du rendement, l'organisation et la vie ouvrières. La philosophe n'a plus que des « *lambeaux d'idées* ». Avec précision, elle témoigne de l'aliénation du travailleur qui, pour souffrir moins, est forcé de ne plus penser : « *L'épuisement* (…) *rend presque invincible pour moi la tentation la plus forte que comporte cette vie : celle de ne plus penser, seul et unique moyen de ne pas en souffrir.* » Cette mécanique broie tout ce qui pourrait s'y opposer : « *La révolte est impossible, sauf par éclairs* (…), *le sentiment de la dignité personnelle est brisé.* » ● L.F.

❶ Jacques Cabaud, *L'Expérience vécue de Simone Weil*, Plon, 1957.

À LIRE DE SIMONE WEIL

- *Œuvres*, Gallimard, coll. « Quarto », 1999.
- *L'Attente de Dieu* (1950), nouv. éd. Albin Michel, 2016.
- *La Personne et le Sacré*, Payot, 2017.
- *La Pesanteur et la Grâce* (1947), rééd. Pocket, 1980.

SUR SIMONE WEIL

- *La Vie de Simone Weil*, Simone Pétrement, Fayard, 1973.
- Dossier « Simone Weil, notre contemporaine », *Esprit*, 2012/8.
- Dossier « Simone Weil ou la résistance de la pensée », *Tumultes*, n° 46, 2016/1.

À ÉCOUTER

- *Avoir raison avec… Simone Weil*, série d'émissions présentée par Aïda N'Diaye, podcast disponible sur le site de France Culture.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

© KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-KEYSTONE VIA GETTY IMAGES

Pour Simone Weil, la grève et l'occupation sont des occasions de « joie pure » et de repossession d'un lieu, l'usine (ici la chocolaterie Meunier à Noisiel en 1936).

EXTRAIT

La Personne et le Sacré

Dans cet essai rédigé à Londres durant les mois qui précèdent sa mort en 1943, Simone Weil propose une critique du concept de « personne ». Ce qui est sacré et doit fonder toute société, ce n'est pas la personne et les droits subjectifs censés lui revenir, mais ce qui en l'humain est impersonnel : l'attente universelle, injustifiée, qu'on lui fasse du bien, *a fortiori*, l'incompréhension spontanée, innocente, du mal qu'on lui fait.

« Il y a dans chaque homme quelque chose de sacré. Mais ce n'est pas sa personne. Ce n'est pas non plus la personne humaine. C'est lui, cet homme, tout simplement.

Voilà un passant dans la rue qui a de longs bras, des yeux bleus, un esprit où passent des pensées que j'ignore, mais qui peut-être sont médiocres.

Ce n'est ni sa personne ni la personne humaine en lui qui m'est sacrée. C'est lui. Lui tout entier. Les bras, les yeux, les pensées, tout. Je ne porterais atteinte à rien de tout cela sans des scrupules infinis.

Si la personne humaine était en lui ce qu'il y a de sacré pour moi, je pourrais facilement lui crever les yeux. Une fois aveugle, il sera une personne humaine exactement autant qu'avant. Je n'aurai pas du tout touché à la personne humaine en lui. Je n'aurai détruit que ses yeux. (...)

Qu'est-ce qui m'empêche au juste de crever les yeux à cet homme, si j'en ai la licence et que cela m'amuse ? (...)

Ce qui retiendrait [ma main], c'est de savoir que si quelqu'un lui crevait les yeux, il aurait l'âme déchirée par la pensée qu'on lui fait du mal.

Il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. C'est cela avant toute chose qui est sacré en tout être humain. » ●

SOURCE

• Simone Weil, *La Personne et le Sacré*, Payot, 2017, p. 26-28.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

1974

Les architectes Richard Rogers et Renzo Piano et l'ingénieur Peter Rice savourent l'avancée des travaux d'un projet hors-norme : le Centre Beaubourg. Pensé et voulu par Georges Pompidou, le musée aura été l'objet d'âpres controverses esthétiques et politiques.

© TONY EVANS/TIMELA PSE LIBRARY LTD/GETTY IMAGES

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...
le Centre Beaubourg est né

La création du Centre Beaubourg à la fin des années 1960 a été l'objet de vives polémiques. Alors que l'historien Michel de Certeau, enthousiaste, le qualifie dix ans après sa mise en place, en 1987, de « *sabbat encyclopédique du voir* », le philosophe et sociologue Jean Baudrillard y dénonce des logiques infernales d'une entreprise de déculturation et de manipulation des masses, condamnées à déambuler dans des tuyaux de verre, des circuits intégrés, qui constituent la réplique esthétique du recyclage des marchandises dérégulées du capitalisme sauvage. Il stigmatise dans ce Centre une raffinerie exterminatrice dans laquelle l'humain se fait hydrocarbure. Quant aux foules invitées à honorer cet ange exterminateur, « *elles s'y ruent. C'est là l'ironie suprême de Beaubourg : les masses s'y ruent non parce qu'elles salivent devant cette culture dont elles seraient frustrées depuis des siècles, mais parce qu'elles ont pour la première fois l'occasion de participer massivement à cet immense travail de deuil d'une culture qu'elles ont au fond toujours détestée* [1] », écrit-il.

Le projet du Centre remonte à 1969. C'est le président Georges Pompidou qui en annonce le lancement et entend en suivre personnellement la réalisation ; ce que sa disparition en 1974 ne lui permettra qu'en partie. Le Centre, baptisé Centre Georges-Pompidou, ne sera achevé et inauguré par Françoise Giroud, alors secrétaire d'État à la Culture, qu'en 1977. L'idée est de bâtir au cœur de Paris un centre consacré à l'art contemporain doté d'une grande bibliothèque publique.

Le Centre Pompidou cristallise toutes les espérances et toutes les ambitions de cette époque, à commencer par une pensée architecturale marquée par l'utopie de la transparence et du verre. On y célèbre les couleurs vives et son aspect raffinerie, tant critiqué, renvoie à la modernité technologique, à « *l'avènement de la vie mécanique* » dont parle le peintre Fernand Léger dès 1923. Le projet porte aussi la trace de l'effervescence sémiologique et de la pensée critique des années 1960.

On y célèbre les couleurs vives et son aspect raffinerie, tant critiqué, renvoie à la modernité technologique.

En adoptant le parti pris de la modernité, d'une mise en scène interdisciplinaire des différentes pratiques culturelles, Beaubourg se veut une réponse à la crise culturelle qui a fracturé le pays en 1968 : il est conçu comme un carrefour, un lieu d'échanges de la création dans tous les domaines. C'est ainsi que Georges Pompidou le définit en 1972 : « *Je voudrais passionnément que Paris possède un centre culturel comme on a cherché à en créer aux États-Unis avec un succès jusqu'ici inégal, qui soit à la fois musée et centre de création, où les arts plastiques voisineraient avec la musique, le cinéma, les livres, la recherche audiovisuelle.* »

En 1983, six ans après l'inauguration de Beaubourg, Michel de Certeau rédige un diagnostic du musée, publié en janvier 1984 : Beaubourg est bel et bien devenu un laboratoire de création et une institution culturelle, conclut-il. De Certeau présente le Centre comme une expérience « *méta-urbaine* » qui incarne l'utopie d'un ensemble capable de surmonter les clivages sociaux et techniques au profit de davantage de transversalité et d'ouverture, capable de réconcilier la culture scientifique, la culture littéraire et artistique. Un constat toujours valable aujourd'hui alors que le Centre ferme cette année pour cinq ans, en vue de sa rénovation. ●

[1] Jean Baudrillard, *L'Effet Beaubourg. Implosion et dissuasion*, Galilée, 1977.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

LE LIVRE DU MOIS

LA PERVERSION NARCISSIQUE, SYMPTÔME D'UNE ÉPOQUE

Tombé du divan du psychanalyste, le terme « pervers narcissique » est aujourd'hui entré dans le langage courant. Le sociologue Marc Joly y voit une réaction au déclin du patriarcat.

Trait de personnalité pathologique, maladie psychiatrique, déviance, masculinité toxique..., la notion de « perversion narcissique » peut s'aborder de différentes manières. Forgée par le psychanalyste Paul-Claude Racamier dans les années 1980, elle caractérise un intérêt excessif pour soi (le narcissisme), une tendance au dénigrement de l'autre, à la négation de ses désirs et sa réduction à l'état d'objet (la perversion).

Le sociologue Marc Joly, chargé de recherches au CNRS, consacre une longue enquête de près de 600 pages, à l'archéologie de ce phénomène : sa conceptualisation, sa circulation médiatique, et son utilisation parmi les victimes de violence conjugales. Le sociologue commence par se rendre au sein d'AJC, une association pour les droits des victimes de violence morale intrafamiliale fondée par la sœur d'une victime. Il fait passer des questionnaires aux usagers de l'association, assiste aux régulations entre professionnels, consulte des dossiers... Au fur et à mesure de son enquête, il se recentre sur les violences subies par les femmes dans le cadre du couple. Si Paul-Claude Racamier s'était appuyé sur son travail en institution auprès de malades schizophrènes pour décrire les mécanismes de la perversion narcissique, Marc Joly étudie ses liens avec « *une transformation sociale plus générale des normes de comportement et des seuils de sensibilité.* »

UN TERME GALVAUDÉ ?

Le vocable « pervers narcissique » est brandi très souvent par les victimes, mais sa généralisation n'est pas toujours bien vue par les thérapeutes. C'est devenu « *un grand fourre-tout* », « *un terme contre-productif* » estiment les psychologues de l'association AJC. En étudiant son utilisation dans les médias, l'auteur constate deux pics. Le premier, autour des années 2008-2011 coïncide avec les procès des tueurs en série Marc Dutroux et Michel Fourniret. Cette période correspond également à la médiatisation de la notion de « harcèlement moral » par la psychiatre Marie-France Hirigoyen. Mais c'est surtout à partir de 2012 qu'explose l'utilisation de la notion de « perversion narcissique ». D'une quarantaine de mentions dans la presse en 2011, elle passe à plus de 800 en 2022. Sans compter les romans, récits autobiographiques, films, documentaires, manuels de développement personnel et les réseaux sociaux qui abritent depuis 2019 un compte Instagram « Balance ton PN » (sous-entendu, ton « pervers narcissique »).

Si cette popularité risque de vider le terme de sa substance, réduit à n'être qu'une insulte parmi d'autres, il présente néanmoins un double intérêt pour le sociologue : une fonction d'amorce et aussi d'alerte. Mettre des mots sur ce qui se passe dans une relation toxique permet de mieux comprendre la violence dans le couple et, en même temps, d'alerter l'entourage et l'opinion publique sur un danger potentiel.

Or, estime Marc Joly, si ces comportements insidieux sont en majorité le fait d'hommes, c'est en raison des

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

• ***La Perversion narcissique. Étude sociologique***
Marc Joly,
CNRS éd., 2024,
592 p., 28 €.

mutations sociétales auxquelles ils n'étaient pas préparés. « *Seule une structure aussi profondément ancrée dans les institutions et dans les corps que la structure patriarcale peut avoir le pouvoir de susciter une véritable pathologie sociale.* » S'appuyant sur l'approche durkheimienne de la folie comme « phénomène social », la perversion narcissique serait en quelque sorte la seule parade de l'homme déchu de ses prérogatives pour continuer à dominer au sein du couple. Si la violence symbolique patriarcale avait pour finalité la sécurisation psychique du dominé et du dominant, la logique de la violence morale conjugale est tout l'inverse : insécuriser l'autre pour asseoir sa domination et trouver sa propre sécurité, explique le sociologue. Stopper net les velléités d'autonomie des femmes, réduire à l'état d'objet celles qui osent penser et agir par leurs propres moyens, c'est ce que Marc Joly nomme « *la rage narcissique maritale* ». Une nouvelle forme de violence de l'homme moderne pour reprendre le contrôle au sein du couple, ou après une séparation, en manipulant les enfants, les juges, les institutions.

Ces conduites plus ou moins frontales (insultes, coups, menaces) ou dissimulées (remarques ironiques, critiques subtiles, mensonges, insinuations, injonctions paradoxales...) sont de l'ordre de la perversion narcissique quand elles deviennent systématiques et quand l'auteur refuse de se remettre en question. Des symptômes pathologiques multiples peuvent leur être associés : la projection (accuser l'autre de ses propres faiblesses), la paranoïa, l'obsession, l'absence d'empathie, la folie des grandeurs... Le spectre des pervers narcissiques est extrêmement large, des psychopathes qu'on retrouve en prison à des personnalités haut placées et parfaitement intégrées. Mais comment parler de pathologie mentale lorsque la personne se montre parfaitement à l'aise en société et ne se plaint pas ? Le sociologue estime qu'il s'agit de comportements « *désajustés* », qui découlent du refus de se soumettre aux relations devenues égalitaires et du regret des privilèges patriarcaux.

ET LES FEMMES PERVERSES NARCISSIQUES ?

Si Marc Joly a choisi de mener son enquête au sein de l'AJC, c'est aussi pour étudier le cas très discuté des femmes harceleuses. Certains psychiatres, comme Marie-France Hirigoyen, estiment qu'il y a autant de femmes perverses narcissiques que d'hommes, mais ce n'est pas ce qu'observe Marc Joly dans son enquête de terrain. La proportion d'hommes faisant appel aux services de l'association AJC ne dépasse pas des 15 %. En revanche, les spécialistes conviennent que la perversion narcissique des hommes est plus destructrice. Dans les dossiers de violences conjugales, 98 % des auteurs sont des hommes. En général, les violences commises par des femmes sont d'ordre psychologique (humiliation verbale, dénigrement, reproches sans fin...), les violences physiques étant peu sévères et passagères. Les hommes qu'interroge le sociologue ne parlent d'ailleurs que très rarement de perverses narcissiques, mais plutôt de « folles ». Pour Marc Joly, d'autres ressorts sont à l'œuvre chez les femmes. Ce sont avant tout des « *attentes relationnelles non satisfaites concernant la vie intime et la vie de famille* » qui les poussent à agir de la sorte et non la recherche d'une soumission de l'autre.

Dans son enquête, le sociologue montre que les hommes arriveraient en général plus facilement à sortir de ces relations toxiques que les femmes, tant la manipulation masculine est puissante. Leurs histoires douloureuses, dont les plaies mettent souvent des années à cicatriser, poussent certaines femmes à la folie, voire à la mort. Pour contenir ces violences, Marc Joly propose d'introduire dans le droit la notion d'« uxoricide moral » (du latin *uxor*, l'épouse), ou forme aggravée de harcèlement moral au sein du couple. Mais juger un pervers narcissique n'est pas une mince affaire. Comme il s'agit d'individus souvent très malins, la plupart repartent en général impunis dans la nature... et à la recherche de leur prochaine victime ! ● MARC OLANO

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM

Histoire

• ***Manus. Une autre histoire de Rome***
Sarah Rey, Albin Michel, 2024, 400 p., 23,90 €.

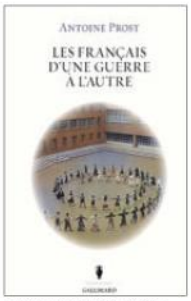
JEUX DE MAINS, JEUX DE ROMAINS

Sarah Rey poursuit son exploration érudite des sensibilités à l'époque romaine. Dans de nombreuses sociétés, écrit-elle, le morcellement du corps use de voies symboliques propres, privilégiant l'épaule, le nez, le sang ou l'ossature. Chez les Romains, c'est la main qui était investie de pouvoirs et de significations. Ce n'est donc pas un hasard si, après avoir échoué à assassiner Porsenna, le roi étrusque qui assiégeait Rome, le jeune Mucius Scaevola choisit de punir sa propre main droite défaillante en la plongeant dans un brasero. Le courage (ou fanatisme ?) de celui qu'on appellera désormais « le Gaucher » épouvanta tellement Porsenna qu'il leva le camp. Mais ce faisant, Mucius se privait de la capacité de prêter serment et d'accomplir des rites. Cet exemple légendaire est le point de départ de l'enquête de Sarah Rey, qui consacre huit chapitres denses à l'étude de la main comme instrument du droit, symbole de piété ou de pouvoir. Elle ne s'en tient pas à la période classique mais cherche des précédents chez les penseurs grecs, et scrute la manière dont les Pères de l'Église vont chercher à concilier philosophie païenne et message biblique, la valorisation du corps se heurtant à son mépris affiché pour la vie terrestre.

Les Romains sont tournés vers l'action : les rites, les discours doivent inventer une scénographie où la main a toute sa part, comme l'enseigne le rhéteur Quintilien. La main droite de Cicéron, clouée à côté de sa tête après son assassinat sur ordre de Marc Antoine, est un symbole fort. « *Il y a de l'esprit dans la main* », écrit Sarah Rey : cet organe a fait l'objet de traités qui vantaient sa perfection et célébraient la supériorité de l'homme sur les animaux. Qu'un enfant naisse avec une main difforme, et c'était le présage de catastrophes ou de la mort prochaine de l'empereur, empereur dont la main avait des pouvoirs de guérison, comme l'expérimenta le premier Vespasien, et vers qui pouvaient s'élever les mains des suppliants ou se glisser celle de l'empoisonneur. L'historienne n'oublie pas les « *mains sans qualités* », celles des hommes du commun, des pauvres et des femmes. On retrouve ces « *mains modestes* » sur les stèles funéraires glorifiant leur travail, tout comme chez les empereurs. Car, « *malgré leur propension à créer des "castes", les Romains des catégories sociales les plus avantagées ont aimé s'imaginer en descendants de paysans attachés à leurs arpents de terre* » : Marc Aurèle aime ainsi jouer au paysan et participer aux vendanges.

Sarah Rey rappelle avec humour les textes de Cicéron et de Sénèque, grands propriétaires terriens qui n'ont jamais tenu une bêche dans leurs mains, vantant les douceurs de la vie campagnarde, tels des Marie-Antoinette se rêvant en bergère, sans aucune idée de la réalité du travail que cela représentait. La main a donc « *tenu un rôle social majeur* », que ce soit comme « *preuve de moralité* » ou signe de malignité. Plus exactement, la main droite, la gauche étant réservée pour les dieux des Enfers ou les mauvais coups. C'est une approche totalement nouvelle de la pensée antique que nous propose Sarah Rey, émaillée d'anecdotes et de récits qui stimulent l'imagination et nous invitent à regarder nos mains avec plus d'attention ! ● ROMAIN PIGEAUD

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 12:06:37 PM



• ***Les Français d'une guerre à l'autre***
Antoine Prost, Gallimard, 2024, 448 p., 24,50€.

UNE HISTOIRE SOCIALE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Poursuivant le programme entamé en 2019 avec *Les Français de la Belle Époque*, Antoine Prost aborde dans ce livre une autre tranche de la vie quotidienne en France entre 1914 et le lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Celle-ci est décrite dans ce qu'elle a de concret et d'ordinaire, et l'historien couvre avec aisance des aspects aussi divers que l'hygiène, l'alimentation, les loisirs, le corps et la religion. L'ouvrage est constitué de seize courts chapitres qui parviennent, tout en étant synthétiques, à donner de la chair à leur objet et à livrer des exemples frappants. Un chapitre rend ainsi de manière saisissante l'état de promiscuité régnant dans les logements populaires de l'époque.

Il ne s'agit pas seulement d'un « entre-deux-guerres », mais d'aller « d'une guerre à l'autre », c'est-à-dire de couvrir les deux conflits. Antoine Prost étend même son tableau jusqu'à 1948, ce qui lui permet d'intégrer la mise en place de la Sécurité sociale, marquant l'aboutissement des luttes contre les inégalités qu'il avait abordées dans le volume précédent. La période décrite apparaît ambivalente, faite de crispations et de transformations. Le travail demeure pénible mais de nouveaux droits sont acquis de haute lutte. La vie chère n'empêche pas une amélioration globale des conditions de vie. L'époque est dominée par une lutte des classes qui inquiète la bourgeoisie, alors même que les classes moyennes s'affirment. Antoine Prost veut ici nous montrer une société en pleine mutation, une de ses thèses étant que plusieurs des changements de l'entre-deux-guerres annoncent les transformations des « trente glorieuses ».

L'ouvrage n'est pas riche que de ses récits vivants mais aussi de ses analyses variées, mobilisant l'économie, la démographie et les représentations collectives, avec toujours le même souci de saisir comment change la vie des citoyens. Ce livre constitue, comme le précédent, une bonne porte d'entrée dans cette histoire sociale qui a fait les grandes heures de l'historiographie française. ● **THIBAULT LE HÉGARAT**

• ***Les Guerres du blé. Une éco-histoire écologique et géopolitique***
Alessandro Stanziani, La Découverte, 2024, 344 p., 22 €.

DU PAIN, DU SANG ET DES LARMES

Les émeutes de la faim des années 2008 à 2011, au Mexique, en Afrique et ailleurs, semblent aberrantes à notre époque de surproduction et de gaspillage massif des denrées. Qu'en 2022, la Russie s'attaque à l'Ukraine pour s'emparer de ses plaines agricoles est une motivation qui semble appartenir au passé. C'est pourtant l'indice, souligne Alessandro Stanziani, que les céréales conservent une place majeure dans les tensions qui émaillent la vie la planète.

Spécialiste d'histoire économique, l'auteur ouvre son récit au 17e siècle, moment charnière où les États modernes et le capitalisme engagent de profondes transformations de l'agriculture et du marché des blés. La dérégulation du 19e siècle marque le début des pratiques spéculatives, lesquelles n'ont fait que s'accroître sans profiter aux paysans ni aux consommateurs. Le 20e siècle entérine cette mutation qui donne aux marchés tout pouvoir sur les champs et sur les ventres. Désormais, « *une mauvaise récolte ne suffit pas à provoquer une famine*, explique l'auteur *; il faut que les marchés s'en mêlent pour que l'impact climatique jette les populations dans un état de pénurie extrême* ».

Cinq pays sont étudiés : France, Royaume-Uni, États-Unis, Russie et Chine. Tous se sont appuyés sur la culture des céréales pour accéder au statut de grandes puissances, et ont dû, pour arriver à leurs fins, conquérir de nouvelles terres et exproprier les populations locales. Les colonisateurs, puis les grands groupes occidentaux ont radicalement transformé l'agriculture des pays du Sud avec des conséquences sociales et environnementales terribles. De plus, si les céréales sont un enjeu de conflit, elles peuvent aussi être maniées comme des moyens de pression. « *La faim comme arme d'extermination est une stratégie qui vient de loin et qui traverse les époques* », comme le montre l'auteur avec les deux guerres mondiales, ainsi que les famines organisées par Staline et Mao Zedong. De cette histoire mondiale des céréales, il ressort que globalisation, capitalisme et destruction de la planète sont indissociables. Vu sous cet angle, le pain laisse un goût amer. ● T.L.H.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

Sinologie

LE SINOCENTRISME EN DÉBAT

Définir la Chine ? Question ouverte qu'heureusement le sous-titre clarifie un peu en renvoyant à son histoire. Selon Zhaoguang Ge, la Chine des Han s'est instituée comme un centre du monde (qui serait carré) sans frontières définies mais néanmoins entouré de peuples barbares (Tibétains, Mongols, Ouïghours, Miaos, Japonais et Coréens) au-delà desquels il n'y aurait que sauvagerie. La diffusion du bouddhisme, déplaçant le centre du monde sur le mont Mérou, entame cette représentation, et d'autres évènements ici examinés jouent ensuite dans le même sens. L'histoire chinoise aurait donc vu rivaliser deux représentations, celle d'une Chine centre du monde (« tout sous le ciel », *tianxia*), et celle d'un territoire doté de frontières fixes, un pays établi parmi d'autres. Cette alternative aurait aujourd'hui retrouvé une actualité géopolitique. C'est pourquoi ce livre, dont la version japonaise fut publiée en 2014 (avant les bases aux îles Paracels), se voulait déjà une critique de cercles intellectuels chinois prescrivant le renouveau du « tout sous le ciel ». Or, selon Zhaoguang Ge, cette conception est « *fondée sur l'arrogance et l'autosatisfaction* » ainsi que sur le « *mépris des barbares* ». « *On peut même craindre de voir pointer une ambition hégémonique s'appuyant sur la force militaire et les richesses apportées par la modernisation* », ajoute-t-il.

Par ailleurs, l'auteur critique le politologue Samuel Huntington (*Le Choc des civilisations*, 1993) pour qui « *la religion est une caractéristique fondamentale dans la définition d'une civilisation* » en montrant qu'il n'en va pas ainsi en Chine. Zhaoguang Ge réfute également sa thèse selon laquelle « *la civilisation islamique et la civilisation confucéenne uniraient leurs forces pour s'opposer à la civilisation occidentale* ». L'auteur écrit simplement : « *Mon point de vue est qu'il y a peu de fondement historique pour cette prédiction* », avant de la démonter. Notons enfin que l'auteur met en pièces l'idée d'une Chine s'étendant pacifiquement. Les millions de morts accompagnant la conquête et la sinisation du Sud-Ouest (le Yunnan des Miaos) suffisent à le montrer. Le livre est passionnant, mais était-il nécessaire d'accorder tant de place au débat sur les facteurs culturels des conflits ? La Première Guerre mondiale n'était pas un conflit de civilisations, mais de partage global des ressources.

● **GÉRALD GAILLARD**

● ***Qu'est-ce que la Chine ? Territoires, ethnies, cultures et histoire***
Zhaoguang Ge, Maison des Sciences de l'Homme, 2024, 242 p., 19 €.

MAKE CHINA GREAT AGAIN ?

● ***Géopolitique de la Chine. Une nouvelle thalassocratie***
Hugues Eudeline, PUF, 2024, 226 p., 15 €.

On aurait tort de l'oublier : en 1820 la Chine était encore la première puissance économique de la planète, avec 32,9 % du PIB mondial. Par la suite, l'empire du Milieu eut à souffrir des entreprises militaro-commerciales occidentales et de leur lot d'humiliations aux séquelles durables. Aujourd'hui, Pékin a opéré un formidable redressement économique et, pour consolider sa puissance, procède à un développement rapide de sa puissance maritime. Fin connaisseur de ces questions, l'auteur s'efforce de mettre en évidence la stratégie chinoise à l'heure où le protectionnisme occidental et les fragilités de l'économie du pays grèvent la croissance des exportations massives. À défaut de convaincre les pays riches de consommer les produits chinois en plus grande quantité, est-il pensable de les y amener par la force ? Selon l'auteur, la Chine conserve des atouts, car elle demeure la première productrice mondiale de nombreuses ressources minérales et dispose d'une large palette de moyens de pression. Mais pour devenir une thalassocratie globale, encore faut-il que son influence se déploie sur tous les plans. L'auteur rappelle que, civilisation quatre fois millénaire, la Chine a le sens du temps long, elle le maîtrise et sait analyser le retour d'expérience historique. Entre aspiration à se venger du « siècle d'humiliation » et raidissement autoritaire, le pouvoir chinois est engagé dans une course pour la première place mondiale. Sa stratégie maritime se déploie obstinément, tout en maintenant une culture de l'ambiguïté et un recours habile à un large éventail de moyens juridiques. La Chine travaille à acquérir toutes les composantes d'une puissance navale globale. Aux yeux de l'auteur, cette aspiration deviendra réalité le jour où elle disposera de forces qui lui permettent de maîtriser ses mers proches. Aujourd'hui, elle poursuit étape par étape son implantation en mer de Chine méridionale et sur les détroits, ce qui lui permet de contrôler une grande partie des flux maritimes au détriment des États-Unis. Reste à tenir compte de deux facteurs : l'avenir de son économie, qui continue de se dégrader, et l'inexpérience du combat, indispensable pour prétendre à une efficacité opérationnelle. ● **TIGRANE YÉGAVIAN**

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

Philosophie

• ***Au loin la liberté. Essai sur Tchekhov***
Jacques Rancière,
La Fabrique, 2024,
128 p., 13 €.

POUR UNE POLITIQUE DE LA LITTÉRATURE

Que peut la littérature ? Dans ce court et vif essai, le philosophe Jacques Rancière aborde le problème à partir d'une lecture croisée de plusieurs nouvelles de l'écrivain russe Anton Tchekhov. Ce qui l'intéresse n'est pas l'engagement personnel de Tchekhov, ni la manière dont l'écrivain aborde la société et ses structures au fil de ses récits. Dans la veine d'un précédent essai (*Politique de la littérature*, 2007), Jacques Rancière assigne à un certain art d'écrire la capacité de dire la vérité des choses, « *à la manière dont les fossiles ou les stries de la pierre portent leur histoire écrite* ».

Chez Anton Tchekhov, cette vérité porte l'empreinte de la servitude. C'est elle qui marque les corps et les esprits des personnages. Mais la servitude est moins l'effet d'une force étouffante venant du dehors qu'une habitude ancienne inscrite chez chacun, comme une atmosphère diffuse qu'on respire. C'est le cas chez Laptev, héros de la nouvelle *Trois années*. Destiné aux succès insignifiants de la vie bourgeoise, il prend soudain conscience que la vraie vie est ailleurs : « *Il n'y avait qu'un portillon à ouvrir*, commente Jacques Rancière, *mais Laptev ne l'a pas franchi* ». Pourtant, il aurait pu. C'est le genre de situation qui intéresse le philosophe. Pour un temps, la mécanique de la servitude est suspendue et tout se conjugue au conditionnel : quelque chose pourrait arriver. Il n'y a pas de raison à cette interruption et il n'y a pas lieu de la comprendre. Ce qui importe, c'est qu'elle ait lieu – même si elle se solde apparemment par un échec. Car elle manifeste alors une faille dans la fausse nécessité de la servitude, « *qui ne se laisse plus oublier* ».

Le livre est construit de manière à suivre, d'un chapitre à l'autre, le déroulement d'une sorte d'intrigue philosophique : que peut bien la littérature si la servitude se confond avec l'air qu'on respire ? Tchekhov, montre Jacques Rancière, n'est jamais là où on croit pouvoir l'investir d'un message ou d'un rôle. C'est l'antileçon de cette « politique de la littérature ». ● LÉO FABIUS

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédactrice en chef adjointe
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr

Premier secrétaire de rédaction
Frédéric Peylet
frederic.peylet@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Chef de la rubrique *Référence*
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Jean-Marie Pottier
jmpottier@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Marie-Laure Fior
Iconographe
• Hugo Albandea
Rédacteur Web
et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Sybille Buloup, Renaud Chartoire, Léo Fabius, Gérald Gaillard, Florine Galéron, Béatrice Kammerer, Thibault Le Hégarat, Thomas Lepeltier, Frédérique Letourneux, Marc Olano, Romain Pigeaud, Régis Meyran, Laurence Serfaty, Agnès Vernet, Tigrane Yegavian

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval

Conseillères de la rédaction
Martine Fournier
Sophie Gherardi

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre
et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

ADMINISTRATION
Directrice de publication :
Nadia Latrèche

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Promotion - Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines communication, SAS au capital de 214 790 €,
RC Auxerre B 379 865 975
Siège social
38 rue Rantheaume, 89 000, Auxerre

Actionnaire majoritaire et présidente :
SAS Philo éditions.

Directrice générale :
Nadia Latrèche

Diffusion : MLP
Réassort dépositaires et diffuseurs de presse, joindre OPPER services (ex TBS Ajustetitres) :
01 40 94 22 23
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Certification: PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.017 kg/t

Conception graphique et
Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture :
©Nishant Choksi
Conception : Isabelle Mouton

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994

Dépôt légal à parution.
Imprimé en France

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

Sociologie

• ***Sociologie des Gilets jaunes. Reproduction et luttes sociales***
Antoine Bernard de Raymond et Sylvain Bordiec, Le bord de l'eau, 2024, 240 p., 19 €.

RETOUR SUR LES RONDS-POINTS

Six ans après son déclenchement, le 17 novembre 2018, le mouvement des Gilets jaunes continue d'interroger les chercheurs et de susciter des analyses contradictoires. Certains n'y ont vu qu'une collection d'individus porteurs de revendications hétéroclites, d'autres ont souligné la communauté de destin des participants. Cette nouvelle enquête se situe résolument dans ce dernier camp, tout en reconnaissant la complexité troublante du mouvement. S'il en est ainsi, c'est surtout que les analyses classiques des mouvements sociaux et politiques sont impuissantes à rendre compte de la contestation des Gilets jaunes. Pour les deux sociologues bordelais qui ont étudié les ronds-points de Treyssac, une commune rurale située en Nouvelle-Aquitaine, c'est précisément ce caractère atypique qu'il s'agit de prendre au sérieux.

Ils soulignent ainsi l'importance d'entendre avant tout dans ce mouvement une revendication centrée sur le pouvoir d'achat et les conditions matérielles de vie, portée par des « *classes laborieuses* » inscrites dans le « *salariat méritant* ». Dans cette perspective, leur mobilisation est surtout vue comme le produit d'une crise de la reproduction sociale caractérisée par l'incertitude pour la vie présente, et surtout par une peur projetée du déclassement pour eux-mêmes et pour leurs enfants.

Pour ces milieux ruraux affectés par des formes d'anomie, les ronds-points ont été des lieux repères et des espaces-temps créateurs de nouveaux liens sociaux. D'ailleurs, la « *puissance politique des ronds-points* », pour reprendre l'expression des auteurs, est tout autant ce qui a fait la force du mouvement et sa persistance, mais aussi sa faiblesse. L'action des Gilets jaunes est restée située et ancrée, sans parvenir à diffuser durablement par-delà sa zone d'influence. ● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

• ***Le Dialogue social sous contrôle***
Baptiste Giraud et Jérôme Pélisse (dir.), PUF, 2024, 112 p., 11 €.

TRAVAIL : QUELS NOUVEAUX DROITS ?

Où en est le rapport de force entre salariés et patrons en France ? Ce petit livre, coordonné par le politiste Baptiste Giraud et le sociologue Jérôme Pélisse, entend faire le point après plusieurs réformes censées simplifier le dialogue social. Les quelque deux cents entretiens menés par les auteurs dans de grandes entreprises françaises montrent une double tendance : les salariés élus pour représenter le personnel font face à un travail plus lourd et plus intense qu'avant, tout en ayant le sentiment d'être éloignés des réalités du terrain. En effet, les réformes ont réduit le nombre d'élus. Ces derniers doivent donc être polyvalents – ce qui implique des heures de formation – tout en participant à un nombre croissant de réunions. En fin de compte, ils se sentent peu efficaces dans la défense des intérêts des travailleurs.

Cet écho du terrain semble infirmé par les chiffres : le nombre d'accords d'entreprise signés a beaucoup augmenté ces dernières années. Les auteurs dénouent cette contradiction par une analyse fine des accords. Tout d'abord, leur grand nombre cache d'importantes disparités, puisque l'absence de négociations collectives demeure la règle dans la plupart des entreprises (seules 15 % d'entre elles signent un accord chaque année). Mais surtout, si les négociations étaient auparavant à l'initiative des syndicats, les directions y ont de plus en plus recours. Les ordonnances de 2017 pour la « performance collective » leur permettent d'en faire un usage offensif, en réduisant les rémunérations et en flexibilisant les horaires de travail, en échange de promesses de maintien d'emploi, par exemple. Toutes les études mentionnées constatent que lorsque des accords sont conclus, leur contenu reste très pauvre en nouveaux droits pour les salariés. Et les auteurs de conclure, conformément au titre de l'ouvrage, que les réformes successives ont façonné un dialogue social « *à la main des directions* ».
● **HUGO ALBANDEA**

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

Politique

UN PAYS MOINS À DROITE QU'IL LE CROIT

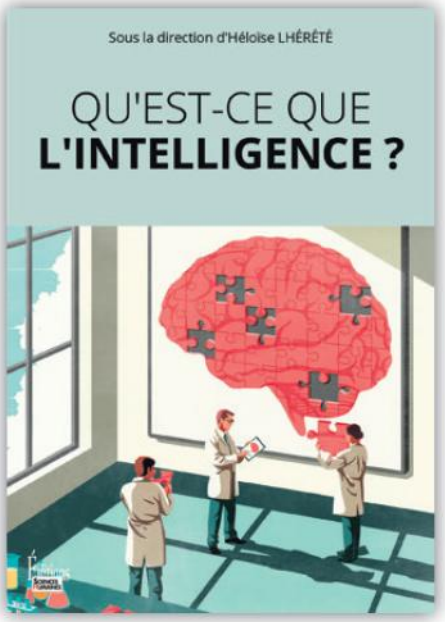
• ***La Droitisation française. Mythe et réalités***
Vincent Tiberj, PUF, 2024, 144 p., 15 €.

Publié au tout début de 1981, un ouvrage de science politique très remarqué soulevait déjà la question : *France de gauche, vote à droite ?* François Mitterrand n'était pas encore élu, et une gauche sociologiquement en pleine ascension ne parvenait toujours pas à franchir la barre des 50 % lors des scrutins présidentiels et législatifs. C'est à un examen du même genre que nous invite Vincent Tiberj : celui d'un pays moins à droite, au quotidien, que le laisseraient croire le « *bruit de fond conservateur* » de plus en plus perceptible de certains médias ou bien encore les résultats des récentes élections. En effet, la gauche, toutes tendances additionnées, échoue immanquablement à rassembler plus d'un tiers des voix. S'appuyant sur l'analyse longue de trois indices de valeurs, Vincent Tiberj estime cependant que son potentiel semble plus élevé que cet étiage. Autrement dit, il n'y aurait pas de droitisation durable de l'électorat français.

Sur les questions de préférences culturelles (égalité des sexes, droits des personnes homosexuelles, peine de mort) et de tolérance (immigration, religions), les Français se montrent plus ouverts qu'il y a quarante, vingt ou même dix ans. Sur les préférences sociales (intervention de l'État dans l'économie, aide aux plus démunis…), le tableau est plus nuancé, mais ne traduit pas une droitisation implacable. Ce constat mesuré débouche pourtant sur un diagnostic inquiétant pour la démocratie française : si la France semble davantage se droitiser dans les urnes que dans les enquêtes de valeurs, c'est notamment à cause de la démission d'une partie de l'électorat, qui vote de manière de plus en plus intermittente. C'est le cas chez les plus défavorisés et les générations postérieures au baby-boom, insatisfaits des programmes partisans comme du fonctionnement général du système politique. En leur sein, la demande de gauche n'a pas disparu mais l'offre, pour l'heure, ne semble pas leur convenir. ● **JEAN-MARIE POTTIER**

SCIENCES HUMAINES
ÉDITION

NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE



« PANORAMA DES SAVOIRS ACTUELS. »

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

PAR TÉLÉPHONE AU **03 86 72 07 00**
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

Archéologie

DANS LES RUINES DE POMPÉI

• ***Pompéi, la magie des ruines. Un voyage dans les rues de la cité antique***
Gabriel Zuchtriegel, Alisio, 2024, 304 p., 21,90 €.

Qui n'a pas rêvé de circuler dans les vestiges de Pompéi guidé par le patron des lieux ? C'est ce à quoi nous invite Gabriel Zuchtriegel, directeur du parc archéologique. L'auteur est un personnage attachant : spécialiste des latrines dans l'Antiquité, il n'en revient toujours pas d'avoir été nommé à ce poste. Ses centres d'intérêt profanes eurent peut-être pour conséquence que sa vision des ruines de Pompéi est moins froide : « *Ma fascination pour l'Antiquité est sans doute aussi motivée par un désir romantique de trouver dans le passé non seulement un autre monde, mais un monde plus authentique, plus vrai, meilleur.* » Il partage sans doute ce désir avec d'autres archéologues, mais n'hésite pas à l'avouer et prendre des « *chemins de traverse* ». Il nous en fait profiter en « *soulevant le capot* » de l'histoire des découvertes et controverses autour des monuments, des objets et des fresques de Pompéi.

Ainsi celles de la Maison des mystères, qu'il désacralise en quelque sorte en rappelant qu'il s'agirait plutôt d'une représentation des noces de la propriétaire de la maison, sans doute prêtresse de Bacchus, plutôt que d'une initiation à un culte à mystères. En se promenant dans les rues, il ne craint pas de commenter les « *motivations émotionnelles* » qui, il en est persuadé, amènent les touristes sur les lieux. C'est l'occasion d'évoquer les récentes découvertes, réalisées dans la Maison de Léda et les *thermopolia* (snack-bars), ainsi que les problèmes de conservation. Avec Gabriel Zuchtriegel, nous sommes transportés au 18e siècle, où le tourisme prenait la forme de conversations érudites, avec des citations de Pline, de Pétrone ou d'Euripide. Pompéi en devient plus proche et plus humaine. On n'en attendait pas moins d'un livre dont l'idée, il l'avoue, infusa doucement lors d'une soirée entre amis, dans un port campanien, escortée par les notes de Chopin. ● **R.P.**

Environnement

QUELS OGM POUR DEMAIN ?

Réfléchir en agronome peut être très instructif pour penser l'avenir de notre société affirme le biologiste François Parcy dans ce livre. Il commence par rappeler que, dans la nature, tous les organismes vivants se transforment génétiquement au cours du temps. Depuis le début de la domestication animale et végétale, les humains ont constamment sélectionné les individus qui, après des modifications spontanées, présentaient des caractères avantageux pour leur exploitation (animaux plus dociles, plantes ayant un meilleur goût, etc.). Puis, avec le développement du génie génétique au 20e siècle, les chercheurs se sont mis à provoquer eux-mêmes des modifications, et fabriquer des OGM. Ces modifications auraient pu se produire naturellement, mais au bout d'un temps éventuellement très long. Il n'y aurait donc pas lieu de distinguer des organismes « naturels » d'un côté et des organismes « artificiels » de l'autre.

Toutefois, en Europe, en raison d'une peur diffuse de leurs éventuels effets délétères, les plantes obtenues à partir d'un transfert de gène (transgénèse) ont été quasiment interdites peu après leur développement dans les années 1970, alors que celles obtenues par altération d'un gène (mutagenèse), développées depuis les années 1940, échappaient à cette réglementation. Le très prometteur procédé de modification génétique nommé CRISPR, mis au point en 2012, a toutefois été soumis à la réglementation des transgènes, alors que c'est un procédé de mutagenèse. François Parcy déplore ces incohérences qui ne reflètent pas les connaissances scientifiques, alors que ce procédé CRISPR pourrait permettre de rendre, relativement facilement, les plantes plus résistantes aux maladies et aux insectes, réduisant ainsi l'utilisation de pesticides, et plus résistantes à des températures extrêmes. C'est donc un outil formidable pour affronter les défis auxquels notre société est confrontée. Encore faut-il ne plus en avoir peur. En ce sens, s'informer sur la génétique est un geste politique. ● **THOMAS LEPELTIER**

• ***Les Clés du champ. Comment domestiquer les plantes***
François Parcy, humenSciences, 2024, 240 p., 18 €

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

Préhistoire

• ***La Domestication à l'œil nu***
Jean-Denis Vigne et Mélodie Baschet, CNRS éd., 2024, 160 p., 22 €.

DU CHIEN AU SAUMON D'ÉLEVAGE

Jean-Denis Vigne, archéozoologue, est un des meilleurs spécialistes de la néolithisation, ce lent processus qui nous a faits, selon sa belle expression « *entrer en société avec nos animaux domestiques* ». Cela n'allait pas de soi : animal parmi les animaux, l'être humain a dû apprendre à composer avec eux, d'abord pour s'en nourrir et se vêtir, puis pour nouer des liens de compagnonnage. L'auteur retrace donc la domestication depuis les premiers temps de la préhistoire et l'apprivoisement du loup, futur chien, premier de nos compagnons non humains, jusqu'à la fulgurante domestication des poissons au 21e siècle. Le pourquoi et le comment font encore l'objet de débats. La seule satisfaction de notre estomac ne suffit pas, d'autres critères rentrent en compte, comme le prestige social ou l'agrément : au Moyen Âge, la chasse au lapin avec furets distrayait les dames. La domestication peut aussi se faire sans le vouloir, comme pour le chat, tout d'abord toléré parce qu'il chassait les souris des silos à grain.

La domestication est apparue de manière indépendante en plusieurs lieux : trois pour la chèvre, par exemple. Mais pourquoi n'avoir pas choisi les cervidés (le renne le fut tardivement) ou les gazelles ? Sans doute en raison des comportements et de la fragilité de ces espèces. Car les bêtes n'étaient pas seulement bonnes à manger : elles pouvaient servir pour le transport de charges ou les labours. Reste que le processus de domestication s'est répandu à travers le monde, avec parfois des résistances à la sédentarité, au travail de la terre et aux soins du bétail. Mais il a changé l'humanité pour toujours, ainsi que le montrent les deux derniers chapitres. Jean-Denis Vigne évoque la culpabilité que l'humanité a pu éprouver à la consommation de la viande, ce qui pourrait expliquer l'importance des rituels entourant la chair des animaux tués et les questions éthiques autour de leur mise à mort, avant de s'en régaler. Cet ouvrage, magnifiquement illustré par Mélodie Baschet, fourmille d'idées pétillantes, exprimées simplement et avec humour. Une très belle introduction à un des plus vieux mystères de l'humanité : pourquoi renoncer à la vie de chasseur-cueilleur, autrement plus facile ? ● R.P.

SCIENCES HUMAINES
ÉDITION

NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE

« COMPRENDRE LES DYNAMIQUES DE NOTRE HISTOIRE COMMUNE. »

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

Genre

LA DYNAMIQUE DE L'ÉMANCIPATION FÉMININE

• ***L'Égalité sans retour***
Geneviève Fraisse,
CNRS éd., 2024,
128 p., 14 €.

La marche vers l'égalité entre les sexes est difficilement réversible, estime la philosophe Geneviève Fraisse dans ce court essai, car elle procède d'un long et profond mouvement des idées en faveur de l'émancipation féminine. Elle en situe les origines dans la littérature, à partir de l'époque de la Révolution française, et avec des auteurs comme Choderlos de Laclos, Olympe de Gouges, Madame de Staël, Fanny Raoult, puis Stendhal ou encore Charles Fourier.

Sous l'Ancien Régime, les femmes étaient exclues des affaires publiques, et ne pouvaient aspirer qu'à une influence indirecte exercée, par exemple, dans les salons. Lorsque s'ouvre la période révolutionnaire, certaines figures commencent à contester cet ordre établi : Olympe de Gouges et Fanny Raoult osent s'exprimer publiquement. Choderlos de Laclos approuve, mais hésite quand même : le beau sexe, si désirable, perdrait de sa splendeur en se comportant comme les hommes… Germaine de Staël est reconnue de son vivant pour son éloquence, une nouveauté pour les femmes. Dans *Delphine* (1802) puis *Corinne ou l'Italie* (1807), elle met en scène les difficultés que connaissent les femmes en quête de liberté. Delphine choisit de rester indépendante après son divorce ; Corinne tente de concilier amour et créativité. Stendhal (1783-1842) fait l'éloge des bénéfices à attendre de l'égalisation des conditions. Dans sa correspondance, il exhorte sa sœur à devenir une femme d'esprit, néanmoins il reste frileux et lui conseille de cacher ses qualités intellectuelles à son mari.

Charles Fourier (1772-1837), quant à lui, proclame que l'émancipation passe par le refus de la marchandisation des corps, l'injonction à la révolte collective (il fustige les écrivaines du 18e siècle, trop individualistes), et que le progrès social s'évalue à l'aune de la condition faite aux femmes. Tous ces écrits constituent, selon Geneviève Fraisse, le « *socle démocratique* » de l'émancipation féminine : « *C'est un socle, rien qu'un socle, mais un socle solide qui devrait supporter les aléas de l'histoire de l'égalité* », conclut-elle. ● **MAUD NAVARRE**

LES AVENTURIÈRES DE LA PRESSE

• ***Femmes reporters. L'histoire du grand reportage par les pionnières du genre***
Christian Delporte,
Armand Colin, 2024,
416 p., 22,90 €.

Les noms de Nellie Bly, Titaÿna, Brigitte Friang, Marcelle Prat ou Isabelle Eberhardt ne vous sont peut-être pas familiers. Ces femmes, à des époques différentes, venues de pays et milieux sociaux divers, sont toutes des journalistes qui ont marqué leur époque. Reporters de guerre, enquêtrices infiltrées ou correspondantes à l'international, elles ont parcouru le monde et traversé l'histoire pour en livrer le récit à leurs contemporains. Dans cet ouvrage signé par Christian Delporte, historien des médias, on rappelle d'abord que les femmes journalistes ont été d'autorité reléguées à des rubriques pour dames, telles que la mode, ou peu prestigieuses, comme les faits divers. Mais certaines, comme les Américaines Nellie Bly et Winifred Bonfils, ont su se démarquer par leur audace dès le début du 20e siècle. La première s'est infiltrée dans une usine pour dénoncer les mauvais traitements infligés aux employés, tandis que Winifred Bonfils s'est introduite dans un hôpital, révélant les conditions de vie inhumaines des patients.

Des champs de bataille du Viêtnam aux manifestations étudiantes sur la place Tian'anmen en Chine, des femmes ont été témoins d'événements marquants de leur temps. Elles ont couvert des conflits, des révolutions, des catastrophes, parfois au péril de leur vie. C'est le cas de Flor Alba Núñez, une journaliste colombienne assassinée en 2015 alors qu'elle enquêtait sur le crime organisé dans la région de Pitalito. Ce livre met en lumière le rôle que ces femmes ont joué dans l'exercice de la profession, car comme le rappelle Christian Delporte, « *les femmes ont été présentes à toutes les étapes du développement et de la transformation du grand reportage* ». Retracer leurs parcours revient non seulement à rétablir une vérité, mais aussi à prendre conscience de la manière dont la mémoire peut l'occulter : certaines ont été célèbres en leur temps, mais qui s'en souvient aujourd'hui ?
● **SYBILLE BULOUP**

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

• ***Le Lobby transphobe***
Maud Royer, Textuel, 2024, 160 p., 17,90 €.

FÉMELLISME CONTRE FÉMINISME

Ces dernières années, le débat autour de la place des personnes transgenres dans les rangs féministes s'intensifie. En avril 2024, un livre intitulé *Transmania* fait son apparition en librairie et ébranle l'écosystème féministe déjà bien divisé. Signé par Marguerite Stern et Dora Moutot, ce pamphlet veut dénoncer les dérives d'une « *idéologie transgenre* » qui imposerait la présence de « *femmes pourvues d'un pénis* », et défend un « fémellisme » pur et dur. Maud Royer, militante et présidente de l'association Toutes des femmes leur répond dans cet essai. Elle y examine la montée de discours hostiles, en particulier dans certains milieux féministes, envers les personnes qui s'identifient à un genre différent de celui qui leur a été attribué à la naissance. Les arguments de ces militantes, empruntés à des courants anglo-saxons, visent à exclure les transgenres des organisations féministes en les présentant comme des menaces.

Si nombre de féministes s'accordent à les inclure dans leurs luttes, Maud Royer considère que cette minorité de transphobes est en fait la tête de pont d'un véritable lobby. Ces débats houleux ne seraient qu'un volet d'une plus large campagne morale, épaulée par les milieux conservateurs et l'extrême droite. Elle montre comment les sciences peuvent être manipulées pour soutenir des thèses sans légitimité. Elle révèle également la manière dont ce débat interne au féminisme est parvenu à atteindre la sphère médiatique et à influencer des décisions politiques. Enfin, en réponse à cette offensive transphobe, elle propose des solutions et des stratégies concrètes pour promouvoir une approche inclusive et défendre les droits de toutes les femmes.

Ce court essai, solidement documenté et argumenté, mérite d'être lu par toutes celles et ceux qui souhaitent mieux comprendre les enjeux actuels autour des droits des personnes transgenres. Un livre essentiel pour déconstruire les idées reçues et replacer les débats dans leur juste perspective. ● S.B.

SCIENCES HUMAINES ÉDITION

NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE

« EXERCER NOTRE ESPRIT CRITIQUE POUR SE PRÉMUNIR DE TOUTES MANIPULATIONS ! »

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Privilège blanc

La dénonciation du privilège blanc est un mot d'ordre antiraciste apparu sporadiquement en France dès les années 2010, mais à l'époque avec de très fines pincettes. La formule n'a perdu ses guillemets et n'a été massivement reprise qu'à la suite des manifestations de 2020 pour dénoncer les violences policières et les inégalités raciales : entre cette année-ci et la suivante, elle est présente dans près de 150 articles de presse, dont la moitié dans celle de droite, pour s'en moquer ou s'en indigner. Une romancière, des politiques, des universitaires s'en mêlent, et le débat s'emballe. Plutôt âpre : Virginie Despentes l'endosse totalement, une responsable du PS parle d'« *ineptie dangereuse* », Jean-Luc Mélenchon critique (« *Ceux qui parlent de privilège blanc n'ont jamais vu un blanc pauvre* »), un sociologue qualifie l'expression d'absurde, et une linguiste lui prédit une « *acclimatation peu probable en France* ». Non sans clairvoyance, vu la décrue tout aussi rapide des commentaires dans les années qui suivent. *Sic transeunt* les polémiques, direz-vous. Alors pourquoi y revenir aujourd'hui ?

Parce que les empoignades reposent souvent sur l'opacité de leur objet, et qu'à l'époque, peu de commentateurs en avaient une idée informée. Quant au public, il était aussi démuni qu'une poule devant un couteau. Entretemps, la notion de racisme systémique a fait du chemin dans sa tête, mais le privilège blanc lui reste en travers de la gorge : de quoi est-il le nom ? Heureusement, un petit ouvrage signé par deux spécialistes, Solène Brun et Claire Cosquer, paru en septembre 2024, vient à point jeter un peu de lumière sur la problématique formule. Son invention remonte à 1988, et émane de la plume d'une universitaire américaine nommée Peggy McIntosh, spécialisée en littérature, féministe et antiraciste, expliquent-elles. Dans son écrit le plus cité, plutôt que dénoncer les discriminations affectant les Noirs aux États-Unis, elle énumérait les 46 avantages qu'à son avis le fait d'être blanche lui avait procuré au cours de sa vie : ne pas être arrêtée par la police, trouver facilement un logement ou un emploi, ne pas se sentir déplacée à l'Opéra, trouver normal que les pansements soient roses, etc. La liste n'était pas close, et le principe pouvait être adapté à d'autres inégalités, comme le genre. La prise de conscience de Peggy McIntosh était sans doute juste, mais le choix du nom, peut-être moins, en tout cas nuisible à son exportation en France. Le mot « privilège », notent Solène Brun et Claire Cosquer, suggère que les avantages en question sont absolus et indus, donc méritent d'être retirés, comme la Révolution française a aboli les privilèges des nobles. Mais ce n'est pas le sens : ils ne sont « privilèges » que parce qu'ils sont refusés aux non-Blancs, et de plus ne se mesurent qu'à condition sociale analogue. Le dénoncer ne revient donc pas à vouloir dépouiller le Blanc, riche ou pauvre, de ce qu'il a, mais à revendiquer les mêmes avantages pour les non-Blancs. Voilà qui est clair, mais comment s'y prendre ? Fallait-il, comme cela a été tourné en dérision, que les Blancs fassent acte de contrition ? Pas plus. Fallait-il, considérant que la balle était dans leur camp, qu'ils prennent la tête des mouvements antiracistes ? Non plus, soulignent les autrices, car cela ne ferait que confirmer leur position dominante. Leur conseil est : « *Si vous êtes blanc, n'en faites pas trop.* » Mais rien ne vous empêche de vous informer un peu mieux sur ce que vivent ceux qui ne le sont pas.

Le mot « privilège » suggère que les avantages en question sont absolus et indus, donc méritent d'être retirés.

Reste le mot « blanc » : aux États-Unis, il semble qu'on sache de qui on parle, en France, le racisme se pratique sans la race, de sorte qu'un Blanc qui s'affirme comme tel peut être suspect de s'en féliciter. Même si le privilège blanc décrit des faits qui méritent d'être connus, son nom reste une patate chaude qu'on se repasse, jusqu'à la remettre sous la cendre. Solène Brun et Claude Cosquer suggèrent de la remplacer par « domination blanche ». Rien ne prouve qu'elle brûle moins les doigts… ●

• Solène Brun et Claire Cosquer, *La Domination blanche*, Textuel, 2024.

Délivré à 353101 le 10/25/2024, 2:01:47 PM